

Life under covid

Les 55 jours d'après

Table des matières

J+1.	-	Adresse à la Nation.....	7
J+2.	-	À front renversé.....	9
J+3.	-	Altérité.....	11
J+4.	-	Théorie des organisations (1).....	13
J+5.	-	Théorie des organisations (2).....	17
J+6.	-	Théorie des organisations (3).....	19
J+7.	-	Retour à la terre.....	23
J+8.	-	Contamination game.....	25
J+9.	-	Décibels.....	27
J+10.	-	Décibels (2).....	29
J+11.	-	Application.....	31
J+12.	-	Journal de campagne (1).....	35
J+13.	-	CO.VI.D.....	37
J+14.	-	Le comédien inconnu.....	39
J+15.	-	Femmes de dictateur.....	41
J+16.	-	Si j'étais président.....	43
J+17.	-	Crapaud fou.....	45
J+18.	-	Abécédaire.....	49
J+19.	-	Repeat.....	53
J+20.	-	Biopolitique.....	55
J+21.	-	Départs.....	59
J+22.	-	Parc.....	61
J+23.	-	Théorie des organisations (4).....	63

J+24.	-	Théorie des organisations (5)	67
J+25.	-	1989	71
J+26.	-	Théorie des organisations (6)	73
J+27.	-	Partir ?	75
J+28.	-	Théorie des organisations (7)	77
J+29.	-	Théorie des organisations (8)	81
J+30.	-	Resto	83
J+31.	-	Enfant d'Hiroshima	87
J+32.	-	Superhéros	89
J+33.	-	Empathie	91
J+34.	-	Journal de déconfinement d'Emmanuel M.	93
J+35.	-	Manège	95
J+36.	-	Remix de l'adresse à la Nation du 14 juin	97
J+37.	-	Contrepied	99
J+38.	-	Croire	101
J+39.	-	Haine	103
J+40.	-	Décibels 3	105
J+41.	-	Il était une fois un papa	107
J+42.	-	Idées partagées	109
J+43.	-	Apprendre	113
J+44.	-	Resto déconfiné	115
J+45.	-	Révisionnisme historique	117
J+46.	-	Calorifère	119
J+47.	-	Payer Donner	121
J+48.	-	Enfants d'adultes adolescents	125

J+49.	-	Démocratie internet	127
J+50.	-	Journal de déconfinement d'Emmanuel M. (2)	129
J+51.	-	Choc	131
J+52.	-	Desiderata	133
J+53.	-	Génération futures	135
J+54.	-	Jean Castex	137
J+55.	-	Réussite	139

J+1. - Adresse à la Nation

Vous avez bravé le vent, la tempête, le froid et le soufre. Vous peuple d'irresponsables, vous êtes allés travailler ! Vous êtes allés vous entasser ! N'êtes-vous donc que de fieffés imbéciles ? Vous ne savez donc toujours pas me lire ? C'était un piège pourtant évident ! Quand je vous disais qu'il fallait que l'économie reprenne, c'était pour tromper mon gouvernement, voyons ! Évidemment vous les pauvres de la ligne D, vous deviez rester chez vous. Vous aviez le choix voyons, plus encore, vous aviez la responsabilité de ne pas bouger.

Comment ça ? Que dites-vous ? Vos employeurs vous ont dit de reprendre le travail ? Mais ça ne va pas du tout voyons ! J'avais pourtant dit que j'allais annoncer de nouvelles voies pour le pays. Le changement, renverser la table, faire passer les pauvres en premier. Je vous ai pourtant clairement indiqué qu'il n'y avait que ma voix qui comptait et non celle de mes sous-fifres. Alors, quand mon Premier vous dit que vous pouvez sortir, en vérité vous ne deviez pas.

Plaît-il ? Vous voyez que je mens, qu'on ne vous la fait pas, à vous ? Que je n'avais pas de plan, que je n'envisageais nul soulèvement contre mon gouvernement ? Que je n'ai nulle autre alternative à vous proposer que de vous faire contaminer en masse et de mourir sur des brancards ?

Oui c'est vrai, je vous ai menti.

Oui c'est vrai. Si l'on avait pu faire arriver directement chaque RER D qui s'arrêtait à gare du Nord au service de réanimation de Lariboisière, je l'aurais fait. Mais nous avons examiné la situation avec mon gentil Salomon...Salomon ? Salomon ? Où es-tu mon petit ? Ahhh tu es là tu t'étais caché. Coquin Salomon. Dis-leur aux gens que les rails ne communiquent pas avec l'hôpital juste à côté. *Oui Maître et de toute façon il faudrait adapter les rails à la taille des brancards, ce serait vraiment une usine à gaz. Et nous dans l'administration on n'aime pas les usines à gaz. Startup Nation !* Voilà c'est bien mon Salomon. Allez va chercher !

Aaaah, pendant ce confinement, je dois vous dire qu'il est un des seuls à m'être resté totalement fidèle. Quand je pense qu'il y en a qui appellent leurs chiens ou leurs enfants Brutus, alors que Salomon...il y a de tout dans Salomon.

D'abord Salomon, ça sonne ancien Testament, vérité écrite dans le marbre, tout ça. Mais attention avec de la sagesse et de la douceur. Oui Salomon ça sonne doux à

l'oreille...Salomooooon...C'est soyeux, n'est-ce pas ?
Salomooooon...

Tenez, saviez-vous que le jugement de Salomon peut signifier soit que, face à l'impossibilité d'établir la vérité dans un litige, on partage les torts entre deux parties, soit que l'on met ces mêmes parties dans une situation qui oblige l'une d'elles au moins à changer sa stratégie. Oui oui c'est la grande encyclopédie populaire qui nous le [dit](#). (Fantastique ouvrage soit dit en passant, j'ai découvert ça pendant le confinement c'est somptueux, je ne savais pas ma population aussi sachante.)

C'est peut-être encore un peu compliqué pour vous, peuple de non-philosophes, mais je vous laisse relire. *Grosso modo*, il s'agit mes très chers d'un jugement qui vous laisse vous démerder avec une situation impossible et qui de ce fait vous met face à l'équation simple de la vie ou de la mort. Face à quoi resurgissent naturellement la vérité et le mensonge. (Si si c'est écrit [ici](#).)

Et je dois dire qu'en la matière, on n'aurait pas pu mieux le nommer ce petit toutou. Car la vérité mes très chers a ressurgi de votre promptitude à vous jeter dans le métro : vous êtes prêts à prendre le risque de vous contaminer et donc de mourir pour vous asservir à votre employeur plutôt que de prendre le risque de mourir en tentant de vous libérer de vos chaînes. Quand je pense que *krisis* signifie *jugement*, on ne pouvait pas mieux tomber.

Bref, nous voici à la croisée des chemins. Désormais, le monde va tristement s'inverser pour vous mes chers concitoyens. Durant deux mois de votre existence, vous avez cru que la vie prévalait, que nous étions prêts à arrêter l'économie pour vous sauver la mise. Vous y avez cru et c'est normal. Moi-même, je dois vous l'avouer j'y ai cru un moment. Mais la vérité vraie, c'est que ça, ça coûte un pognon de dingue. Et ça mes très chers, ça me fout des frissons. Alors, vous m'en voyez désolé, mais le jugement de Salomon cachait en réalité le jugement dernier.

J+2. - À front renversé

Clap...clap...clap....Ce ne sont plus des applaudissements, mais des clapotis. Quelle dépression au balcon ! Fini les trompettes, tubas, cris et batteries. Rien que des voitures qui défilent sur l'avenue. Tristesse du jour d'après. Nulle part où aller. Toujours confiné dans la tête sans les bons côtés. La crainte de la vie qui nous attend au tournant. Quelle garce celle-là. Nous nous croyions dans le camp de la vie à rester enfermés. Mais non ! Pendant deux mois, pour ceux qui ont un foyer paisible, on s'en est protégé. Voilà la vérité. Tout l'inverse de ce qu'on s'est dit et promis.

Preuve en est, ce ne sont pas les médecins que l'on applaudissait. Sinon on les applaudirait encore. Ou peut-être que si en fait, on les applaudissait eux, mais non pas parce qu'ils affrontaient la mort, mais parce qu'ils affrontaient la vie. On les applaudissait non pas parce qu'ils soignaient, mais parce qu'ils étaient exposés à la vie dans toutes ces horreurs. Alors on les applaudissait comme on applaudit les soldats qui vont au front en étant soi-même satisfait d'enfiler ses chaussons et de rester devant sa cheminée. Ils étaient les seuls face à la vie. Et pour ça, ils méritaient nos applaudissements.

Mais maintenant que nous allons tous y retourner au front de la vie. Maintenant qu'on va passer de la dernière à la première ligne de cette foutue vie d'avant d'après, on ne les applaudit plus. On ne s'applaudit plus. Car on a la peur au ventre, la boule de l'angoisse qui nous reprend. On a la nausée de devoir se lever, de devoir faire, de devoir faire face au mécontentement, à l'ennui et à la machine à café. Devoir tout refaire, tout reprendre, retrouver l'ennui. Et ne croyez pas que j'étais à la plage non. Ne croyez pas que je trouve ça normal comme situation d'être enfermé à télétravailler aux heures calmes de la nuit. Et je sais combien c'est une situation de privilégié.

Mais cela n'empêche. À ceux qui titraient *Retour à l'anormal* (et ils sont nombreux, ce n'est pas un hasard), je veux tirer mon chapeau. C'est que la vie qu'on mène n'est pas normale, non. Elle est terrifiante. Elle nous dévore tout entier. Elle nous prend tout. Elle nous ronge. Elle nous fout des maladies en veux-tu en voilà. Elle nous prend nos enfants cette vie-là. En deux mois, j'ai passé plus de temps avec mon enfant que pendant toute sa vie. Oui j'ai calculé. Oui la vie passée et la vie d'après, c'est vivre seul face à son bureau, chez soi ou ailleurs, et sans ses enfants.

Je les comprends ceux qui ne veulent pas mettre leurs enfants à l'école. Si on forçait le trait, on dirait que là encore la maladie n'est qu'un voile. Ce n'est pas parce qu'ils ont peur de se voir contaminés que les parents ne veulent plus remettre leurs enfants à l'école. Ce qu'il y a dans l'école, c'est la vie qui nous arrache nos enfants, qui les éloigne de nous, qui les voit grandir. Encore cette vie qui nous prive notre plaisir de les voir rire, jouer, de leur courir après. Oui c'est vrai c'est fatiguant. Mais il y a la sieste, il y a ces longues nuits si on le veut, quand on peut. Parole de bien né et de bien loti, je le sais.

En fait, il a raison le président, mais à l'envers. En gros, il a complètement tort. Ce n'est pas la maladie la guerre, c'est cette foutue vie. Celle qui nous prend le temps passé avec nos enfants. Comme la guerre, toutes les dizaines d'années, avait pour habitude de les dévorer. Cette satanée vie. Oui cette satanée vie. Satanée, parce qu'elle est de Satan cette vie-là, elle n'est pas de moi, de toi. Non elle ne nous appartient pas. Elle appartient au Vilain, au Diable, au Sheitan, au Méchant. Elle est laide comme lui. Elle est froide comme ce vent.

Cette vie qui nous est étrangère est l'ennemi qui nous contamine. La maladie que l'on fuit aujourd'hui n'est que l'expression d'une vie malade, une vie pourrie. Cette vie n'est pas à nous, elle est le corps étranger. Elle n'émane pas de nous, elle émane d'autres qui n'ont guère de souci à nous jeter en pâture.

Alors ça veut dire quoi ? Qu'il faut vivre enfermé ? Non. Ça veut dire que l'on doit se réapproprier nos moyens d'existence. Et je ne parle pas de la réappropriation des moyens de production, enfin pas que. Nous allons développer nos anticorps, j'en suis certain, je ne sais pas quand ni comment, mais nous le ferons tous ensemble pour que, tel un corps uni dans sa diversité nous puissions faire jaillir notre existence rêvée. C'est beau comme de la pisse à l'eau. Parce qu'une chose est sûre, si on veut se faire plaisir, il faudra bien en casser des murs.

J+3. - Altérité

Étrange sentiment d'altérité en parcourant les rues. Cette impression que la vie reprend avec son lot de figurants. Où étaient-ils ? Nulle part, ce n'est même pas la question. Maintenant qu'ils sont là, ils restent des étrangers, *des visages, des figures*, mais aucune existence en propre, juste des entités qui bougent et se déplacent, font de bruit, regardent de -ci de-là et parlent. Mais vraiment où étaient-ils ?

Étrange sentiment d'altérité en se disant que cette vie ne nous appartient pas. Que les mouvements des rues peuvent être allumés ou éteints avec un interrupteur. Pas même besoin d'un décret, juste d'une allocution télévisée et d'un ramdam cybernétique. Comme si nous n'existions pas, comme si nous n'étions pas sujets de notre propre existence. Nous sommes mis sur pause, puis sur lecture.

À notre manière, nous sommes nous aussi le peuple de l'eau. Mais au sens où un robinet nous fait couler ou nous retient. Nous sortons et nous rentrons au rythme de la volonté de nos chefs. Nous nous couvrons, nous découvrons, nous positionnons, nous touchons, fêtons, bougeons, parlons selon une volonté qui nous est étrangère. Notre gouvernement est la puissance étrangère. Pas besoin d'aller chercher en Russie ou à Kuala Lumpur pour trouver de l'étrangeté. Nous n'avons qu'à regarder du côté de la volonté présidentielle. Il est un autre que nous et décide de ce que nous sommes.

Nous maîtrisons si peu notre existence. Pour qui croyait en l'impertinence du pouvoir politique, nous avons là une belle démonstration de ce que signifie être gouverné. Nous sommes bel et bien gouvernés par un gouvernement. Il nous gouverne et nous suivons les commandements. Ce n'est ni bien ni mal en soi. Ça peut sauver des vies ou en détruire. Mais le constat est là : nos gestes ne nous appartiennent pas. Notre vie ne nous appartient pas. Nous sommes à d'autres. Nous sommes à nos chefs. Nos vies sont à eux.

Nous pourrions toujours développer nos habitudes, nos petites manies, nos goûts, mais ce sera dans un cadre qui nous est imposé et ce cadre fait de prescriptions est d'autant plus insidieux qu'il nous est invisible.

Il est probablement tout aussi invisible pour nos gouvernants qui se contentent de le perpétuer à leur manière. Ils le chérissent ce cadre, c'est celui qui les a portés au sommet. Alors ils ne peuvent pas le remettre en cause. *Si ce cadre m'a porté parmi les Dieux de l'Olympe, il ne peut pas être si*

mauvais. Puisque je crois être bon et que le cadre m'a choisi, alors le cadre est bon lui aussi. Aucun gouvernant ne peut raisonnablement porter atteinte au cadre qui l'a porté à cette fonction.

Nous ne réalisons pas sans les chocs majeurs de la dimension de celui que nous avons subi combien en réalité notre cadre est déterminé par une poignée de quelques-uns. Nous prenons notre cadre de vie pour un fait intangible, pour quelque chose de donné et d'invariable. Mais ce n'est pas vrai. Il est le fruit d'une volonté. Pour l'instant cette volonté n'est pas la nôtre. Mais elle pourrait l'être.

Nous réaliserions que nos cadres de vies potentiels se comptent par milliers. Nous ne les connaissons pas, nous ne les imaginons pas, c'est tout. Mais maintenant que nous savons ça, libre à nous de tout faire pour nous réapproprier cette vie-là qui ne nous appartient pas. C'est ce qui a dû lui passer par la tête au président le 13 avril. *Mais au fond on peut faire sauter pas mal de verrous. Il suffit de le proclamer.* Reste à savoir ce qu'en faire désormais.

Pour nous, simples lambdas, c'est a priori beaucoup plus compliqué. Tant qu'il y aura quelque chose au-dessus de nous dont le pouvoir est tel qu'il peut nous dicter de rester chez nous sans concertation ou même de consultation, nous pouvons-nous demander que faire. Nous pourrions jouer dans cette contrainte. Jouer aux acrobates qui se faufilent entre mille fils. Il paraît que *l'art naît de la contrainte*, comme l'écrivit Gide, alors employons-nous-y.

J+4. - Théorie des organisations (1)

À moi la théorie des organisations ! Ça y est j'ai tout compris. En réalité tout cela aussi n'est qu'un jeu. Nous sommes là, dans une pièce réelle ou imaginaire. Et on nous a assigné une carte *rôle* et une carte *Désir*. Ce désir quel est-il ? Pour les uns, c'est de couler des jours heureux, pour les autres, c'est de commenter le menu de la cantine, pour untel c'est d'étaler sa science, pour une telle c'est de gérer du personnel, pour elle c'est de devenir chef, pour lui c'est de se soumettre. Oui oui il y en a des comme ça.

Des fois par miracle, certains se sont dit Oh oui c'est bien ici je vais y faire quelque chose qui me plaît vraiment. Porter quelque chose qui me tient vraiment à cœur. Et pour eux la carte *Désir* correspond à la vraie mission de la boîte. Vendre des imprimantes, écrire des rapports, faire des kebabs. Bref n'importe quoi qui est dans l'objet social de la structure. Mais ils sont rares ceux-là. Les organisations où tout le monde se réunit autour de sa véritable passion sont très rares. Je pense qu'on peut partir de ce postulat.

Donc, premier diagnostic, on peut se dire que quand on nous assigne une tâche, vont interagir autour de cette tâche toute une série de désirs qui n'ont absolument rien à voir avec cette mission.

La première partie du jeu est de trouver quels sont les désirs de tous les joueurs et de composer avec pour soi-même faire primer ses désirs sur ceux des autres. C'est ça la règle à ce jeu-là. Ça ne sert à rien de me dire que c'est nul, je n'y suis pour rien, c'est comme ça. Essayez un peu d'aller à l'encontre de votre carte *Désir* et vous verrez, vous serez malheureux comme les pierres. Donc ne me jetez pas la pierre, Pierre.

Dans cette première partie du jeu, on distingue deux sous-parties. Oui je sais les plans en deux sous-parties, c'est nul, mais c'est comme ça.

Donc la première sous-partie du jeu, c'est d'identifier ce qu'il y a écrit sur votre carte *Désir* à vous. Et ne croyez pas que c'est facile. Ce n'est pas facile.

Et ne comptez pas sur moi pour vous dicter ce qui doit être écrit sur votre carte *Désir*. C'est à vous de le déchiffrer. Un jour vous vous réveillerez et vous direz *Ohla, mais j'ai envie de rien branler moi en fait. Mais par contre j'aime bien la tune !* Et là je dis bravo ! Fantastique ! Vous avez percé le premier mystère, vous avez lu votre carte *Désir* ! Vous pouvez

maintenant chercher à faire prévaloir votre désir sur celui des autres.

Donc, si votre ambition c'est de gagner de la tune, allez-y jouez au jeu pour gagner de la tune. Si vous avez juste envie de ne rien foutre, freinez des quatre fers, ralentissez tout le monde. C'est marqué sur votre carte *Désir*, vous n'y pouvez rien et il n'y aurait rien de pire pour vous que d'aller à l'encontre de votre carte *Désir*. Pourquoi ? Je le répète, parce qu'à ce jeu on gagne en accomplissant ses désirs, pas ceux des autres, le vôtre.

Autant pour la première sous-partie. Deuxième sous-partie maintenant, identifier le désir des autres joueurs. Eux-mêmes ne savent pas peut-être même pas ce qu'il y a marqué sur leur carte. Mais peu importe, ce qui compte est que vous arriviez à déchiffrer leur carte. Et malheureusement, il n'y a pas ce moment à la fin du tour où tout le monde dévoile son désir caché, comme à la fin des jeux pour enfants *Moi j'étais la sorcière ! Eh oui c'était moi le loup ! Et moi j'étais le meurtrier*. Donc c'est à vous de le deviner. Et vaut mieux trouver vite qui est qui, pour pouvoir vous-même composer avec tout cela et assouvir votre désir à vous.

Ce n'est pas évident à identifier un désir. Parce que généralement tout s'entremêle. On veut gagner de la tune, être tranquille et oui quelque part ça nous intéresse un peu aussi. Donc on compose avec tout ça. C'est plutôt des jauges en vérité. Comme quand on choisit une voiture dans un jeu vidéo. *Celle-là elle a un super turbo, mais une maniabilité très faible*. Donc en vrai c'est un peu plus complexe que ça. *Thierry par exemple, bah il a une passion pour son métier à 100%, une force de travail à 75% et une ambition à 25%*. Mais pour l'instant on va rester dans la version simple du jeu, où il y a un désir par carte.

Pour discerner à combien de pourcentage est chacun dans votre structure, il y a un bon plan : faire parler les gens. Il n'y a pas de mystère, on a tous une jauge à 125% qui s'appelle : adorer parler de soi. Des fois, c'est dur de faire parler les autres d'eux-mêmes parce qu'ils ont compris qu'il fallait vous faire parler. Mais vous aurez toujours plus à gagner à écouter qu'à parler. Ça c'est un petit tuyau que je vous donne et que je ne m'applique jamais.

Pourtant, faire parler les autres c'est simple. Pour commencer, on peut jouer de la confiance. Pour créer l'atmosphère, il y a l'alcool. C'est mal, oui je sais, mais c'est vrai. À ce jeu-là, ça aide beaucoup l'alcool, d'où l'intérêt des verres après le boulot. Vous croyez vraiment qu'on va se mettre minable au PMU

du coin à 18h pour le plaisir ? Non non non. On y va pour écouter. Mais attention à bien tenir sa consommation et à ne pas chavirer dans celui qui parle. Par contre, n'oubliez pas une chose. À ce jeu-là, n'hésitez pas à rincer. Payez, payez, payez. Pas trop. Parce qu'il ne faut pas que les autres croient que vous êtes trop riche. Pas trop non plus pour pas dévoiler votre jeu. Mais discrètement, vous allongez.

Dans quel autre moment amener l'autre à dévoiler sa carte *Désir* ? De manière générale, il faut guetter le moment où l'autre peut être amené à se livrer. Une autre façon de faire est d'être là quand l'autre joueur est au bout du rouleau. Guettez le bon moment et soyez celui qui prendra le temps de bien articuler, les yeux dans les yeux en effaçant tout ce qu'il y a autour un vrai, un pur, un intense Ça va ? qui baigne dans un océan de silence, de sincérité, de préoccupation, avec ce regard qui transperce la rétine, la gravité dans la voix, mais l'échappée dans le souffle et la posture. Solide, réconfortante.

Vous êtes l'épaule sur laquelle il ou elle va s'épancher. Vous lui tendez le premier des deux cafés que vous prenez à la machine. Et là, vous sirotez. Pas besoin de surenchérir sur cette pauvre Blandine qui est vraiment trop conne. Non c'est le moment de sourire gentiment, tendrement, avec un regard lumineux. L'échange se terminera avec une main dans le dos qui l'aidera à aller de l'avant. Vous aurez alors progressé dans le déchiffrement de sa carte *Désir*.

Une fois que vous avez à peu près fait le profil de chaque personne dans votre entourage, il vous faudra chercher comment employer les désirs des autres joueurs qui vous permettront d'accomplir vos désirs.

J+5. - Théorie des organisations (2)

Nous en étions donc à la question de savoir comment, une fois les désirs de l'ensemble des joueurs connus, s'en servir pour accomplir vos désirs. Déjà que c'était pas simple, là ça se corse carrément.

Par exemple, vous voulez vous faire mousser, et pour ça il faut que vous interveniez dans un de vos domaines de compétence. Aussi, vous voulez que cette expérience vous permette de vous faire mousser encore plus. Il faudra donc que le rendu final vous serve dans votre ambition. Ça peut être une note, un rapport, un business plan, un scénario une maquette d'un site internet ou que sais-je.

Le truc est que vous avez aussi un gros poil dans la main. Néanmoins, vous êtes plutôt du genre honnête. Donc il faudra travailler un peu, mais pas trop et, vous n'avez pas le choix, il faudra impliquer les autres et les valoriser utilement. C'est là où il faut connaître le besoin des autres joueurs. Sont-ils jeunes, nouveaux venus, corvéables à merci ? Dans ce cas, ils pourront utiliser cette expérience pour faire leurs preuves. Ou sont-ils plutôt du genre expérimenté à vouloir leur nom en tête d'affiche ? Il faut vraiment jauger. Sachant que vous n'avez sûrement pas trop de choix dans vos partenaires de jeu. C'est normal c'est le jeu.

Une option est d'opposer le jeune joueur sachant et motivé, mais qui ne pourra prétendre à rien au joueur sachant et expérimenté qui a de l'ambition. On va l'appeler « le vieux » quand bien même n'aurait-il que la trentaine. Pour un peu que ce vieux soit un peu susceptible et sanguin, il va rapidement partir dans les tours. Ça peut dégénérer, mais si à la fin vous trouvez un terrain où il a tort, alors il sera affaibli. Oui en gros il faut l'affaiblir.

Le jeune va être votre arme pour cela. Vous n'allez pas laisser le jeune faire seul. Vous allez lui préparer les munitions, polir avec lui son épée. Il vous en sera reconnaissant et vous y gagnerez. Il sera un peu votre élève et vous serez son mentor. Il se confiera à vous dans ses périodes de doute. Et c'est autant d'informations de gagnées. Plus tard quand il sera dans la hiérarchie il se référera à vous. Bref, vous ferez autorité sans avoir trop rien fait.

C'est sûr, une fois que son nom au jeune n'apparaîtra qu'au statut de sous-fifre sur le résultat final, il va faire un peu la gueule. Mais ce sera à vous de le valoriser une fois de plus. C'est très important et très bien vu de savoir porter les autres.

Ce sera votre rôle désormais de porter les autres, d'être comme le tronc d'un arbre florissant, d'être le pilier de la boîte incontournable. Des fois on ne le regarde pas le tronc de l'arbre parce qu'il y a des fleurs et des fruits en hauteur. C'est joli les fleurs et les fruits. Mais on n'a pas besoin de penser au tronc pour se dire que sans lui, pas de fleur, pas de fruit. Être un beau tronc bien sain et porteur, c'est important.

Le vieux quant à lui va se plaindre à la hiérarchie qui va vous dire de le ménager. Vous allez dire *Oui, mais vois-tu j'ai trouvé la pépite qui nous a évité d'aller dans le mur*. Et là il y a deux choses à faire. La première, c'est de garder de l'info pour travailler en chambre et rapidement. C'est-à-dire qu'avec votre sous-fifre, vous allez avancer comme des grosses brutasses pour amorcer les choses d'une manière exemplaire et qui fera que presque tout sera déjà fait.

Vous n'allez donc pas partager l'information avec le vieux expérimenté dans ce premier temps. Vous allez gentiment le mettre dans la boucle une fois le travail réalisé. Là vous prenez un peu sur vous. C'est vous qui défendez le travail. Il s'agit d'imposer votre autorité et de montrer que vous savez travailler. Vous allez ensuite vous appuyer là-dessus pour faire travailler tout le monde. Bref, vous tracez le sillon pour les mois, voire les années à venir.

La seconde chose c'est que vous allez faire valoir votre sympathie. *Work hard, play hard*. Vous allez choisir pour cela un environnement où la connivence peut émerger avec le jeune et exclure le vieux. Mais attention à ne pas être visible. Donc là il faudra être aimable, tendre les perches, passer l'éponge. Et plus vous ferez ça sur des terrains bien choisis et plus le vieux va s'enfermer dans sa propre gêne.

Donc là encore, il faut bien connaître la carte de son adversaire. Est-il distingué ? Sait-il danser ? Tient-il l'alcool ? A-t-il de la culture ? Sait-il parler une langue étrangère, etc. Mais le plus important n'est pas tellement de savoir s'il coche toutes ces cases. La question plus essentielle est de savoir comment il gère le fait de ne pas savoir danser, de ne pas tenir l'alcool, d'avoir un accent à couper au couteau, etc. ? Oui c'est sûr, ce sera dur pour lui. Mais on n'a jamais dit que la vie en entreprise n'était pas un jeu où il ne fallait pas éliminer quelques joueurs. C'est un jeu collaboratif, mais où il faut parfois être sans pitié pour faire primer sa volonté.

J+6. - Théorie des organisations (3)

Poursuivons notre exploration du monde des organisations en tant que jeu. Profitons-en pour préciser que ces organisations peuvent être de tout ordre. Il peut s'agir de la société, d'une entreprise, de son foyer, d'une bande d'amis, bref de tout ce que vous voulez.

Toutes ces organisations et les situations auxquelles elles nous exposent se valent finalement pour beaucoup. Qu'il s'agisse de faire les courses pendant les vacances ou d'écrire un rapport, nous faisons finalement face aux mêmes schémas. Soit votre ami aime bien faire la cuisine et les courses soit il y met de la mauvaise volonté. Avec votre collègue, c'est la même, vous-même vous savez.

Une fois cette précision faite, avant-hier, nous avons vu comment identifier la volonté des joueurs. Hier, nous avons identifié un scénario possible autour d'une mission planifiée et de deux collègues. Désormais, nous pouvons aborder le cas de la situation non planifiée : la crise. Les circonstances nous y obligent et nous ont encore beaucoup appris.

Commençons par l'origine des mots. La crise, c'est étymologiquement un moment de révélation, de discernement, de jugement. C'est la *krisis* grecque. Pour Bruno Latour, c'est une opportunité à saisir. Pour vous aussi, la crise doit être une opportunité. Malgré toutes les tragédies qu'elles nous font traverser, ne perdez pas une seconde de la crise. C'est un moment où le voile se lève, sur vous-même et sur les autres. Pendant la crise, tout le monde se retrouve à poil. Alors, gardez l'œil ouvert et notez tout.

Avant tout, il faut considérer une chose. Si vous êtes à l'aise avec ce que vous êtes, vous aurez beaucoup moins de mal à vous retrouver à poil, à vous affirmer et à dégager des solutions adaptées. Il se peut alors que la crise ne soit pas tant un moment de souffrance, mais un moment de confirmation. Confirmation de vos idées, de ce que vous êtes, affirmation de vous-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'on ne sera pas triste, qu'on ne devra pas mettre les bouchées doubles ou que ce ne sera pas difficile. Non ça sera potentiellement difficile, mais peut-être moins que ça aurait pu l'être.

Ça me fait penser à ce livre Cadres noirs de Pierre Lemaître. Une prise d'otage fictive tourne mal et tout se joue - *spoiler inside* - autour d'une personne qui voit une de ses failles révélée au grand jour. C'est là que tout bascule. Morale de l'histoire à mon sens : vaut mieux être totalement raccord avec

ce qu'on incarne, comme idée, comme ambition, comme caractère, vision du monde ou je ne sais quoi encore.

Se connaître et être raccord avec soi-même permet de mieux traverser une épreuve périlleuse voire de désamorcer la crise. On retombe sur la nécessité de connaître et respecter ses désirs, idées et traits de personnalité. Ne pas être raccord avec soi-même est une vulnérabilité que d'autres peuvent exploiter ou qui peuvent renforcer la dimension tragique de la crise.

Soudainement à l'arrivée de l'évènement à affronter, vous allez vous trouver submergé par quelque chose que vous avez terré au fond de vous, dissimulé aussi bien aux autres qu'à vous-mêmes. Et tout d'un coup c'est le schisme puisque vous avez construit autour de vous un édifice qui ne correspond pas à la force qui pousse à l'intérieur de vous. C'est là que le schisme apparaît, c'est là que le conflit est fatal.

Sans parler du regard que les autres porteront sur vous. C'est pour cela que les crises sont souvent fatales à tant de personnes. À côté des vulnérabilités physiques auxquelles nous ne pouvons quasiment rien, il y a cette faille béante qui apparaît aux autres. Ils seront alors extrêmement déçus, car rétrospectivement ils porteront non pas seulement un autre regard sur vous, mais aussi un autre regard sur votre œuvre, sur votre vie. Était-il sincère ? Pourquoi faisait-elle ça ? En fait, il ou elle nous a menti.

Et maintenant que les chiens sont lâchés, que va-t-il se passer ? C'est là que la crise fait peur. Parce que le conflit qui se fait jour mène à des issues qui peuvent être particulièrement fatales et potentiellement mettre à mal l'ensemble de l'organisation. Dans ces circonstances, les crises sont fatales parce qu'elles nous projettent dans un futur aux fondations instables. C'est l'incertitude au carré.

La crise est un moment d'incertitude fort. Nous sommes projetés dans un monde fait d'inconnues et de possible effondrement. Alors comment allons-nous réagir dans cette situation ? Impossible de le savoir. On ne va pas chercher à savoir comment on aurait agi pendant la guerre ni comment on réagira face à la torture. Mieux vaut ne pas présumer de ses forces. Mais mieux vaut se connaître pour anticiper le moment où l'on peut être dans une situation difficile. C'est tout ce dont il s'agit. Agir avant la crise de manière à ne pas laisser la crise dévaster un château de sable.

Dans une crise, nous sommes plus que jamais démunis, abandonnés à l'unique possibilité d'accepter le sort qui nous est fait. Ce qui se joue, c'est la façon dont nous vivons le temps qui nous

sépare du moment où nous heurtons le mur peut varier du tout au tout. Nous pouvons le vivre dans la tourmente, dans le désarroi, dans le doute et la dévalorisation. À l'inverse, nous pouvons le vivre en paix, heureux de ce qui a été accompli, en confiance. Ce qui s'acquiert avant tout en se connaissant et en connaissant les autres.

J+7. - Retour à la terre

Nous sommes les habitants de la ville, nés ici ou ailleurs. Vous nous voyez tantôt d'un mauvais comme une plaie, tantôt comme « la main qui vous nourrit » (expression affreuse lue quelque part). Bref nous vivons dans des mondes séparés, des mondes à part et nous regardons du coin de l'œil, avec des expressions de commisération ou d'orgueil, de fascination mal placées, avouées ou pas. Et pourtant il se peut que notre avenir soit partagé.

La distanciation sociale n'est pas celle que l'on croit. Pour nous, cette distanciation est avant tout la distanciation depuis notre modèle de société. Nous qui le portons ce modèle, nous qui sommes des conseillers politiques, des banquiers, des avocats, des communicants. Bref nous qui sommes les chevilles ouvrières de ce monde, nous souhaitons nous en détacher.

Par avance, nous sommes désolés. Nous n'avons pas pu ou pas su convaincre les grands manitous de changer de cap. Nous avons failli dans une mission qui ne nous était pas même assignée. Nous avons cependant tenté, voté, agi et il est vrai à moitié perdu.

Alors nous allons partir pour tenter de sauver ce qui peut encore l'être. Seule solution désormais pour laisser derrière nous un modèle de société qui court à sa perte. À ceux qui craignent l'effondrement, nous pouvons penser qu'il viendra de nous. Nous qui sommes les soutiens de ce monde et qui allons probablement un jour ou l'autre partir en vadrouille. Mais cet effondrement n'en sera pas un.

Un jour nous allons débarquer chez vous avec notre barda, le sourire aux lèvres, le regard ambitieux et intéressé. Vous nous verrez venir et vous aurez mille fois raison. Vous vous direz *Ils vont tout pourrir ces cons avec leurs désirs de vacuité. Ils connaissent rien à la terre, ne savent pas se nourrir. Et nous allons mourir.* Précisément. Vous allez mourir. Et ça tombe bien, nous aussi. Si nous ne faisons rien. Si nous ne faisons pas cette alliance de la terre et de la ville. Si nous n'apprenons pas l'un de l'autre. Et je suis convaincu que nous avons autant à nous apporter de part et d'autre.

Alors soit. Cette alliance se fera très certainement sur vos terres. Vous allez donc devoir nous accueillir. Nous accueillir sur ces terres dont vous avez hérité ou conquis à la force de vos mains et que, le jour venu, nous pourrions acheter pour une bouchée de pain. Vous aurez raison de vouloir nous cracher à la gueule. Pas sûr qu'à ce jour nous méritions mieux.

Cela ne m'empêche pas néanmoins d'entrevoir ce jour où, à la force de nos bras, à force de volonté, nous aurons acquis votre respect. Vous saurez alors nous faire confiance, nous déléguer des tâches, qu'elles soient basses ou honorables. Nous allons faire des erreurs, nous planter. C'est sûr, parfois ça va être la cata. On va s'engueuler, se mépriser encore plus, se dire qu'on s'est tous trompés. Mais on se souviendra que Rome ne s'est pas construite en un jour. Et que cela vaut pour chaque exploitation. Hé oui, vous le saviez. Le savoir de la terre s'acquiert sur le long terme.

Avant d'en arriver là, laissez-nous vous présenter notre avenir projeté. Notre ambition est d'abord de reprendre des terres et maisons désolées pour leur donner une seconde ou énième vie. Nous n'allons pas polluer, nous n'allons pas bétonner, nous allons apporter quelques deniers et un peu d'huile de coude pour restaurer. Dans cette entreprise, voyez-nous d'abord comme les serviteurs d'une œuvre de restauration.

Attention, cette restauration ne sera pas que matérielle. Elle portera aussi sur la santé de vos terres, affaiblies par un trop plein d'exploitation. Nous n'avons pas de trop haute prétention, mais nous venons avec l'espoir de pouvoir vous aider aussi dans cette sortie d'un système qui vous a considérablement asservi.

Une fois le logis remis sur pied, nous allons pouvoir apprendre à vos côtés, vous épauler dans vos travaux. Nous ne sommes jamais trop dans ce genre de métiers. Je n'arrive pas à imaginer qu'il n'y a pas quelques bras à soulager, quelques heures de sommeil à récupérer. Dans cette entreprise, voyez-nous d'abord comme vos menues aides, un léger soutien qui se renforcera au fil du temps et pourra vous permettre de vous reposer.

À la fin, lorsque vous vous poserez la question de savoir si nous serons bien capables d'assurer la relève, nous pourrons vous assurer haut et clair, nourri de votre transmission et de notre volonté de fer que, oui, nous sommes capables de ce *retour à la terre*.

J+8. - Contamination game

Nous sommes arrivés à un stade où nous devons nous contaminer avec raison. C'est la première fois qu'on nous dit ça. L'idée actuelle est bien qu'il faut parvenir à un certain degré de contamination sur telle échelle de temps pour venir à bout de cette situation où nous fermons le pays au détriment de l'économie.

De mémoire de lambda, jusqu'à présent quand on était malade on devait tout faire pour ne pas se contaminer. Jamais on ne nous a dit que nous serions porteurs d'une maladie qu'il faudrait partager, quand bien même serait-ce avec raison. En nous laissant sortir, travailler, nous retrouver, c'est pourtant ce qu'on nous dit. *Contaminez-vous avec raison. Mais attention l'abus de covid peut être dangereux pour le système de santé.*

Cela signifie que lorsque l'on voit quelqu'un que l'on n'a pas vu pendant le confinement, que nous nous approchons de lui ou elle dans le respect des consignes, par exemple une soirée à dix, vient l'inéluctable moment où vous lui servez des tomates, lui coupez du pain, lui versez un verre. Parce que l'on ne va pas lui dire *Vas-y prends un verre, sers-toi dans ta bouteille, mange de ton pain et ne bouge pas de ta chaise après avoir désinfecté ton manteau que tu laisses sur le dos de ma chaise.*

Donc il faut accepter que dans une mesure raisonnable, pour peu de personnes, nous sommes tous, ceux par qui le virus arrivera. On nous demande que ce soit le cas et il faut, semble-t-il, en passer par là. Mais quel étrange sentiment, nous devons nous approprier l'idée que nous serons potentiellement à l'origine d'une souffrance pour quelqu'un d'autre. Une souffrance dont nous ne connaissons pas la portée. Nous devons accepter d'être les porteurs plus ou moins sains d'un virus que nous devons répandre dans notre environnement.

Les images ne manquent pas. Nous serions devenus le bourdon assurant la pollinisation d'un virus. Nous récupérons quelques miasmes et partons butiner quelques fleurs. Au passage, nous répandons dans l'air, sur les pétales d'une fleur, ces quelques traces du virus, jusqu'à ce que d'autres les touchent et partent à leur tour butiner.

Ou sinon, nous nous retrouvons comme pris dans un jeu de la patate chaude. L'annonce du déconfinement aurait sonné comme le lancement de la musique. À son rythme, nous nous passons la patate chaude de voisin en voisin jusqu'à ce que la musique s'arrête et qu'un malheureux se retrouve avec la patate chaude. *He oui, tu as perdu ! C'est toi qui iras en réa. Désolé*

mon gars. Mais on ne pourra pas blâmer celui qui lui a refile. C'est juste le jeu qui veut ça. Et qui ne joue pas, ne participe pas à l'effort collectif en l'absence de vaccin ou de traitement. On dira qu'il fait de l'antijeu.

Car, dans cette entreprise, s'isoler à outrance n'est semble-t-il pas une bonne solution. Le confiné perpétuel ne participerait pas à cet effort de contamination collective raisonnable et dans la limite des capacités d'admission en réanimation. À moins qu'un jour on se rende compte que tout cela ne change rien et que le virus circule comme bon lui semble. Mais pour l'instant, si nous n'y faisons rien nous allons rester à un niveau bien trop faible de contamination pour pouvoir envisager une reprise de nos vies d'avant. Antijeu on vous dit !

Alors jusqu'à ce jour miraculeux où l'on pourra se soigner, nous devons continuer à jouer à ce jeu pathologique. Et une fois le service de réa plein de nouveau, on nous sommera de jouer à un autre jeu. Le maître de jeu éteindra la musique et ce sera parti pour une nouvelle partie de 1,2,3 Soleil ou de Roi du silence. Mais dès que la musique repartira, ce sera reparti pour la valse à la patate.

À moins que prochainement, on nous dise que nous sommes protégés pour X raison, et l'on pourra crier *Chat perché* !

J+9. - Décibels

Ça y est, le bruit de la ville est revenu toujours et encore plus fort. Jamais le bruit de la ville ne s'arrêtera. Il y a une semaine à peine les oiseaux gazouillaient. On pouvait espérer qu'ils fermentaient les avenues, donnerait au vélo, au piéton, la place qui doit être la sienne. Mais tout ça, c'est foutu. C'est du papier mâché. Ça a fondu avec la dernière pluie.

Le bruit des pneus sur le bitume, le moteur qui démarre, les klaxons, les alarmes, ça y est les voitures sont bien revenues. Avec elles, les scooters, les pots trafiqués, les motos qui ne devraient même pas être autorisées. Les grosses cylindrées qui polluent à mort et jouent de la musique à plein régime. Ça y est, c'est la revanche du moteur.

Mais arrête de klaxonner ! Tu vois pas que ça ne va pas faire avancer ! Tu crois qu'ils sont arrêtés pour le plaisir de t'emmerder ?! Remarque je les comprends ! Allez ferme-la j'te dis !

Avec l'activité, sont aussi revenues les sirènes des pompiers, des ambulanciers, la Ford des flics à 120 sur l'avenue, la rage de les voir passer à toute berzingue avec le gyrophare tourné au max pour on ne sait quoi. Ces rois de la ville qui réveillent ceux qu'ils sont censés protéger. Alors qu'ils sont censés verbaliser l'usage abusif du klaxon, ils mettent le pinpon pour mieux griller des feux sans qu'aucun compte ne leur soit demandé.

Sûrement juste parce qu'ils ont envie de hurler, parce qu'il est possible qu'ils nous détestent de nous mettre dans des situations où ils doivent intervenir sans en avoir l'envie. Alors qu'eux, ils seraient bien, comme nous, à rester chez eux ou encore mieux les pieds sur le bureau à siroter la bière que René a ramenée du frigo. Insupportables autorités qui s'arrogent très probablement des droits qu'elles n'ont pas.

Avec la pauvreté, il y a les gars qui trimbalent cageots et caddies qui sont revenus aussi, les gars qui hurlent, qui se hêlent, qui beuglent, qui boivent et qui hurlent encore et toujours jusqu'au fond de la nuit. Les conversations de foncedés qui n'en finissent plus de jacter parce que tout d'un coup ils ont compris le sens de la vie.

Mais non, t'as rien compris du tout. T'es juste en train de fumer du pneu. Alors ferme-la et rentre chez toi.

Plus encore que le bruit, désormais renaît en moi cette profonde envie de tous les massacrer. De massacrer tous ces autres, qui une fois sortis de leur tanière, se révèlent encore bien trop bruyants. On aurait pu envisager que les masques les feraient taire, qu'ils auraient commencé à apprécier le silence environnant. Mais non, ce qu'ils ne peuvent pas vociférer, ils le font cracher par le bruit de la mécanique et de l'asphalte. Tout le reste, tout ce qu'ils peuvent déblatérer est si puissant qu'un masque ne suffit pas à l'étouffer. Et tout cela sans compter ces voisins qui tapent du pied et rigolent pour un rien. Revenus de leur campagne pour fêter et hurler.

Alors voilà ce qui se passerait si j'en avais le courage et la débilité aussi. Je sortirais de chez moi, je monterais, je pèterais leur porte et je leur défoncerais leur gueule à coup de boutoir, pour bien l'écraser sur chaque coin que recèle leur appartement collant de bière et de vin. Je le ferai jusqu'à leur arracher les cheveux s'il le faut. Ensuite je descendrais faire pareil avec chaque foncedé que je croiserais. À eux je leur mettrais des coups de talons en plein dans leur face dégueulasse pour qu'ils bouffent ce bitume affreux et si solide soudainement.

Après, je me mettrais au milieu de la chaussée. J'ouvrirais la porte de la première voiture dont le conducteur aurait abusé du klaxon et je lui éclaterais la gueule sur le volant. Mais vraiment jusqu'à ce que ces dents passent à l'horizontale ou volent sur le tableau de bord. Son nez je lui enfoncerais sur ce même volant jusqu'à ce qu'il rentre bien dans son crâne. La caisse je la lancerais ensuite à toute berzingue dans cet embouteillage indémerdable. Enfin viendrait le flic avec son hurlement de sirène. Là ce serait très clair, c'est le gyrophare de leur Kangoo dégueulasse que je leur ferais avaler.

Après qu'est-ce qu'il se passerait ? Encore la police, toujours la police. Puis la prison. Et là le bruit, sans cesse toujours plus de bruit et encore du bruit à n'en plus finir. Ces camés qui deviennent fous à 4 dans 10 m². La pire des horreurs qui puisse exister.

Donc pour ne pas en finir là, il faudra bien un jour partir. À moins que le silence puisse être intérieur. C'est probablement une piste à explorer. Savoir ignorer cet autre bruyant qui vous réveille avec des sons tonitruants alors que vous dormez. Bouddha peut-être sait-il faire ça ? Moi pas.

J+10. - Décibels (2)

Chère Maire, cher Paire, cher candidat aspirant aux hautes fonctions de bourgmestre de mon honorable district,

Moi père de l'avenue, on me dit mâle puissant ascendant classe dominante, et pourtant je n'en puis plus. Celui qui se traîne à vos pieds tel un lamantin (si ce n'était pas un gros mammifère aquatique, ce serait quelque chose qui se lamente et se traîne au sol sans oser vous regarder, un peu comme un pénitent).

Le père fatigué que je suis voit son enfant se réveiller toutes les nuits au bruit des sirènes hurlantes des (tout sauf) gardiens de la paix, pompiers, ambulanciers, au son des klaxons et autres moteurs indécents. Sachez Monsieur le Maire que les enfants peuvent avoir le sommeil léger. Pour les rendormir, c'est ensuite sur vos sujets que le sort s'abat sur les coups de 2h ou 5h.

Pourtant, je suis sûr que vous aussi vous aimiez quand les enfants et les oiseaux gazouillaient ensemble. Mais maintenant que la vie économique a repris, tout cela est fini. Nous assistons à un funeste vacarme de plusieurs. Pourtant, nous savons tous combien nous gagnerions à réduire les nuisances sonores. Les beaux jours sont là et ils jurent considérablement avec cet état de délabrement urbain amené par les moteurs pétaradants et les forces de l'ordre abusives de leur pouvoir et surtout de leur gyrophare.

Le calendrier solaire me semble qui plus est parfaitement aligné avec le calendrier électoral et pas besoin pour être Mme Irma ou Jacques Attali pour comprendre que toute personne chargée de conduire une liste aux élections à venir devra intégrer l'ensemble des propositions visant à faire du jour d'après, un jour lumineux et respectueux des êtres humains, de la faune, de la flore et de leur environnement.

Je ne veux pas paraître menaçant ou prendre une posture de commandeur, mais je serais vous je ne réfléchirais pas à deux fois avant de prendre des dispositions. La déception pourrait être immense du côté de vos électeurs. Nous partirions vous laissant seul en votre palais municipal. Oui nous vous abandonnerons avec vos policiers et pompiers qui auront enfin gagné. Le quartier sera à eux et ils pourront faire des rodéos sonores à n'en plus finir. Nous ne serons plus là pour les déranger.

Alors, pour faire cesser ce tohubohu, nous vous faisons une demi-douzaine de micropropositions. Les voici présentement et ci-dessous dans le texte suivant que vous trouverez infra :

1. Tout d'abord éduquer la police et les pompiers à l'usage de l'avertisseur sonore. Ils n'ont pas besoin de traverser des kilomètres entiers avec une alarme stridente à 120 décibels.

Rien de nouveau sous le soleil, le plan quinquennal sur le bruit de la Mairie prévoyait déjà de « Sensibiliser les conducteurs des véhicules d'urgence sur l'utilisation des avertisseurs sonores spéciaux ».

Une tentative avait été faite en 2017 sous la forme d'une circulaire du préfet pour raisonner les services et réaliser des contrôles. Il énonçait alors clairement que « les simples missions techniques, les liaisons et les relèves ne sauraient ouvrir le recours » aux deux-tons. Nous pouvons vous dire que nous n'avons pas vu de changement. Alors peut-être qu'à titre subsidiaire, vous pourriez témoigner auprès du préfet.

Chose rigolote, j'ai le malheur de citer un certain Charles Pasqua alors ministre de l'intérieur, qui ne pourra être taxé de haine anti-policier et pour qui en 1993, oui 1993 disait au Sénat : « le recours nocturne aux avertisseurs sonores doit bien entendu être réservé aux cas les plus extrêmes » Voilà.

2. Effectuer des contrôles aux deux points de l'avenue sur l'ensemble des véhicules à moteur pour s'assurer qu'ils respectent les normes en vigueur. Quant à ces normes, plaider pour en abaisser le seuil ne fera pas de mal.
3. Sanctionner les usages abusifs de klaxons. Oui cela exige une présence policière. Mais il s'agit d'instaurer la paix. Pour cela on devrait les tolérer.
4. Nous avons connu les mimes pour dire aux gens des bars de se taire quand ils buvaient dans la rue, faites de même pour les sirènes hurlantes, et autres pots d'échappement ultrasonores.
5. Réaliser un marquage au sol et une signalisation en hauteur pour indiquer que c'est une zone résidentielle qui ne tolère pas le bruit, surtout pas la nuit. Même si cela vaut aussi en journée.
6. Pour bien faire comprendre que le quartier appartient à ses habitants, nous vous proposons d'interdire le trafic sur l'avenue au moins le dimanche pour commencer. Il y en a marre que ce soient toujours les quartiers les plus favorisés qui profitent des mesures sympas.

Voilà où nous en sommes, Monsieur le Paire, Madame la Maire, et autres aspirants à de hautes fonctions. C'est bien simple, soit nous partions et vous aurez gagné dans toute votre inefficacité. Nous vous laisserons alors célébrer tout cela à coup de pin-pon. Soit nous prendrons les mesures nécessaires, allant de la craie sur le trottoir à la banderole et en passant par l'action juridictionnelle. Non non ce n'est pas une menace, mais voyez-vous, nous n'avons aucun autre levier pour simplement faire respecter la loi.

J+11. - Application

Monsieur le secrétaire d'État,

Cela fait plus de deux mois maintenant que la question est là. Va-t-on proposer aux Français une application de suivi de leurs contacts pour leur signaler s'ils ont approché de plus ou moins loin une personne identifiée comme positive ?

Vous nous posez la question, mais à vos yeux la question ne mérite pas d'être posée. Vous qui avez osé écrire que « ceux qui s'y opposent à tout prix doivent dire qu'ils acceptent les risques sanitaires, sociaux et démocratiques conséquents (en clair : des malades et des morts en plus, ainsi qu'un risque supplémentaire de reconfinement). » Vous qui avez osé écrire cela avez la gentillesse, l'amabilité de venir nous consulter.

Et donc quoi ? Si nous votons contre, nous allons être brocardés comme ayant du sang sur les mains ? Vraiment votre sens de la démocratie est proche de zéro et je souhaite vivement que vous disparaissiez du paysage politique le plus tôt possible, tant vous faites de mal à la France et à sa démocratie. La loi Avia ne vous suffisait-elle pas semble-t-il qu'il fallait que vous museliez encore un peu plus l'opinion publique.

Alors pour justifier votre proposition, vous vous appuyez sur la Cnil, aux abonnés absents depuis le début de cette histoire, je ne mentionne même pas son retard aberrant sur le cas des drones, sur un Cnum aux ordres et d'autres institutions.

Bref tout ce qui dans votre royaume vous permet d'exercer un pouvoir démesuré, jusqu'à évoquer l'hypothèse que nous allions faire grandir nos enfants avec des bracelets électroniques. Mais nous ne sommes pas en Chine M. le secrétaire d'État. Et le mimétisme a ses limites.

N'avez-vous donc pas entendu notre président ? En 2018, il disait à propos de la Chine, lui qui vous avait pour conseiller à cette époque-là, « nous n'avons pas les mêmes préférences démocratiques, nous n'avons pas les mêmes références culturelles sur tous les sujets, nous n'avons pas le même lien aux libertés individuelles, c'est une réalité ». Et pourtant aujourd'hui sous votre ministère, nous en prenons la même voie.

Mais venons-en fait. Et répondez à mes questions désormais, puisque c'est vous qui êtes responsables devant nous, ne l'oubliez pas.

Quant aux modalités techniques, pourquoi ferions-nous confiance à l'administration française quant à la sécurisation des données plutôt qu'à Apple ? L'État français est-il d'une particulière compétence en la matière ? Ne s'est-il jamais fait pirater ?

-> Pourriez-vous nous dire oui ou non et très simplement si l'État français ne s'est jamais fait pirater ?

Comment seront entrées les informations sur l'application ? Seront-elles validées par un laboratoire ? De quelle information parle-t-on ? Quelle est la fiabilité d'un test sérologique ? Les anticorps identifiés peuvent avoir été produits combien de temps dans le passé ? Mettons que je suis dans une rame de métro, de qui l'application capte-t-elle l'information parmi tous ceux qui ont l'application ?

-> Pourquoi considérerait-on, toutes ces variables prises en compte, que l'information disponible dans l'application est bonne ? N'est-ce pas tout simplement une mauvaise information qui est partagée ?

Aujourd'hui une personne qui a été testée positive et a été suffisamment diligente pour vous prévenir vous dit : maintenant je sais que j'ai les anticorps, mais je ne sais pas te dire quand j'étais contagieux, je ne sais pas si nous nous sommes vus à ce moment-là et de toute façon je ne sais pas si tu l'auras encore. En gros je peux juste te dire que je ne sais rien.

-> Alors pourquoi soudainement une application pourrait me donner une meilleure information que celle du laboratoire qui lui a fourni le résultat ? Est-ce là une application magique que vous nous développez ?

Ensuite, que ferons-nous du résultat ? Aujourd'hui une personne qui veut être testée va dans un labo, paye 40 euros et a son résultat dans la journée ? Cela veut dire quoi ?

-> L'application offrira un passe-droit ? Est-on là encore dans le consentement forcé ?

Enfin, compte tenu de la piètre qualité de l'information qui nous sera fournie, s'il s'agit de tester et de protéger ? Pourquoi avons-nous besoin d'une application ?

J'en viens au point peut-être le plus important : la question n'est pas numérique M. le secrétaire d'État, elle est politique. Vous devez prioriser l'accès aux tests. Vous devez identifier la population qui en a le plus besoin et leur offrir un accès gratuit et prioritaire aux tests. Ensuite, vous devez

prendre toutes les mesures pour protéger leurs proches. Cela se fait par le contact humain. La personne appellera ou quelqu'un le fera pour elle. Ce sera beaucoup plus efficace que d'avoir recours à une application que peu de monde aura finalement installée. Après quoi, chacun pourra agir avec responsabilité en redoublant de vigilance face à l'information qui lui sera parvenue. Ce rappel que oui le virus n'était pas si loin et peut-être encore là sera un bon rappel pour l'encourager plus encore d'adopter les gestes qui sauvent.

Alors non M. le secrétaire d'État, il n'y a pas d'appli contre la mort et pour la vie. Tout comme il n'y a pas d'opposant à vos funestes projets qui soit pour la mort et contre la vie. Il y a une liberté de réfléchir, de débattre et ensuite de prendre les bonnes décisions.

Posez-vous les bonnes questions au lieu de jouer des coudes avec les Gafa, encadrez-les et nous serons avec vous. Où sont les requêtes de données pouvant être d'un grand intérêt pour la recherche ? Pourquoi est-ce Facebook qui lance de son propre chef un questionnaire vers ses utilisateurs ? À vouloir vous imposer sur des terrains ineptes, vous nous faites perdre du temps dans la lutte contre l'épidémie ainsi que la confiance des Français.

En clair, usez de vos pouvoirs à bon escient ou partez.

Voilà ce que je lui dirais si j'étais député.e.

J+12. - Journal de campagne (1)

Ça y est. Nous avons entamé un exode vers la frontière des 100. Nous avons décidé de fuir aux confins du monde des 100km qu'il nous est autorisé d'arpenter. Nous sommes partis sur la route aussitôt l'idée naissante. Nous avons pris la voiture et laissé derrière nous notre logis. À peine avons-nous arrosé les plantes des voisins avant de partir.

Sur le chemin, nous avons pu observer les immeubles disparaître du paysage, voir la ville côtoyer la campagne avec ces tours perdues au milieu des champs. Sur les bords de route, des gares au noms familiers étaient annoncées. Autant de villes ou bourgades qui nous restent et nous resteront à jamais inconnues.

Plus loin, sortirent de terre ces châteaux d'eau hérissés de leurs antennes et servant à on ne sait qui et on ne sait quoi. Des terres toujours plus inconnues et des fiertés locales s'affichent sur les panneaux marrons de l'autoroute. L'angoisse nous prend à la gorge au fil de notre immersion dans une mer de vert résolument plate. Bientôt nous allons devoir sortir du monde de l'asphalte nous aussi.

J'ai la sensation d'un immense saut dans le vide en m'enfonçant peu à peu dans la rampe de sortie. Ce que nous découvrons n'est pas réconfortant. Les visages sont marqués par la pauvreté et les vêtements sont colorés. Quelle étrange idée, je ne savais pas que l'on pouvait quitter les teintes sombres du noir, du bleu marine ou du gris pour des tenues plus chamarrées.

Je remarque que les visages eux aussi sont colorés. Ils tendent vers le rouge. Je me souviens que ce n'est pas bon signe. Nous sommes dans la France sinistrée. Les fenêtres de la voiture sont remontées, je suis rassuré. Nous ne sommes qu'à une heure de Paris, mais on ne sait jamais. De là à ce qu'il y en ait un qui m'agresse avec une fourche à blé... Je ne saurais pas déceler sur son visage ce qui ressort de l'agressivité. Peut-être parce qu'il n'y en a pas. Ce que je trouve d'autant plus étrange.

Au fil de notre avancée dans le territoire, je me rends compte que je ne veux pas sortir de la voiture. Ce qui m'attend n'est sûrement pas mieux que ce que nous avons croisé. J'espère que nous ferons demi-tour pour quelconque raison. Je vois ces façades désolées, ce crépi abîmé. Je repense à ce café fermé non loin d'ici. Un site relatait cette fermeture en exposant une photographie d'une vieille dame derrière son comptoir. C'était en 1991. On comprend en voyant cette image que le bar a fermé à la mort de la propriétaire. Elle n'avait pas refait la moquette

au mur ni rempli les stocks. Ce qui rendait les étagères désolantes de vacuité. Un autre monde. Une autre époque.

Sur place, par décence je tairai le nom de l'endroit, le pire nous attendait. Il était convenu que nous visitions une ferme. Superbe maison il faut le dire, mais soudainement dans toute la complexité de mon être, il me fallait plus de vert. Il me fallait de l'espace, mais je vous en prie, s'il vous plaît pas de cette population que j'entends passer sur son tracteur. Des champs oui, le bruit des tracteurs non. Voilà c'est ça qu'il me faut. Or là, calvaire, les locaux sont bel et bien là. La haute porte-forteresse ne suffit pas à éteindre leur voix et le son de leur moteur, très probablement diesel.

Être hautement complexe je vous l'ai dit, je souhaite que mon isolement physique aille de pair avec une connexion permanente sur le monde. En pensant à ce prérequis, je sors mon téléphone de ma poche. Et que vois-je? Le triangle en haut à droite de mon écran qui d'habitude est plein est là bel et bien vide. Pas de réseau. Rien. Pas une barrette. Je ne comprends pas. Notre guide local me le confirme : nous sommes en zone blanche. Mais blanche de chez blanche. Instantanément, je sens le trou noir de la zone blanche m'attirer. Le sol se dérobe. Le pressentiment éprouvé sur la rampe de sortie de l'autoroute se réalise : je suis aspiré par le vide du monde. Je ne peux rien faire d'autre que de penser ou agir sur mon environnement direct, limité ici à une parcelle de quelques milliers de m². Quel sentiment étrange.

Heureusement, notre guide me voit tomber au sol aspiré par le vide de ma messagerie. Elle me propose de m'asseoir. Me reconforte. Me dit que ça fait toujours ça au début. Que ce n'est pas si grave. Qu'on s'y fait. *Regardez, au début moi aussi j'étais toute de noir vêtue et maintenant regardez mes cheveux. Vous voyez cette belle teinture. Vous voyez cette robe colorée. On peut être heureux ainsi.*

J+13. - CO.VI.D

Que veut dire Covid ? Des mois après, on en est encore à se demander *De quoi covid est-il ou est-elle est le nom ?*

D'une maladie et non d'un virus. *Corona Virus Disease* est le nom d'une maladie. Nous sommes atteints d'une maladie et non d'un virus. C'est vrai après tout, un virus n'est rien sans sa maladie. Mais la maladie est autre chose que le virus.

Maladie de quoi alors ?

Maladie de la certitude que l'on n'a plus.

Maladie des États-Unis que l'on a perdus.

Maladie des stades où l'on ne jouera plus.

Maladie des artistes que l'on ne verra plus.

Maladie du tango que l'on apprendra plus.

Maladie de la main que l'on ne tendra plus.

Maladie des piscines où l'on ne nagera plus.

Maladie des festivals auxquels on n'ira plus.

Maladie de la boxe qu'on ne pratiquera plus.

Maladie du baiser que l'on n'échangera plus.

Maladie de l'autre, que l'on ne côtoiera plus.

Maladie des rondes que l'on ne dansera plus.

Maladie du voyage que l'on ne convoite plus.

Maladie des musées que l'on ne visitera plus.

Maladie de l'avenir que l'on appréhende plus.

Maladie des chorales où l'on ne chantera plus.

Maladie de la confiance que l'on n'accorde plus.

Maladie de la méfiance que l'on ne compte plus.

Maladie de l'amour avec une inconnue fera plus.

Maladie des boîtes de nuit où l'on ne dansera plus.

Maladie des inconnus que l'on ne rencontrera plus.

Maladie des cours d'amphi que l'on n'écouterà plus.

Maladie des anciens qui ne nous transmettront plus.

Maladie des sourires dans le métro que l'on ne verra plus.

Maladie du métro aux heures de pointe que l'on ne prendra plus.

Maladie des fauteuils de cinéma sur lesquels on ne s'assiéra plus.

Maladie des vêtements en soldes sur lesquels on ne se jettera plus.

Maladie des projections dans l'avenir auxquelles on ne se livre plus.

J+14. - Le comédien inconnu

La première fois que je l'ai vu, c'était dans du Shakespeare. La deuxième fois dans un Feydeau. On le reconnaît à sa voix, sa gouaille, sa diction, au bonheur qu'on a de le voir apparaître sur scène. Il est réconfortant, tendre, à vif. On sent de la tristesse dans sa gaieté. Du moins, c'est ce que je projette en lui. Peut-être n'est-il rien de tout ça.

Sa vie, je me l'imaginais en dandy hyper classieux dans des soirées huppées, peut-être même drogué à la mode dans un appartement italien avec des coupes de champagne tous les soirs à la main. Peut-être vit-il ainsi. Je l'imaginais habiter non loin du Palais-Royal. Je l'imaginais murmurer à l'oreille des puissants au téléphone le soir ou autour d'un thé l'après-midi. Peut-être fait-il tout ça. J'imaginais que les dorures du théâtre français l'accompagnaient toute sa vie, qu'il vivait avec un plafond doré au-dessus de sa tête en permanence, comme tous les acteurs du Français.

Mais ce que j'ai vu n'est rien de cela. La première fois que je l'ai vu près de moi, par hasard, c'était dans le métro, à Gare du nord. Il était là, debout à évoquer la longue litanie de ces travaux en cours, une série d'œuvres toutes plus riches que les autres, appartenant à des registres tout aussi variés.

Son apparence n'était pas celle du dandy. Elle était celle de celui dont la vie est faite de bric et de broc, qui ne dépense pas un centime plus que de besoin. L'histoire ne dit pas s'il est riche ou pauvre. Peut-être est-il de ces riches qui ne dépensent rien pour avoir plus d'argent pour on ne sait quoi. Peut-être est-il pauvre. Peut-être est-il bon gestionnaire. Peut-être sait-il ce qu'est l'essentiel et ce qui nécessite que l'on y mette des sous et de l'énergie. Car sous son allure débrayée se cache en réalité le trésor du théâtre français.

Moi qui ai toujours considéré cette ligne de métro comme l'incarnation des aspects les plus miséreux de mon existence (c'est une autre histoire), j'y retrouvais un de ceux que sans hésiter je mettrais au Panthéon de notre Nation. Par sa présence, il métamorphosait l'ensemble de ma façon d'être là, dans cette rame de sans-dent rentrant chez eux, à la périphérie de Paris, à une heure avancée de la soirée. Soudainement, j'étais là où il fallait être. Il irradiait notre vie par le seul fait de partager avec nous ce moment de transport. Dans la même rame, le cracké pouvait côtoyer le théâtre français.

La deuxième fois, c'était avec son masque et ses gants en période post-confinement. Elle me dit *C'est lui*. Je n'y crois pas qu'elle

l'ait reconnue. Mais elle ne se trompe jamais là-dessus alors je suis d'autant plus surpris que ce soit vraiment lui. Encore une fois, il n'était pas dans ses habits de scène. Et moi qui voyais sa vie en costume, j'en suis venu à me demander si ces habits du quotidien n'étaient pas ses habits de scène, et ses habits de scène ses habits du quotidien.

Quand on est acteur comme lui, n'est-ce pas dans la rue que l'on finit par jouer un rôle ? Lorsque l'on passe tant de temps sur scène, où se situe la comédie ? Puisque nous sommes sincèrement touchés par son jeu d'acteur, c'est que lui doit aussi vivre cette sincérité.

Et si ce n'était plus un jeu, mais bel et bien lui que nous voyions ? Est-il plusieurs facettes de lui-même, plusieurs jeux en un je dont un des jeux se jouerait dans la rue, dans le métro. Ou est-ce qu'il serait lui-même tout le temps et ce serait lui qui ferait vivre une partie de lui-même à ses personnages ?

Alors, il les ferait voyager avec nous dans le métro, dans les *no go zones* de Paris pour les imbiber de cette réalité, pour ne pas oublier qui il est et que tous soit une partie de ce lui ? Pour que finalement ses personnages viennent à la rencontre de leur public et d'une réalité qu'ils cachent sous leur costume de spectateur.

J+15. - Femmes de dictateur

C'est le titre d'un livre, non lu, et une réalité pour des milliers.

Tristesse. Pourquoi noyer l'objet de ses désirs ? Pourquoi lui infliger cette torture ? Pourquoi mettre le prisonnier lui qui est déjà en mauvaise posture dans une plus mauvaise situation encore ? Parce que plus on le tape et le maltraite et plus il s'éloigne. Le bougre, il n'abandonne pas sa course poursuite, se détourne et s'éloigne. On le sent s'échapper et s'en aller plus loin encore, peut-être à tout jamais. Alors pour le garder tout près, quoi de mieux que de le noyer. Voilà la belle idée : je profite qu'il est déjà à terre pour l'écraser sous ma semelle et être sûr qu'il ne bouge pas. Mais faisant ça je l'éloigne encore plus de moi, quand bien même ratatiné sous mes pieds. L'objet de mes désirs disparaît dans le sable qui l'a étouffé.

En laisse gardée, apeurée, triste et désespérée. Voilà son état près de toi. Combien d'images de tortionnaires n'avons-nous pas vues comme cela ? Des rois fous qui veulent garder près d'eux, de gré ou de force, et plus souvent par la force, l'objet de leur amour ? Et qui finissent par les torturer.

C'est Joffrey qui maltraite Sansa. Illégitime, mal né, mal foutu et mal imbriqué, il se proclame roi, roi de rien du tout. Lui qui doit tout à sa mère. Il se croit tout permis, il croit qu'on lui doit tout. Alors il prend pour femme la plus belle et la plus menaçante peut-être aussi, celle qui lui échappera toujours et qui ne voudra plus jamais de lui après avoir découvert qui il était. Un petit tyran. Un enfant roi trop désiré, blessé, éhonté et faisant souffrir tout son entourage à coup de caprices.

À la fin ce n'est pas elle qui le tue. Mais on croit tout de même que c'est elle. Ce qui serait légitime en réalité et permet de laisser penser que c'est bien elle qui l'a tué. Car elle avait toutes les raisons de le faire. Mais elle ne l'a même pas fait. Elle ne l'a pas fait, car elle vaut bien mieux que ça. Elle n'est pas un tyran elle. Elle est intelligente et sait parvenir à ses fins sans tuer gratuitement. Elle avance et regarde devant elle. Certainement ça fait comme une boule dans la gorge. Certainement elle souffre. Certainement elle pleure. Mais elle avance et finit par se désintéresser du cadavre putride que les circonstances ont laissé derrière elle.

Le malheur c'est aussi qu'elle avancera seule contre tous, en sachant que les choses auraient pu en aller autrement si jamais le sort leur avait permis. Mais ce n'est pas le cas. Le sort est cet enfant de salaud. Elle retrouvera du monde pour

l'accompagner, en a toujours eu d'ailleurs du monde. Ce n'est pas ça qui manquera. Mais il y aura quelque chose de cassé. Quelque chose de détruit. Le pire dans tout cela est de rester vivant alors à quoi bon s'éloigner de lui. Si ce n'est même pas pour mourir.

Combien de reines se sont fait écraser par leur tyran de mari ? Le tyran n'est pas qu'un Hitler, un Staline ou un Mussolini. Le tyran c'est lui, c'est moi, c'est l'autre. C'est comme l'alcoolique dans ce clip de prévention, il boit, mais toujours moins que l'autre. Il maltraite, mais ça va c'est rien, ça passera. Non en fait ça ne passe pas. Ça tue la vie des grands comme des petits. Ça broie. Et le pire c'est que ça se reproduit. Ça n'envisage pas la relation à deux autrement que comme un pugilat. Le temple de l'amour devient celui de la destruction. Les deux s'entremêlent devant l'éternel.

Pour rompre avec cela, il faudra du courage, couper des ponts et des cordons, accepter d'être le radeau qui part à la dérive et risquer de faire naufrage. C'est pour cela que d'avoir la collectivité est important : pour s'épauler. L'autre est un rivage. Peut-être même sera-t-il accueillant, plaisant. Il ne permettra pas d'oublier les meilleurs comme les pires moments, il n'aura pas cette intensité, mais il offrira la paix, la sécurité, si ce n'est un océan de possibilités.

J+16. - Si j'étais président

Ce que je ferais si j'étais lui ? C'est pas si compliqué selon moi. Si j'étais lui, je prendrais mes clics et mes clacs et je m'en irais. Je prendrais un tout petit sac à dos, en mode rando minimaliste, un change ou deux pas plus, de quoi tenir en toute saison, un mini short pour pouvoir courir, un collant, une paire de chaussettes épaisses pour la nuit, une paire de petites socquettes pour les chaussures de trail. Pour la pluie, j'ai mon mini k-way tout léger, une casquette, un pull tout léger, un marcel et un thermo. La gourde c'est une flasque de 1 litre. J'ai aussi une mini trousse de secours, du dentifrice, une brosse à dents, un couteau, une tasse, un bol, une cuillère, le tout ultraléger, du savon de Marseille et une serviette technique. Dans mon sac j'ai mon ordi avec mes téléphones et des batteries pour faire toutes mes transmissions aux autres institutions. Le tout fait moins de 8 kg très largement et t'es tranquille pour la vie. Par contre, c'est clair que dans ce scénario par contre j'ai ma carte bleue. Parce qu'il y a pas mal de nuits à payer. Mais t'es le président ou t'es pas le président. T'es président alors tu rinces l'habitant.

À partir de là, moi je pars à l'Ouest pour un road trip à pieds et par tous moyens sauf le TGV et l'avion de plus de deux ans. Et qui m'aime me suive. Et là on pourra dire qu'il est en marche, le Manu ! Parce qu'il me l'a complètement volé son slogan. Moi je veux un président nomade. Un président qui marche pour de vrai, pas un qui fait marcher les autres. Je sais bien que je suis pas le seul à y avoir pensé. Surtout que des politiques l'ont déjà fait. Bon je vous laisse aller chercher qui parce que c'est pas forcément la gloire non plus. Faut être un peu zinzin c'est sûr. Mais je suis sûr que ça marcherait du tonnerre.

Un truc quand même, c'est possible qu'il faille une petite escorte, parce que si j'étais lui, je pense qu'il y a beaucoup de monde qui voudrait ma peau. Ce serait les hommes du président quoi. Des sortes de militaires qui pourraient enseigner des trucs sur le chemin, des stratégies de survie, de défense, de combat, etc. Ce serait rigolo. Mais peu à peu, ils se fondraient dans la masse. Et tout le monde qui voudrait pourrait marcher, comme dans Forrest Gump. Alors ça ferait des grandes veillées autour du feu, on jouerait de la musique, on danserait, mais surtout on parlerait. Chacun parlerait un peu de lui le soir et la journée en marchant, partagerait des idées, des problèmes, des solutions, des aspirations.

Ensuite le président des fois il ferait le point avec son gouvernement pour leur dire l'état du pays, les problèmes rencontrés, les solutions, etc. Je suis sûr que ça éviterait

beaucoup de problèmes. D'une certaine manière, il a amorcé la chose avec l'itinérance mémorielle. Mais il s'est arrêté au milieu du gué dans un *en même temps* dans lequel tout a dégénéré ensuite. Il fallait aller plus loin dans la démarche. Dans la Ve République, il faut jouer la carte du peuple. Le président est en lien direct avec le peuple. Il est avec le peuple. Ensuite le gouvernement c'est des exécutants c'est tout. Quand le président gouverne ou que le Premier ministre préside, c'est la merde. Faut que les rôles soient clairs.

Et je pense qu'un Philippe est le candidat parfait pour faire les petites affaires du gouvernement. Un petit, grand, mais très petit en fait, qui n'a rien d'autre à faire que de prendre des ordres, d'exécuter et de s'en prendre plein la gueule quand il fait mal. Un gars comme ça il reste en poste quoiqu'il arrive parce qu'il a rien d'autre à faire dans sa vie. C'est une bonne occasion aussi de remettre les choses à leur place, le peuple doit pouvoir primer sur les fonctionnaires et tous les corps qui le composent. Ces gens-là ne sont que des chevaux qu'il faut monter. Dans l'histoire ça doit être le peuple le cavalier et le haut fonctionnaire le canasson, pas l'inverse. Mais il faut des gens pour canaliser, digérer les idées, les expertiser, ça ils peuvent faire, sous le contrôle du Parlement, qui a la mission d'assurer la responsabilité du gouvernement et la bonne exécution des missions. C'est pas le peuple des chemins qui va faire le suivi, non il délègue au Parlement qu'il a élu pour ce faire. Ce sont ses représentants dans le contrôle du gouvernement dans l'exécution de ses missions. Et là, la Ve République elle roule toute seule. Nickel. Ça, c'est l'État en marche.

J+17. - Crapaud fou

On voit passer un message sur le réseau social à propos d'une ferme expérimentale. Le compte appelle à la bonne volonté des uns et des autres pour préparer un terrain destiné à l'accueil d'un lieu de maraîchage. Ni une ni deux, j'écris pour indiquer qu'en face de chez nous se situe un toit de hangar inexploité. Il faudrait convaincre les propriétaires du hangar d'installer des lieux de culture sur le toit. Les habitants s'en occuperaient, des liens se tisseraient dans le quartier, l'entreprise y gagnerait énormément, la mairie aussi.

Je l'appelle. Il décroche au premier coup, mais continue à parler aux personnes à côté de lui. Je suis habitué. Il doit avoir beaucoup d'appels et privilégie celui qui est en face de lui tout en répondant à la sollicitation extérieure. Il indique ainsi faire primer l'interaction réelle. C'est un basique qui permet aussi d'indiquer à son interlocuteur physique qu'il est plus important. Pendant ce temps, on teste la patience celui qui est au téléphone. S'il est vraiment motivé, il attendra, parce qu'ici il n'y a rien à gagner, à part une bande de copains. *Et tiens pendant qu'on parle et que t'es au bout du fil, tu as en deux trois phrases échangées de l'autre côté du fil un aperçu de la vie de tes futurs copains.* Et gare à toi si t'es malhonnête, mensonger, flic embarqué. *Nous on est transparents et on sait ce qu'est être cachotiers, avoir un truc à cacher.* Mais l'effet est plutôt d'avoir envie de les rencontrer, car y a l'air d'avoir de la vie par ici.

On se fixe un rendez-vous. Il n'est pas là où il pensait être, donc il me donne rendez-vous à une station de là. J'y vais en deux temps, trois mouvements. Je l'attends au soleil. Cette attente est plus étrange, moins habituelle, il se montre désorganisé, moins fiable encore que par ses messages mal orthographiés (je ne pourrais pas lui jeter la pierre pour ça). Normalement, il est censé être à l'heure, voire m'attendre sur place. C'est ça le scénario classique d'habitude, ou sinon il aurait dû répondre à mon texto disant *J'y suis :-)*. Mais là non, il sort depuis derrière une palissade de travaux, en chemise, mauvaises chaussures et un chapeau sur la tête. Avec lui un gars au look plutôt punk de rue. Les deux ont l'air drogués ou en manque, chacun à leur manière. Les deux sont maigres et pauvres. L'un a la pâteuse, l'autre les yeux bien écarquillés. Ils transpirent.

On se fait un shake coude, juste histoire de. Mais jamais il ne se tiendra à plus d'un mètre de moi. Il propose à l'autre d'aller voir sa mini ferme dans le quartier. Je pense que si ça existait un mini ferme dans le quartier, j'en aurais entendu parler. Je

reste un peu là à attendre qu'il finisse sa conversation. Je jette un œil à travers la palissade. Derrière, deux gars ramassent des détritiques dans un petit terrain vague. Trois autres boivent un coup debout au soleil. Il m'amène à l'intérieur ou plutôt derrière les palissades. Il a oublié qu'on a parlé par Messenger au sujet d'un terrain potentiel et croit, ce qui est partiellement vrai, que je suis là pour aider au sujet de son terrain à aménager pour une expérimentation de ferme, soit le terrain sur lequel nous nous trouvons. Il me donne les consignes, ramasser, décortiquer les arbres, rassembler.

Je le trouve gonflé, car de toute évidence ce terrain n'est pas lui. Il ne s'en cache pas et me le dira aussitôt la question posée. Et en même temps, je pense qu'il a mille fois raison. Que fait-il de mal ? Il n'y a que des adultes consentants, il offre des gants, il nettoie un espace abandonné, le valorise. Où est le mal ? En quelques jours il peut convertir un lieu nul en un lieu de coopération, de libre initiative et de nature, un lieu de socialisation, un lieu ouvert. C'est plutôt un acte citoyen exemplaire en réalité.

Il m'explique qu'il a un projet plus officiel avec un café très connu à quelques kilomètres de là, que d'ici juin, il aura une présentation solide, un feu vert, que le tout sera sur les rails pour une campagne de com' à la rentrée. Timing réaliste pourquoi pas. Le tout reste très abondant. Beaucoup de mots à un rythme rapide. Je vois qu'il me l'offre aussi, que ça fait la cinquantième fois qu'il répète, mais il sait qu'il faut en passer par là.

Alors je lui dis que je dois récupérer ma fille, que je dois y aller. Il me raccompagne. Je lui demande s'il connaît un autre projet fermier dans le quartier. Il me dit y avoir été mal accueilli, je lui explique. Il me dit en effet c'est tout à fait possible, ils doivent échanger prochainement. Je leur dis qu'ils sont extras. On continue à parler. Il me parle de gens qui ont planté des dizaines de milliers de graines dans tous les pays, qu'à eux ils ont reconstitué des forêts primaires. Que la ville de demain, ce sera une ville comme ça. Je lui dis que c'est bien ça. Il me demande si je n'ai pas le temps pour aller voir sa petite ferme. Quand je lui dis *T'as une petite ferme ?* je vois bien qu'il ne s'agit pas d'une ferme. Il m'y emmène. On marche à trois. Le piercing du troisième larron qu'il appelle loulou m'intrigue, il est à fleur de peau.

On avance vers un quartier fait de maison ne valant jamais moins d'un million. On entre dans une impasse où les maisons ne font jamais moins d'1,5 million. Il ouvre le portail. On tombe sur deux, ah non il n'y en a qu'une, panique pour savoir où est

l'autre. On lui a volé. *Mais c'est pas vrai, il fallait fermer !* Ah non elle est derrière. Tension permanente. Ça aussi je connais et je sais ce qui cause ça. La maison est carrément canon. C'est bizarre, mais pourquoi pas. À l'intérieur le bordel. Il s'en excuse, il vide et revend tout pour faire un atelier à bois pas loin du terrain. On monte à l'étage après avoir trouvé la poule. C'est le bordel aussi, un peu dégueu, mais c'est juste que la priorité est donnée à toutes les pousses et plantations de plantes en tous genres. Une maison de ce type sera toujours agréable de toute façon.

Il me parle de ses autres initiatives avec beaucoup de *followers*, etc. Je vérifie. Les publications concordent. Il a près de 500 000 *followers*, dont 7 de mes amis. Son flux verbal est assez rapide. Il prévoit d'échanger avec une agence de com' qui a un magazine. Ils pourraient être intéressés par un reportage sur ses initiatives. Hasard de la vie, il se trouve que l'agence en question travaille pour ma boîte. Ce sont des gens très très solides et pas profiteurs pour un sou. Ils sont très intéressants. C'est plutôt bon signe. Pourquoi pas continuer à échanger même si tout cela reste très bizarre. Je lui demande en toute indiscretion si la maison est à lui. Non c'est un squat. Là aussi il entretient, les voisins sont tous contents, avant c'était moche et abandonné. Il y a un accord qui est en train d'être discuté pour quitter la maison. Tout dans la maison vient de moins de 500m, la maison entière fait partie de l'expérience. Elle est en cohérence avec le projet.

Je me dis et partage avec lui que pendant que d'autres pensent, lui agit. C'est le bordel, c'est sale l'engagement sauvage. Mais en réalité ce n'est pas l'engagement qui est sale, ce n'est pas lui qui est sale. Ce n'est pas ça le problème, le problème c'est la situation qu'il y a à convertir. Ce à quoi je rechigne de m'attaquer, se remonter les manches, se baisser, ramasser. Je préfère laisser à d'autres le soin de ranger le délabrement causé par notre civilisation. Lui il met les mains dans la merde quand moi je la laisse derrière une palissade. Alors oui, c'est bancal, précaire, illégal, ce n'est pas digne de confiance selon nos canons habituels, c'est sûr. Je serais gérant d'une multinationale, ce n'est pas à lui que je confierais le toit de mon hangar, il n'y a pas de doute là-dessus. Et c'est précisément ça le problème. Un hangar moche et méchant ne donne pas accès à un espace vacant pour un projet que seul un marginal peut conduire, mais qui ferait s'il est correctement porté le bien de la communauté. Et là on insiste sur le fait qu'il y a une marge d'insécurité. Alors qu'en réalité si la collectivité s'y met, on peut se dire qu'on va se cadrer, qu'on va se discipliner, sécuriser le projet.

Ce qui est en jeu c'est le rapport de la majorité avec la marginalité. La majorité ne laisse pas de place à la marginalité et la majorité continue dans un système finalement mortifère. Mais le marginal est celui qui impulse le changement aussi. Il est le crapaud fou, celui qui prend la tangente quand les autres filent dans le fossé. Et c'est finalement lui qui assurera la survie de l'espèce. Alors oui maintenant on le regarde comme s'il était fou. Et pourtant c'est bien nous qui allons dans le mur.

J+18. - Abécédaire

Sans préjudice des mots correctement prononcés, voici une aide à la compréhension d'un enfant donné...et peut-être à d'autres aussi.

Afe : Girafe

Agot : Escargot

Belle : Camion poubelle

Chouer : Duplos

Choyeux Serre : Joyeux anniversaire

Cou' : Courir

Çon : Chanson

Dent : Brosser les dents

Ête : Lunettes

Fan : Éléphant

Gan : Toboggan

Ger : Manger

Hour : Bonjour au voisin d'en face

Ik : Musique

Jéblé : Biberon

Kayé : Escalier

Leine : Baleine

Lire : Livres

Lo : Vélo

Mète : Thermomètre

Nane: Banane

Né : Dessiner

Nette : Trotinette

Out : Yahourt

P'lllon : Papillon

Pote : Compote

Qoui : Kiwi

Rrrrfffff : ronfle dans un sommeil profond

Sceur : Ascenseur

Soir : S'asseoir

Sonne : Téléphone

Sson : Poisson

Tak : Assieds-toi ici esclave pas bouger

Teau : Manteau

Tête : monter sur les épaules

Tine : Tartine

Tique : Élastique

Tard : Guitare

To : Moto

Tote : Tétine

Toune : faire la ronde

Tour : Kaplas

Ture : voiture

Tuyer : Nettoyer

Uyer : Touiller

Vétu : Couverture

Voir : Bavoire

Wha : Chien

J+19. - Repeat

Qu'est-ce qui a fait rentrer tout le monde ? C'est quoi ? L'annonce du retour à la normale ? L'ouverture des cafés, des parcs ? La réouverture des écoles ? Ça doit être ça en vrai. Les écoles. Pourtant beaucoup vont continuer à télétravailler. Beaucoup n'ont pas d'enfants. Alors pourquoi ne sont-ils pas restés là où ils étaient ? C'est quoi le facteur qui déclenche un retour au bercail après avoir quitté le navire ? La peur de ne rien manquer alors que la vie reprend ? L'idée que c'est bon l'épidémie est derrière nous, ils ne tomberont plus malades ? Un peu de tout ça probablement. Ce qui fait que maintenant tout le monde ou presque est là ou sera là la semaine prochaine pour la phase 2 du déconfinement.

Et alors il va se passer quoi maintenant ? On va tous se retrouver sur les quais pour boire des coups. Le virus n'existe plus, comme ça tout d'un coup. C'est derrière nous. Et si en fait ce n'était pas derrière nous. Si jamais c'était le cas, ce serait dramatique. Imaginez une personne qui court hyper vite en direction d'un mur. Elle voit le mur, elle ralentit, elle est en bonne voie pour ne pas heurter le mur et tout d'un coup en réalité elle se prend le pied dans une butée au sol qu'elle n'avait pas vu. Elle avait beau avoir ralenti, la butée donnera une force considérable à sa chute contre le mur et elle se fracassera les dents au sol. Voilà c'est ça qui va se passer si on se reprend un nouveau pic.

Et alors, on va nous enfermer de nouveau ? Non magie des magies, le petit secrétaire d'État aura son appli. Ah ! Nous dira-t-il ! vous voyez ! Elle va nous servir cette appli maintenant. Et maintenant on est prêts à tester tout le monde. Donc on va tous pouvoir se *contact tréïcer* avec efficacité.

Mais oui c'est ça ! en fait ces deux mois n'étaient qu'un galop d'essai. C'est maintenant que ça va se jouer. Mais on pouvait pas vous le dire. On a tout essayé pendant cette première phase, on s'est jaugé, on s'est mis en place, on a testé non pas chaque personne, mais le système, on a testé la population, on a testé sa résilience. Chacun a posé ses limites. Les juridictions, les associations. Maintenant les positions sont prises. Les pions sont disposés sur l'échiquier. Chacun a dû révéler une de ses cartes, une partie de lui-même. C'est comme dans ces jeux où tout le monde doit se défausser d'une carte à un moment du jeu.

La question c'est de savoir quand ça pourrait se passer. Espérons que ça n'arrive jamais. Qu'est-ce qui va se passer si ça recommence une fois que tout le monde a fait la fête sur les quais ? On va se dire que l'économie passe en premier. On va se

dire que cette fois-ci ils peuvent bien crever ? Ou on va rentrer chez nous bien sagement et applaudir au balcon ? Et on laissera les écoles ouvertes ? Et tout le monde va repartir se carapater dans sa maison secondaire ? Ou on va tous leur dire qu'il faut qu'ils restent pour consommer de nouveau. On va les obliger à rester cette fois-ci, pour le bien de l'économie ?

Non dans ce cas ce qui se passerait, c'est le mode guerrier qui s'activerait. C'est plus du yoga qu'on fera devant notre télé, c'est du bon gros gainage. On aura perdu toute confiance dans notre gouvernement, on va tous s'auto-organiser, ce sont des millions de ZAD qui vont s'organiser. Le gouvernement va devenir l'ennemi ou tout simplement nous allons l'ignorer. *Ces mecs ne valent rien de toute façon, c'est pas eux qui nous sauveront.*

Désormais c'est le monde de l'autonomie et de l'auto-organisation qui s'ouvrira à nous. Les policiers arrêteront de nous contrôler. Non pas que le problème ne sera pas là, non pas parce que les gens ne mourront pas, mais parce qu'on saura qu'on s'est fait mener en bateau, qu'on se sera fait manipuler, tester. Cette expérience sera cathartique. Elle libèrera notre envie de nous assumer pleinement, de ne pas nous reposer sur une bande de dirigeants qui n'ont rien compris de nos envies. Nous prendrons pleinement confiance en nous-mêmes et prendrons plus de plaisir que jamais.

J+20. - Biopolitique

Nous vivons encore et toujours dans le contrôle des corps. La technologie du pouvoir sur les corps se développe de jour en jour. C'est la biopolitique, la politique qui s'applique au corps, encore et encore. C'est Foucault. Toujours. Mais cette fois-ci un peu à ma manière.

Nos corps sont l'objet de multiples pouvoirs et de multiples contrôles. Ils sont l'objet d'une discipline. Nouvel horizon. L'entreprise nous demande d'être là à notre bureau. Nous ne devons pas bouger de ces locaux, vous comprenez sinon il en va de ma responsabilité. C'est primordial que je sache où vous vous trouvez 8h par jour. Pendant les 8 heures où vous serez à moi, je vous commande de rester là. Il pourrait en être autrement oui. Mais non, vous allez rester en moi et pas ailleurs. Voilà ce qu'elle nous dit l'entreprise.

De manière incidente, vous devez aussi dormir et vous laver 8h par jour en gros sinon vous ne serez pas aptes à entrer dans mon entreprise durant ces 8h où je vous contrôle. Ces heures de lavement sont destinées à purifier votre corps, à le nettoyer de toutes ces saletés qui se sont déposées dessus. Culte du corps soyeux, net, lisse, de préférence sans trop de poil, et avec un indice de masse corporelle satisfaisant. C'est sous la douche plus que tout ailleurs que cela se voit. Cela fait donc d'ores et déjà 16h de passées sur toute une journée. Pour ces autres 8h de la nuit, de multiples disciplines s'appliquent à nous.

Les mœurs qui vous imposent de n'avoir qu'un conjoint, déterminant ainsi qui et où vous passerez vos nuits. Les politiques natalistes qui vous encouragent à avoir des enfants vous encouragent aussi à passer des nuits tronquées. Les mœurs, toujours les mœurs, mais plus policiers cette fois-ci qui vous interdisent la nuit, car trop de bruit.

Seules les boîtes de nuit pour vous accueillir. Vous êtes obligés de danser déchaîné toute la nuit pour rester éveillé, pas de vie la nuit. Pas de travaux de voirie, pas de magasin ouvert, pas d'établissement d'accueil pour enfant pour soulager les parents. Pas grand-chose en somme.

2h par jour vous voilà aussi dans les transports. On vous dit d'aller d'un point A à un point B. Ce point A et ce point B sont tellement normés que nous tous nous allons bien souvent d'un même point A à un même point B. Nous jouons au pendule dans des armoires en métal, que ce soient les rames d'un métro ou la carapace d'une voiture. Nous devons être dans un vaisseau

terrestre aux heures de pointe. Nulle capacité d'y déroger. C'est la vie vous comprenez.

Quelques heures par semaine ensuite nous faisons les courses. Alors là, c'est carrément le sentier qui est balisé. D'abord le rayon promotion puis le rayon maison puis le rayon approvisionnement puis le rayon frais. Et enfin voici les caisses qui se profilent comme notre nouvel horizon. Nous faisons la queue en rang d'oignon et nous devons voir les chewing-gums et les magazines télé avant de cracher la monnaie. Enfin, nos corps passent au scanner.

Et t'avise pas de payer avec un faux billet, surtout si ton corps est un tant soit peu coloré. Alors là, le contrôle des corps se fait direct à la jugulaire et direction la morgue.

Maintenant, reprenons à zéro et imaginons ce que nous pourrions lui répondre à l'entreprise. Nous pourrions lui dire : plutôt que de me contraindre à la position assise dans tes locaux plus ou moins sordides, donne-moi un objectif, un objet social. Et si je rejoins la cause, fais-moi confiance pour participer à l'accomplissement de cet objectif. Sur le chemin de cet objectif, laisse-moi vivre tout simplement. Laisse-moi avancer selon mon propre chemin. Laisse-moi créer, rencontrer, gamberger, marcher, découvrir. Tu auras tout à y gagner.

Cela veut dire aussi laisse-moi vivre où je veux sur cette terre. Pour rejoindre ta cause, toi entreprise, en réalité je n'ai que rarement besoin d'être près de toi ou dans un endroit d'où il me faille pouvoir te rejoindre par une voie donnée. Laisse-moi vivre dans les montagnes, au bord de la mer si j'en ai envie. Parole de bureaucrate me direz-vous ? Il faut bien des gens qui travaillent là où on leur demande d'être, sur un site d'usine, dans une boulangerie. Oui et non.

Ne sous-estimez pas la place de la bureaucratie dans notre pays, ne sous-estimez pas le nombre de personnes qui travaillent en position assise. Tous ceux-là si vous leur dites : tu peux t'asseoir quand tu veux et où tu veux alors suivront avec eux, tous ces industries et magasins. Avec eux suivra le personnel qui pourra ainsi s'installer aussi où il veut. La vie sera en plus d'endroits dans notre pays. Nous serons libres de bouger par tranche de vie si nous le souhaitons. Bref, nous serons libres.

Nous serons libres de vivre le jour ou la nuit, de travailler debout ou en marchant, de travailler plus efficacement ou plus longuement. Ce serait déjà un bon point de départ. Cela ne fait pas tout, mais cela nous évite d'avoir à nous foutre dans nos

cages de métal pour aller travailler. Cela nous évite aussi de devoir optimiser à outrance le temps que nous consacrons à nous sustenter. Nous pourrions faire pousser, cultiver, manger ce qui nous plaît, quand et où cela nous plaît. Nous pourrions subvenir au besoin de notre corps en autonomie. Nous pourrions nourrir notre corps et non plus le soumettre à la tyrannie des autres.

J+21. - Départs

Amitié, vie partagée, colonie de vacances pour l'éternité. On ne m'avait pas dit que ça faisait ça de s'installer. Pour nous rendre compte du bonheur passé, rien de tel qu'un petit shoot de séparation. La séparation, moment de la révélation, jour du jugement dernier. *Il est où le bonheur il est où ?* Juste sous ton nez imbécile. Et ne te plains pas si tu ne le vois que sur le seuil de ta vie passée, t'avais qu'à plus en profiter. Nous, c'est ce qu'on a fait.

Alors c'est quoi une séparation ? C'est ce que tu sens dans les yeux. C'est cette pression qui monte dans la gorge et fait trembler, rire ou pleurer. C'est ce vide en train de se créer un peu plus bas, pas si loin du cœur. C'est cette inertie qui nous envahit. C'est ce regard vague posé sur l'horizon. Ce sont ces pensées rentrées, toutes recroquevillées.

C'est ce qui te fait te plonger dans la vie désormais passée. Dans ce regard si familier, les contours de ce visage si doux, ce sourire dans les yeux, la sensation d'une main passée dans les cheveux ou d'un geste attentionné, une bise pour se dire *Au revoir à demain*, la certitude de se retrouver, d'avoir à côté de soi quelqu'un dont on a l'absolue certitude qu'il sera là si jamais. C'est aussi notre chambre d'écho, la certitude de savoir que nos mots trouveront une familiarité reconfortante, une dérision bienveillante, un regard aiguisé dénué d'agressivité.

C'est aussi la perspective de se voir vieillir, de voir des petits bouts de soi grandir, s'entortiller comme des plantes qui auraient poussé trop près. C'est les voir s'épauler, se donner les mains, s'apprendre tant et tant d'autres choses, jouer, rire, encore, à n'en plus finir. À ne plus vouloir se quitter jusqu'à être exténué et dormir ensemble si jamais ils n'avaient pas tant envie de rigoler.

C'est avoir des projets, se dire *Voilà ce qu'on aimerait*. Et le simple fait de l'évoquer suffit à se plonger dans un monde imaginaire que l'on dessine ensemble. Plus qu'un cadavre exquis, c'est une œuvre composée qui se dessine dans nos imaginaires partagés. Et puis finalement ce n'est pas si grave si ça reste là dans sa petite boîte, parce que la réalité qu'on s'est construite est tout autour et qu'elle nous sourit déjà bien assez. En tous les cas, la partager la rend plus agréable que toute autre existence que l'on pourrait imaginer.

Ce déchirement c'est peut-être aussi celui de ce rouleau de papier sur lequel on se disait que l'on pouvait écrire à l'infini les pages de nos vies. Hé bien non en réalité... Allez... Arrête

tes conneries ! Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis. Ce n'est pas de ça dont il est question voyons !

Ce dont il s'agit c'est de surf, de vacances pour l'éternité, de soleil sur la peau, de pâté, de beignets, d'alcools de toutes les couleurs, d'étrangeté et de chaleur. C'est le sable, les rouleaux, le sel de l'océan, les cheveux noués. C'est marcher dans de nouvelles rues, dans de nouveaux quartiers, découvrir mille traditions et autant d'affinités.

C'est la conquête d'une nouvelle terre, au Sud, à l'Est, au bout du monde, vers le Soleil toujours, s'en rapprocher jusqu'à se brûler la peau. Partir à l'aventure, découvrir. Avoir les jambes qui frétilent chaque jour face à tant de nouveauté. Se laisser envahir par ce que l'on va trouver et dont on n'a absolument aucune idée. L'inconnu, l'inconnu absolu, qui vous fera lâcher un peu de ce dont vous vouliez vous débarrasser et vous permettra de prendre un peu de l'autre. Et ça ne fait pas de mal au contraire, ça rend plus léger.

Et puis voyager ce n'est pas abandonner, c'est emmener partout sur le globe un peu de nos récits, de nos rêves et de notre futur. C'est emmener un petit bout de nos histoires partagées pour leur faire voir du pays et les poser là sur le sable chaud à côté du Morey, ici à une terrasse de café, là-bas dans un temple ou plus loin dans un nouveau quartier.

Dans ce joyeux récit, ceux qui restent pourront faire office de maison mère, de vaisseau amiral, de moule sur le rocher. Bien ancrés on sait où les retrouver

Non il n'y a pas de point, c'est une histoire sans fin

J+22. - Parc

Les barrières
Qui étaient là hier
Ne sont plus

Comme par magie,
Pendant la nuit
Ont-elles disparu.

Nous avons alors pu
Fouler du pied
Cette terre abandonnée.

Encore aujourd'hui,
Il n'y avait pas un bruit.
Pas une seule âme
Sur le macadam.

Seulement un soleil
Sans nul autre pareil.
Un soleil blanc
Et éblouissant.

Nous sommes restés ici et là,
Profitant de chacun de nos pas.

Après avoir vécu pendant deux mois
Dans quelques mètres carrés,
Nous connaissons désormais
La valeur de chacun de ces pavés.

Un peu plus loin nous sommes allés
Sur cette terre abandonnée.

Nous y avons trouvé
Un jardin plein de senteurs.
L'herbe y était déjà brûlée
Mais nulle part ailleurs,

Elle ne pouvait être
Plus verte.

J+23. - Théorie des organisations (4)

Nouvelle étape dans la théorie du jeu des organisations. Dans ce vaste jeu, nous voulons accomplir notre carte *Désir* au moyen des aptitudes qui sont les nôtres. Sur le chemin de vos accomplissements, vous aurez besoin de la force de travail des autres joueurs. Nous avons déjà vu comment instrumentaliser un autre joueur pour en faire votre larbin. Désormais, nous allons nous pencher sur les manières de l'embarquer.

Pour embarquer un collaborateur dans votre cause, il faut que votre cause soit la sienne. Il faut que dans sa tête entre l'idée que votre *Désir* est son *Désir*. Ce qui n'est pas forcément le cas sur le long terme. Mais peu importe. Ce qui compte c'est qu'il le croit. Que cela l'éloigne de son *Désir* initial n'est que marginalement votre préoccupation. Je dis marginalement pour deux raisons : d'une part parce que ce n'est pas votre problème s'il fait de votre *Désir* son *Désir* et d'autre part parce que vous devez veiller à ce qu'il ne vous claque pas dans les doigts. Il faut donc qu'il s'y retrouve un tantinet soit peu. C'est de nouveau pour cela que l'écoute et la connaissance de l'autre vous sont primordiales.

Mais revenons à nos moutons. Pour que votre *Désir* devienne son *Désir*, il ne suffit pas de lui dire *Tiens voici mon désir, je te l'impose, tu le prends et puis c'est tout*. Jamais ça ne se passe comme ça. C'est à vrai dire tout l'inverse. Ce que vous devez faire, c'est planter une graine. Pour comprendre de quoi il s'agit, je pourrais vous renvoyer au film *Inception* bien sûr, mais je préfère vous renvoyer ce jeu au Juste Prix qui s'appelait le Fakir.

Dans le jeu du Fakir, le candidat montait en haut de la planche du Fakir, et faisait glisser un palet sur la planche dans une sorte de labyrinthe. On était des millions à regarder le palet tomber le long de la planche et arriver dans une case en bas pour tomber sur une des cases *Banqueroute, 10 000 euros, 1 million*, etc. Bon bah là c'est pareil. Votre but c'est de bien positionner le palet pour qu'il tombe sur la case à 1 million.

Cette comparaison nous permet d'insister sur divers points. Le premier est qu'il y a dans ce jeu une part de hasard. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas s'entraîner à devenir meilleur. Comme dans tous les jeux de hasard, il y en a qui gagnent tout le temps et d'autres qui perdent tout le temps. Pourquoi ? Parce qu'ils se sont entraînés. Ils connaissent leur planche. Hé bien vous c'est pareil, vous devez connaître votre planche. Vous devez savoir où mettre le palais pour qu'en bas il

tombe sur la bonne case. On retombe encore et toujours sur la connaissance de l'autre.

Autre point : vous comprenez bien que le jeu n'est pas de poser son palet sur la case au million. Ça ne marche pas ce n'est pas dans les règles. Avec des humains c'est pareil. On ne peut pas insérer une idée dans son esprit comme ça en la posant dans une case de son cerveau. Il faut que cette idée suive un cheminement. Et pour qu'elle suive un des multiples bons chemins jusqu'au bon point d'arrivée, vous ne pouvez infléchir que sur le positionnement du palet, c'est-à-dire sur l'idée de base, à la racine du raisonnement de votre interlocuteur. Selon l'orientation que vous lui donnerez, le mouvement, la dynamique, etc. vous guidez le palet, vous guidez le raisonnement de votre interlocuteur.

Réciproquement, vous n'avez pas besoin de lui dire : voici où tu vas arriver. Au contraire, c'est plutôt risqué. Pour peu qu'il soit un peu têtu ou qu'il aime un peu contredire, ça ne peut que vous nuire. Le mieux est de ne pas dévoiler la case sur laquelle vous voulez le faire atterrir.

Par exemple, vous voulez convaincre Trump de dire aux policiers de ne pas tuer de Noirs. Vous ne pouvez pas lui dire Vas leur dire de ne pas tuer de Noirs. Ça ne marche pas. Vous devez trouver quelque chose qui dans son cerveau le fera cheminer vers cette idée avec ses ressorts à lui.

Dans ce cas particulier quels sont ses ressorts ? Le mec est mégalomanie, accro au sexe, au pouvoir, à l'argent. Il veut la grandeur des États-Unis et surtout de son économie. C'est aussi un comédien qui n'a pas peur du ridicule. Il adore sa famille. Il n'aime pas être pris en faute ou contester. Donc plus l'opposition en face de lui sera forte, plus il va s'enfermer. Et possiblement dans le cas de l'insurrection en cours aux États-Unis, le but n'est pas de le convaincre, mais de faire pression, montrer qu'au bloc contre bloc, c'est la rue qui gagnera. On verra à quelle fin.

L'idée que nous poursuivons est que Trump pourrait arriver de lui-même sur cette case-ci : tu condamneras quiconque tuera sans motif légitime valable (ce qui se résume à certains cas de légitime défense). Alors comment fait-on au regard des caractéristiques du bonhomme énoncées ci-dessus ?

Tout de go, j'aurais tendance à dire et c'est ignoble, qu'il lui faut une population docile, qui se sente en sécurité et qui puisse fonder son économie sur une main d'œuvre pas chère. Il lui faut donc de l'emploi. Ça tombe bien c'était son BIG SUCCESS.

Or là, Covid, du chômage comme on n'a jamais vu, et au même moment pauvreté, violence et insurrection. Une première piste serait de passer par la case emploi. Il a besoin de la vie des plus pauvres et des discriminés pour relancer son économie. Elles doivent reprendre le chemin de l'usine. L'économie sera le point de départ du raisonnement de Trump. On va miser sur ce point de départ. Peu importe ensuite par quel chemin il passe : l'essentiel est que plus personne ne soit buté.

Donc ce qui pourrait l'orienter serait qu'un chef d'entreprise qu'il aime bien lui dise que la révolte ne va pas aider à la reprise. Prenons au hasard Walmart. On regarde vite fait sur le web, on cherche *Walmart riots*. On apprend que des magasins ont dû fermer à cause des émeutes. C'est un premier pas. Pourquoi ? Parce qu'ils sont concernés, ils peuvent donc être mobilisés. D'ailleurs il y a quelques jours le CEO a publié un communiqué se terminant par le paragraphe suivant : « What our country experienced this week yet again reminds us of the need for us to support each other and to come together. Until we, as a nation, confront and address these hard realities, we will never achieve the best of what we can be. » On n'est pas mal. Là où ça se complique un peu c'est qu'en 2017, lors des événements de Charlottesville il avait pris la parole contre Trump. Mais c'est pas grave.

C'est pas grave que Walmart soit contre Trump, au contraire, c'est la condition nécessaire, parce que tant Walmart que Trump a besoin que tout le monde consomme chez Walmart. N'oublions pas combien Trump déteste les GAFA, mais combien il tient à l'économie. Or quand on manifeste on ne consomme pas. Quand on est en insécurité, on consomme moins. Donc le point de départ devra être le CEO de Walmart qui fout la pression à Trump.

Maintenant, la question qui se pose c'est comment faire pour que Walmart mette la pression à Trump en gardant ses boutiques fermées ? Rien de mieux pour cela qu'un bon mouvement syndical au sein de Walmart. Les employés et le CEO doivent faire cause commune autour d'une grève. La bataille contre les policiers se jouera au sein de Walmart avec des syndicats qui diront *Non on ne va pas travailler tant qu'on n'est pas en sécurité, c'est-à-dire tant que les émeutes n'ont pas cessé, c'est-à-dire tant que la population n'a pas eu gain de cause.*

La bataille finalement est bien celle du peuple, dans les entreprises et dans la rue.

J+24. - Théorie des organisations (5)

Dans les organisations, nous le disions, il n'y a pas que l'entreprise, il y a la rue, la maison, le quartier. Dans tous ces environnements, nous faisons face à des comportements nuisibles. Et souvent face à ce genre de comportements, nous subissons, car nous nous sentons démunis. Démunis par notre incapacité à lui dire d'arrêter de mâcher son chewing-gum comme ci ou comme ça. De toute façon, il n'écouterà pas. Ça va faire un scandale. Alors on se recroqueville. On forge sa carapace, jusqu'à ce que ça explose. Par divers moyens, à l'intérieur ou à l'extérieur. Ça explose. On devient ultrasensible, on ne dort plus. On a mal partout, dans le dos, dans les épaules, le cou, partout. Et puis on devient fou. Comment un autre peut autant s'introduire dans notre boîte crânienne ? Mais de quel droit ? Pourquoi il m'agresse celui-là ?

On se met à gamberger. *Mais qu'ai-je fait pour me retrouver dans cette galère ?* On interroge le futur et le passé pour répondre au présent. On se demande si d'autres choix nous auraient fait prendre des chemins plus paisibles et puis que non en fait. Le mal qui nous ronge est en nous. Mais la solution aussi.

Certains arrivent à se renfermer sur eux-mêmes sans en souffrir. Ils arrivent à fermer les écouteilles. L'autre n'est pas une nuisance, ils l'activent et le désactivent selon leur bon vouloir. Respect pour ces gens-là. C'est un véritable savoir-faire. Ça s'apprend, ça se travaille. On peut se focaliser sur notre respiration. Se réciter des partitions de musique ou que sais-je ? Mais clairement d'une manière ou d'une autre, il faut parvenir à ignorer l'autre. C'est probablement la meilleure des solutions à vrai dire. Celle qui vous emmènera partout et vous permettra de vivre bien des situations, même celle de ce co-bureau qui lape son café, de celui qui déglutit, ronfle, mâche bruyamment.

Pour ceux qui ne sont pas familiers avec cette forme de lévitation, le principe demeure : le mal est en nous. Mais la solution aussi. Une autre voie est de se dire que c'est nous qui dessinons notre environnement. Nous le modelons. Notre capacité d'agir sur le monde commence et finit en nous-mêmes. Nous sommes une boîte lumineuse. *Lumière, lumière, je suis ta lumière et resterai la lumière au travers de la lumière.* Amen. Bref. Tout ce qui se passe dans notre boîte se projette sur les autres, sur ce qui nous entoure.

Est-ce pure magie de croire que l'ennemi est ennemi parce que nous sommes avant tout en prise avec quelque chose qui nous anime au plus profond de nous-mêmes ? Par une action sur nous-mêmes,

nous pouvons aider l'autre à se sentir mieux. Nous sommes des êtres hermétiques, mais jusqu'à une certaine limite. Par les pores de notre peau circulent nos émotions, notre ressenti, notre vision de l'autre. Nous nous modelons les uns les autres, mais à distance sans même nous toucher. C'est pour cela aussi que le bien-être des autres influe sur notre bien-être à nous. Cela ne veut toujours pas dire agir sur l'autre. Cela veut dire que son mal-être n'arrangera pas les choses. Ne punissez pas mes frères, faites un gâteau et partagez-le. Sans vous soumettre pour autant ou mettre de poison avec le sucre vanillé.

- C'est bien joli tes trucs de secte de la lumière ou de yogi des montagnes, mais est-ce que ça va arrêter les flics de balancer leurs pin-pon sur l'avenue ? La réponse est non mes très chers frères, mes très chères sœurs. C'est là que vient la troisième voie.

Que se passe-t-il quand j'entends un pinpon ? Pourquoi ça m'agresse ? Ça me heurte, ça me dérange, ça me brutalise, j'ai l'impression de ne pouvoir rien faire face à quelqu'un qui a autorité sur moi, que personne ne contrôlera. Je n'ai aucun moyen de preuve à son encontre. Je devrais me poster là et enregistrer leur passage, prendre leur immatriculation. Oui, je devrais faire ça. Juste dire : on veut dormir c'est tout. On veut pouvoir lire tranquille. Rien de plus. Et ils me diront - *Oh vous savez faut surtout aller voir les pompiers. Et les ambulanciers ? Ils ne font pas de bruit, peut-être ?* - Ah bah si M. l'agent. - *Et pourtant ils sauvent des vies ? Alors quoi vous voulez là aussi la mort du patient ?* Et voilà, c'est foutu. À moins d'interdire la voiture. Et après ? Ils devront faire pinpon ici ou ailleurs. Raison pour laquelle il est probablement vain de déménager. Si ce n'est pas le pin-pon, c'est la vieille avec sa télé. Chose absolument insupportable.

Alors, reprenons notre méthodologie : identifions ce qui anime l'autre. Qu'est-ce qui fait qu'un conducteur de véhicule prioritaire se sente si...si quoi d'ailleurs ? Si puissant ou si impuissant ? Si négligé ou si important ? Je vois ce pinpon comme un cri de détresse, non pas de celui qu'on sauve, mais du conducteur. Il a peur, il est paniqué, il se sent acculé par la société, méprisé, il est à cran, il a peur, il voit bien qu'on le méprise, qu'on le hait. Il a mal dans sa légitimité. Et pour certains ils n'ont pas tort. Mais on va l'oublier juste une seconde. Et on va se demander pourquoi un gars comme ça se sent si mal au point de devoir nous anesthésier. Parce que c'est bien de ça dont il s'agit. Il ne veut plus que l'on existe. Il veut que seul lui existe. Il veut s'imposer, nous dominer, nous matraquer, nous casser la gueule, foncer seul sur l'avenue. Il

veut que tout le monde dégage. Lui il en peut plus. Tout simplement.

Et voilà, je crois que j'ai trouvé. Le pinpon on l'arrêtera quand ces gars auront fait part de leur souffrance à quelqu'un. C'est à ça qu'on doit agir. Au lieu de les sanctionner pour éviter qu'ils n'oppriment les autres ou ne les tuent, parce que c'est bien de ça on il s'agit à la fin de l'histoire, on doit leur dire - *Nous savons que vous souffrez. Vous faites un métier compliqué. Venez, on va se poser quelques instants et on va parler. Et ensuite peut-être irez-vous parler à votre supérieur pour que lui parle à son supérieur et que vous puissiez vous faire une autre place dans la société. - À cheval ? - Oui voilà si vous voulez, à cheval.*

J+25. - 1989

À Paris, un enfant devant sa téléloche

Attend que le mur tombe.

Une vraie bombe

À Varsovie, un peu avant

Et pour longtemps,

Solidarność

À Leipzig, une enfant rêvant de Paris

S'attend à un départ en trombe.

Ça prend des plombes.

À la sortie des Saints-Pères

Elle s'installe dans un cabinet dentaire.

Celui d'un élève de son père à lui qui,

De la banlieue de Varsovie,

Est revenu à Paris.

Lorsqu'après le confinement

Vint le temps du ravatement,

Leurs destins se croisèrent

Autour d'une prémolaire.

J+26. - Théorie des organisations (6)

J'ai bien eu la confirmation que la carte Désir est la plus importante. Je ne vous dirai pas quand ni comment. Mais vous pouvez me croire. C'est du solide. Une étape que l'on n'a pas évoquée jusqu'ici est celle au cours de laquelle il faut lâcher pour avoir. C'est super dur parce qu'on n'a pas envie de lâcher des fois. On n'a pas envie de concéder. Ce n'est pas normal, ce n'est pas instinctif d'accorder quelque chose à quelqu'un dont vous considérez les désirs illégitimes. *Why would I do that ?* Pourquoi ferais-je cela en français ?

Pourquoi ? Je vais vous le dire : pour qu'il ou elle arrête de vous les briser menu. Voilà pourquoi. C'est aussi simple que !a. Ça s'appelle concéder pour se protéger et surtout accomplir ses désirs. Le tout en se mettant l'autre dans la poche. Pour en arriver là, il faut bien jauger. Mais souvent, une petite concession suffira. Pas grand-chose, 10 minutes par-ci, 10 minutes par-là, pas plus, et en mode bien structuré. Et ensuite, vous serez peinard pour le reste de la journée.

Plus encore que peinard, vous aurez gagné un nouvel allié. Parce qu'en plus de répondre à une partie de ses désirs, vous allez aussi en profiter pour accroître sa carte compétence. C'est-à-dire que la personne qui vous sollicite beaucoup, c'est une personne qui a de l'estime pour vous en vérité. Et cette personne elle est prête à faire des choses pour vous, à apprendre de vous. Vous allez donc pouvoir déléguer des tâches. Mais là aussi il faut bien jauger.

Déléguer veut dire transmettre un savoir-faire à quelqu'un pour se passer ensuite de faire certaines choses. C'est un peu comme de la programmation logicielle. On a beau construire le plus beau logiciel du monde, si après la bécane elle a un processeur tout pourav', vous pouvez oublier. Donc faut bien mesurer à quelle machine on a affaire. Vous me suivez ? N'en demandez pas trop. Mesurez bien.

De manière générale, je crois que ce genre de choses, c'est ce qu'on appelle du don contre-don. Vous donnez et on vous donne en retour. Maintenant faut savoir faire. Jauger la capacité de l'autre donc, ça on l'a dit. Mais aussi choisir les mots. C'est-à-dire qu'il faut coller au plus au désir de l'autre, encore et toujours.

Une autre point est aussi de bien s'assurer qu'on est backé et qu'on peut faire ce qu'on est en train de faire. Il faut des validations et ça c'est très compliqué, parce que c'est un moment où on va exposer à un supérieur son plan d'émancipation. Et là,

ça tourne à la mise en abyme : pour effectuer ce don contre-don, vous allez devoir procéder à un don contre-don avec un supérieur. C'est un jeu dans un autre. Mais au-delà de cette mise en abyme, c'est à une véritable plongée dans les profondeurs que vous allez devoir vous livrer.

Arrivé à ce stade, il est bon de se poser quelques instants et accepter de voir en l'autre, ici le supérieur, ce qu'on refuse parfois d'y voir. On met souvent en sourdine les vérités les plus criantes, hé bien là c'est un moment où il faut enlever le mode mute et laisser parler la vision que vous avez des autres. Ça peut être sale. Souvent si on enlève ce voile de pudeur pour découvrir les tréfonds de la carte Désir de l'autre, alors on tombe sur du sale, du déshonorant. Et ce, pour des personnes que vous vous efforcez d'estimer parce qu'elles sont vos supérieures hiérarchiques. Mais dites-vous que c'est un moment où vous allez vous en servir pour vous servir.

C'est aussi comme ça qu'on se hisse sur les épaules des géants, en voyant clairement en eux.

J+27. - Partir ?

Qu'est-ce qui peut se passer au pire, à occuper légalement un bout de terrain, à retaper une baraque ? Au pire on revend, on revient, on échoue, et alors ? On aura essayé. On aura peut-être eu froid ou faim ? Mais pour combien de temps, une nuit, une journée tout au plus ? Nous sommes assez équipés, assez entourés, assez protégés pour ne pas toucher le fond plus longtemps que ça. Tout ce qui peut nous arriver, c'est de nous blesser comme des cons, parce qu'on ne saura pas manipuler une scie sauteuse, et encore. Le pire du pire serait quoi ? Se résoudre à prendre un poste de supermarché pour garder ce bout de terre. Et alors ? Dans notre cas, ç'aura été un choix. C'est là toute la différence du privilégié avec celui qui ne l'est pas.

Donc pourquoi pas ? Pour ne pas quitter ses amis, sa famille, son berceau ? Mais ils seront toujours là, peut-être même plus qu'avant qui sait. Et le berceau, l'est-il vraiment ? Qu'est cette ville pour nous ? Un hasard de l'histoire devenu le lieu de mille souvenirs, d'une vie, une incarnation. Ce qui ne doit pas s'effacer ne bougera pas. Rien n'empêche d'écrire d'autres pages ailleurs, un temps, avant de revenir, redécouvrir avec bien plus d'émotions et de souvenirs qu'en s'invectivant contre le métro, les passants, les voitures, les trottoirs, les dépotoirs. Si ça se trouve, nous aimerons plus Paris une fois que nous l'aurons quitté, et ce sera gagné. Nous pourrions offrir un refuge à qui veut s'exiler un temps, pour mieux retrouver Paris et ne jamais la quitter.

Oui pourquoi pas ? Pour ne pas quitter le navire ? Se dire qu'on est là et qu'il est stupide de partir ailleurs parce que l'herbe y est plus verte. Si tu veux que ton herbe soit verte comme celle du voisin alors travaille ton herbe et puis voilà. D'ailleurs, il y en a qui le font. Depuis des années, des gens se battent pour construire des fermes à Paris. Et certains y arrivent. Ils montrent que c'est possible. Hier, j'ai mangé ma première romaine de Paris. Une romaine à Paris. Que dis-je à Paris ? À une rue de chez moi, oui ! Et mercredi, nous sommes allés voir les moutons, à une rue de l'autre côté. Alors, pourquoi changer d'environnement quand on peut changer notre environnement ? Pourquoi fuir quand on peut construire là où l'on est ?

On se dit qu'on ne peut rien y faire, qu'on ne peut rien changer. Mais c'est faux. Le chemin est très long, mais avec un degré suffisant de mobilisation, on ne sait jamais. Et l'expérience peut valoir le coup, le chemin peut valoir le détour, qu'importe le point d'arrivée. On se fait facilement à l'idée qu'une chose doit être comme ça, parce qu'elle est comme ça.

Pourtant, une simple conversation suffit à se demander par exemple : c'est vrai au fond pourquoi les vélos sont sur des pistes cyclables ? Pourquoi ne sont-ils pas au milieu de la rue ? Pourquoi ne sont-ils pas le principe et la voiture l'exception ? Au moins, ça calmerait tout le monde. Ou plutôt ça dompterait les plus grands tarés. Ils verraient que ce n'est pas *leur* monde, mais un monde partagé avec des personnes qui vont moins vite, qui vont autrement. De toute façon, entre un vélo à 15km/h et une voiture à 30 km/h, avec tous les feux rouges, je ne suis pas sûr que ça change tant que ça la durée du trajet des automobilistes.

Par contre, il faudrait trouver une solution aux et pour les scooters. Certains s'opposent aussi à cette idée et peut-être avec raison *Le cycliste n'est pas un régulateur de vitesse*. Soit. Mais tout de même, se poser la question est intéressant, car cela signifie *Non, ce n'est pas évident*. Et, oui, on peut vivre à Paris en 2020 et manger la salade qui pousse dans une ferme à côté de chez soi.

N'y aurait-il pas enfin un geste bien plus majestueux à se dire : je vais partir de ce que j'ai autour de moi, un environnement de bitume façonné pour la voiture et tenter le convertir en autre chose, un environnement de terre, de vélos, d'oiseaux et de senteurs. N'y aurait-il pas plus de malice à garder son emploi en jouant aux Robin des Bois ? À se dire, *L'argent de mon emploi servira désormais à redessiner le paysage de mon quartier*. Il ne s'agit pas de construire le jour et détruire la nuit, il ne s'agit même pas de pirater, il s'agit seulement de faire évoluer pour s'écarter du point de non-retour et prendre le chemin du point de nos désirs.

J+28. - Théorie des organisations (7)

On va poursuivre dans la théorie du jeu organisationnel des relations humaines. Cette fois-ci, nous allons va voir des choses qui peuvent sembler disparates, mais ne le sont pas forcément. Pour commencer, une question : ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vos idées ne passaient pas ? Pourquoi les autres n'imprimaient-ils pas ce que vous disiez ou ce que vous étiez ? Vous connaissez cette sensation de ne pas être entendu ou d'être comme invisible, n'est-ce pas ? Dans les deux cas, la solution est d'offrir une prise à l'autre. Une prise, comme en escalade, à laquelle il peut s'accrocher. Et autant considérer que la personne n'est pas experte. Donc la prise devra lui donner envie.

Pour commencer, prenons le cas où vous avez envie que les gens vous suivent et soient d'accord avec vous. Pour cela, souvent, il vaut mieux affirmer que contredire. Mais pas affirmer n'importe quoi, trouver un truc positif qui fait que vous n'aurez pas à être défensif.

Par exemple, ne vous êtes-vous jamais demandé comment dans certaines situations certains arrivaient à vendre *leur* resto comme étant *le* truc trop cool ? Une manière de faire est la suivante. Vous avez une idée de resto et pour une raison ou une autre, vous voulez faire croire qu'il est super. Soit parce qu'en vrai il est miteux, mais que vous n'avez pas le choix. Soit parce que vous voulez y aller pour x raisons. Vous n'allez pas attendre que l'autre vous dise qu'il a une autre idée ou vous demande *Il est pas trop naze ce resto ?* Auquel cas votre contre-proposition, dans le premier cas, ou votre réponse, dans le second cas, paraîtront comme défensives. Que vous en disiez plus ou moins, ce sera toujours trop ou pas assez. Ce sera toujours vu comme une défense face au fait que *oui c'est bien un resto de merde* ou *Bah le mien était mieux*. Et je vous passe la description de la soirée avec les commentaires et les comparaisons. Et je vous passe encore plus la situation où vous avez en face de vous quelqu'un de vraiment fermé et d'obtus qui n'admettra jamais avoir tort. Là, autant ne pas aller au resto, c'est la mauvaise soirée assurée.

Tandis que si vous vendez le truc par vous-même en disant *Y a un petit bouiboui, tu sais ce qu'ils ont en dessert ? De la noix de coco, que tu bois à la paille !* Alors là, ça change tout. Vous n'avez pas dit qu'il était super sympa, unique, mieux ou quoi. Non, vous avez vendu un truc positif, de votre propre initiative, et vous y avez mis tout ce que vous avez de joyeuseté. Ce truc sera un truc que l'autre n'aurait pas vu de lui-même parce qu'il n'aura vu qu'une seule chose : c'est un resto de merde. Et ça, ça fait la différence. Votre resto devient intouchable. La noix

de coco est la clef. Vous avez déniché la pépite et tout le monde vous regarde avec des brillants dans les yeux. Enfin, pas tout le monde, mais vous avez déjà choppé une bonne partie et les autres passeront pour des rabat-joie. Vous êtes celui auquel il faut se rallier.

Ce à quoi je veux en venir notamment c'est qu'il vaut mieux affirmer que contrer. Derrière le fait d'affirmer, il y a une chose qui peut paraître évidente, mais qui vous le coût qu'on insiste dessus : affirmer, c'est positif. Si l'on a envie que les autres se rallient à soi, on affirme une chose positive. Pas négative. La deuxième chose est qu'affirmer permet aussi de s'affirmer soi. Ce qui m'offre une transition toute trouvée pour ne pas être invisible aux yeux des autres, pour ne pas rester dans une sorte de nuage insaisissable.

Pour s'affirmer, on doit choisir le trait que l'on veut montrer de soi. C'est réfléchi, juste, fondé, ce n'est pas de la mythomanie. Mais on va dire : moi je suis ça. Ça ne veut pas dire révéler toute votre carte désir. Mais vous allez présenter un trait de votre personne que vous aimerez, un trait que les autres reconnaîtront facilement. Vous existerez à leurs yeux. Vous serez une personne et non un paillason, un nuage ou un verre d'eau.

Il est possible qu'il faille construire ce trait de caractère pour pouvoir l'affirmer aux autres. Par exemple, vous voulez vous présenter comme grand économiste ou que sais-je vous allez devoir cocher des cases pour justifier le fait que vous serez l'économiste autour de la table. Votre parole prévaudra. Vous aurez l'étiquette. C'est pour ça qu'il est important d'avoir un label identifiable. C'est le début d'un rapport à l'autre qui vous permet d'exister sous un trait auquel vous tenez le plus.

Oui, on peut avoir plusieurs cordes à son arc et avoir de multiples facettes. Oui c'est très réducteur. Donc je me permets d'insister. Il ne s'agit pas de dire qu'on doit être un diamant à une seule facette non. On peut en avoir des milliers toutes aussi brillantes que les autres. Mais si vous en exposez plusieurs, ce sera trop pour la personne que vous aurez en face de vous. Il s'y perdra. À moins d'être Léonard de Vinci, il vous faudra choisir à un moment la partie de vous-même que vous voudrez que les autres vous renvoient. Non, nous ne sommes pas qu'une étiquette, mais vous ne pouvez pas demander aux autres de retenir plusieurs facettes de vous-mêmes. Ce n'est pas possible. Dans leur tête, ça dilue le message, ça fait perdre en lisibilité et en intensité. Vous passez pour dilettante et on ne vous croit plus.

Une autre situation complexe est lorsque vous avez une corde à votre arc sans titre (que ce soit des titres sportifs, professionnels, académiques) ou tout autre mode de reconnaissance (prix, publication, article, etc.) à la clef, alors c'est plus compliqué. Ce n'est pas impossible, mais plus compliqué. Il vous faudra être sûr de vous.

Bonjour, je m'appelle Diégo et je suis poète. Pas besoin d'avoir de livre, vous pouvez vous produire sur scène, écrire sur les murs ou que sais-je. Mais ça doit être vrai. Vous devez avoir du matos à vendre. Ça ne doit pas être du mensonge. Au contraire, ça doit être quelque chose que vous incarnez vraiment et que vous voulez que les autres retiennent de vous. Mais d'abord parce que vous tenez à ce profil de vous-même. Et que vous avez envie d'exister aux yeux des autres sous votre meilleur profil. Tout simplement pour mieux vous voir comme vous vous aimez.

J+29. - Théorie des organisations (8)

Il y a quelques jours, nous abordions l'idée du don contre-don. Mais ce n'est pas qu'un vulgaire échange qui vous permettra de réaliser vos désirs. Il ne s'agit pas de troquer une idée contre un Snickers au distributeur ou de concéder telle idée contre telle autre idée. Non, il s'agit de bien autre chose. Ce dont il s'agit bien souvent c'est de donner à l'autre ce qu'il se refuse à vous donner. Vous voyez, il faut aller très loin. Il faut aller au-delà du pardon, au-delà de la résilience face à l'agression de l'autre. Il faut aller jusqu'à donner à l'autre ce qu'il se refuse de vous donner.

Un collègue vous mésestime. Admirez-le. Une autre ne vous écoute pas. Écoutez-la. Un troisième ne vous donne aucune place, donnez-lui une place. Etc. Etc. Mais ne le faites pas comme ça, comme si de rien n'était. Et surtout pas en réaction à quelque chose. Non, comme nous le disions hier, il faut que ce soit affirmatif, pas réactif. C'est-à-dire qu'il y a un moment où de vous-même vous allez donner à l'autre l'opposé de ce qu'il vous donne.

D'habitude ce genre de personnes nous irrite profondément. Alors on les évite. On ne veut pas les voir. On s'attend au pire de leur part. Et pire que ça encore, on attend leurs méfaits. On devient fasciné par ça. On se dit *C'est pas possible, il ne va pas recommencer*. Et il y a une sorte de jouissance complètement masochiste qui s'installe où vous attendez que l'autre vous donne raison en exposant son pire trait de caractère *Ah oui je me sens mieux, il est toujours aussi con*. Mais on bout et on n'en peut plus. Alors jamais pensez-vous bien, on prendrait les devants pour aller à sa rencontre et créer le moment où lui dire l'exact opposé de ce qu'il vous crache au visage.

Et pourtant, c'est bien par là qu'il faut en passer. Ça veut dire qu'il faut prendre le temps avec celui que vous en êtes venu à adorer haïr pour lui donner quelque chose qu'il vous refuse, mais en plus pour faire cesser cette souffrance masochiste. Ce moment, ça peut être n'importe quoi. Il ne faut pas que ce soit trop gros. Ça peut être de proposer un déjeuner, de demander si on peut s'asseoir là. Et le moment ne sera pas forcément un moment où on va laisser parler l'autre. Non, c'est un moment où on va faire à l'autre l'exact opposé de son attitude avec vous. Il ne vous écoute pas, demandez-lui de vous parler de lui. Il chie sur tout le monde. Dites-lui qu'il est vraiment le meilleur. Il ne vous laisse aucune place, donnez-lui une place. Il se moque de vous ? Prenez-le très au sérieux, etc., etc.

C'est parce que ces moments sont à l'opposé de ce qu'on est enclins à faire que les cercles vicieux s'instaurent. Les

situations deviennent irréparables, car nous n'acceptons pas de donner à l'autre ce qu'il nous refuse. Et pourtant, c'est bien la clef de la fin d'une bonne dose de souffrances.

Oui peut-être vous allez passer un moment un peu difficile, vous allez vous sentir mentir, trahir votre conception profonde. Mais, en réalité, ce moment ne durera jamais aussi longtemps que les moments de souffrance évités. D'ailleurs : ce moment ne doit pas durer une éternité. C'est à vous de l'initier. C'est à vous de mettre ce sujet sur la table avec attention et avec dévouement. Vous êtes complètement à ce que vous dites. Vous regardez dans les yeux. Vous êtes sincère. Et par contre après c'est à vous de refermer le moment. C'est vous qui êtes maître du moment. Et ainsi vous allez créer la dépendance. La personne en face va se dire qu'enfin quelqu'un l'a comprise. Elle va être en manque, en désir de reconnaissance, en désir d'écoute, en désir de place.

Par ailleurs, le mensonge de départ n'est que le mensonge nécessaire pour transformer la réalité à laquelle vous faites face. Ce n'est que pendant quelques secondes, minutes, heures que vous allez donner à l'autre quelque chose que vous lui refusiez. Mais peu à peu, l'autre va changer. Il va devenir ce que vous voulez qu'il soit. Il n'écoutait pas et c'était un connard. Il va se mettre à écouter et ce ne sera plus un connard. Pourquoi ? Parce que vous l'aurez écouté. Vous aurez été à l'écoute, il saura écouter. Il vous rabaissait, il ne pourra plus rabaisser celui qui l'a estimé, sincèrement, profondément, avec conviction et émotion. Il ne vous accorde pas de place, il vous envahit, c'est qu'en fait il n'a pas de place. En lui donnant une place, vous lui donnez ce qu'il recherchait. Il arrêtera d'empiéter. Et ainsi de suite.

Ce n'est pas facile, ça peut donner la nausée, créer du dégoût, mais en vérité, tout le monde en ressort changé et pour le meilleur.

J+30. - Resto

- Viens, on dit qu'on ouvre un resto. Ce serait du pur Ottolenghi. T'aurais une robe de couleur, un bandeau dans les cheveux, des bracelets Hipanema, et des sandales.
- Mais ouiiii et je serais bronzée avec quelques tresses et un piercing en haut de l'oreille.
- Grave. Et toi ?
- J'ai un peu pris du cul, j'ai une barbe, un jeans et un t-shirt.
- Pas sexy
- Ah ok je reste super fit, j'ai la barbe de deux jours, blanche parce que je suis un peu vieux, mais en chemin j'ai appris. Je souris et j'ai des yeux perçants sur peau mate. J'ai toujours un jeans et un t-shirt avec des muscles.
- Pas super fit, mais t'sais « putain le mec du resto il garde le shape pour un mec qui fait des focaccia all day »
- « Ouais l'autre fois je l'ai vu courir sur le canal...il allait vite »
- Ouais enfin il se déplace surtout à vélo.
- Ouais avec un vélo cargo
- Exaaaact
- Pour apporter les légumes au resto. « *Ouais il fait le marché hyper tôt* »
- « Ouais il a une ferme à côté de chez lui. Il ramène des trucs de la ferme. »
- Ou de son toit végétal
- Après, il prend son caf en fumant une clope devant le resto en tapant la discute aux gens qui vont au taf.
- Grave. Il a un bracelet ou pas?
- Ouais et quelques bouteilles de vin nature d'un pote à lui
- Il sourit avec les yeux, mais il parle pas beaucoup.

- Si si, il parle de plus en plus.
- Il parle un peu aux habitués. Il est cool.
- Ouais du coup on a envie de devenir habitué. Parce que les gens, quand ils sortent ils rigolent. C'est lui le produit en vrai.
- Et la meuf, elle sent bon pour une meuf qui fait du pain.
- Mais non, la meuf elle fait tenir la baraque en vrai. Donc elle est pas full dispo, avec sa robe de couleur pleine de farine.
- Ouais. Elle a une Kangoo, non ? Pour faire le circuit court.
- Ouais avec un clebs à l'arrière
- En vrai les gens ils se disent qu'ils ont une ferme.
- Alors qu'en fait...
- ...
- Sponso Monsanto !
- Ah les putes !
- La meuf vit dans le 16.
- Loft rue des Martyrs
- Avec un trader
- Comme des connards aux Bahamas
- Oh le con. Premier de cordée le mec. J'y crois pas.
- Ils vont faire de la tune sur le canal.
- Naaan
- Si si
- Et il vire les mendiants de sa terrasse et après il rentre en souriant ?
- Les foccacias sont au glyphosate.

- Meeeerde
- Oui
- Genre le lardon il est pas végétarien ?
- C'est du lardon de cheval. Et la boulangerie est pas rentable, mais les pertes sont assumées par Black Rock.
- Un bon vieux *Ponzi scheme*
- Le mec il se tape la vendeuse en arrière-boutique.
- Pendant qu'elle, elle se fait chier avec son Kangoo pour aller chercher des blettes dans le Perche...
- Alors ça a mal fini. On a retrouvé la boulangère au fond du canal et le vieux s'est fait dézinguer à la carabine par le cousin de la vendeuse. Fin de l'histoire.
- Dommage. Il était pas mal le vieux avec sa barbe et son café.

J+31. - Enfant d'Hiroshima

L'enfant d'Hiroshima c'est celui qui naît sur une terre dévastée. Tous les bâtiments sont tombés. Son paysage n'est fait que de cendres, de débris et de poussière. Le ciel est bouché. Tout son environnement est radioactif. Il est contaminé lui aussi depuis sa naissance. Les survivants autour de lui ont vu la déflagration. Lui ne l'a pas connue, il n'était pas né. Il est arrivé après l'explosion et continue d'en subir toutes les ondes de choc. Le souffle de l'explosion lui fouette sans cesse le visage. Avec le vent lui viennent sans cesse des petits cailloux. Il doit froncer les yeux pour marcher contre les éléments.

Il voit autour de lui grandir des gens qui ont tout perdu. Lui n'a rien perdu, sauf par procuration. Il a perdu le monde paisible dans lequel il devait grandir. Ce monde n'était pas paisible en réalité. C'était déjà le monde de la guerre, de la violence et de la mort. Le monde du conflit armé. Mais lui ne le voit pas. Lui ne voit que les débris de bâtiments qui existaient bel et bien. Alors il regrette ces bâtiments et ce monde d'avant. Quand bien même était-ce un monde bien meurtrier. Au moins, ce n'était pas un monde abandonné.

Autour de lui, les gens ont tout perdu. Il est l'espoir, le futur, le renouveau. Sur ses épaules reposent l'après, le mieux, le monde d'après. Évidemment, les autres vont reconstruire. Mais avec la souffrance dans les cœurs, avec les tripes en vrac. Et dans les pleurs. Qu'importe pour eux que le monde de demain soit mieux et toujours mieux que le délabrement. Alors, à quoi bon tout reconstruire, à quoi bon se casser la tête, si à la fin c'est toujours pour souffrir? Si à la fin c'est toujours pour décider de mourir. De se mettre la tête dans le four et de se faire cramer à coup de bombe. À quoi bon ?

À quoi bon puisque tout est contaminé ? La radioactivité est une matière dont on n'arrive jamais entièrement à se défaire. On est soi-même contaminé par toute cette radioactivité. On est arrivé après l'explosion soit. Mais tout de même. Nous sommes radioactifs. Nos pensées sont contaminées par l'explosion passée. Tout se mélange dans ce bain vert fluo. Toute échappée se fait rattraper par ce liquide visqueux et luisant. Tout devient vert, vert nucléaire.

À quoi bon si l'explosion non vécue devient le point d'aboutissement de toute chose? Aucun édifice n'est voué à tenir debout de toute façon puisque de manière inéluctable une bombe le mettra à terre. Donc gribouillons-le, ne le finissons pas, détruisons-le de force comme de gré. L'envie de l'explosion, de tout exploser de tout faire péter est en chaque chose. Tout est

noir. Achever c'est achever. Tout doit disparaître. Les corps doivent être dépecés, désintégrés, ne plus exister. On doit voir la déflagration apparaître pour comprendre ce qui s'est passé, pour la vivre à plein, se laisser envahir et mourir.

À quoi bon oui puisque vivant tout sera comparé, tout sera écrasé, vu au prisme de l'avant et du regret ? À quoi bon de toute façon recommencer, renouveler, se libérer et penser indépendamment ? Oui à quoi bon ? Pourquoi égayer ceux qui viennent vous écraser de leurs souvenirs désolés ? Qu'ils reçoivent la monnaie de leur pièce, peine et chagrin seront les seules choses partagées. Ce n'est pas au bébé né dans un bain de tristesse de laver ceux qui l'y ont plongé.

Par contre, lui peut construire son monde. Il peut laisser de côté ce monde de ténèbres. Ce n'est pas facile de construire sur des débris ? Ça tombe bien, ce n'est pas de cela dont il s'agit. Il ne s'agit pas d'oublier ou d'abandonner. Il s'agit de construire à côté. Ce monde sera le sien. Il y aura des portes à l'entrée. Mais elles sont ouvertes. C'est juste qu'il y aura quelques conditions à respecter.

Pour lui tout d'abord. La première chose à respecter sera un sas de décontamination pour s'assurer que rien ne pénètre dans son organisme et son environnement. C'est sûr, les survivants auraient pu s'en charger. Et il y a de quoi leur en vouloir de ne pas y avoir pensé. De ne pas avoir mis en place les digues nécessaires pour faire obstruction à la radioactivité. Mais maintenant que le mal est fait... Maintenant qu'il est avéré que la déflagration leur a fait perdre pied, pourquoi ne pas le construire soi-même ce sas si l'on sait faire ?

Il peut le faire. Son monde sera fait pour lui, mais il pourra les y accueillir tous ces mutilés. Ce pourra être un monde où les déflagrés iront se consoler, se réjouir et rire, à condition de ne pas tout contaminer. Il ne le fera pas pour eux. Il le fera pour lui. C'est juste que c'est un monde ouvert, un monde où ce qui est partagé est ce qui lui a été refusé. Et c'est là que réside toute la difficulté. Il faut juste dépasser l'envie de finir d'exterminer, de tout nettoyer en faisant péter ce que la bombe n'a pas fait tomber.

J+32. - Superhéros

Si ce n'est pas toi, qui ? Si ce n'est pas maintenant, quand ? Cette phrase que l'on retrouve du Talmud aux plus vaseuses adaptations de Robin des bois dit beaucoup de notre relation à nous et aux autres. Ce sont tous ces films de superhéros de Superman à King Fu Panda 3. Si ce n'est pas toi, alors qui ? Tu es l'élu. Tu dois sauver le monde. Tu es doté de pouvoirs magiques. Tu dois sauver le monde parce qu'en toi réside quelque chose de suprême. Tu as quelque chose de plus. Tu as été choisi par la providence. Et tu vas sauver la Terre entière.

N'importe quel film hollywoodien nous ramène à cette croyance que nous sommes faits pour faire quelque chose de particulier. De là, que naît-il ? Croyance en notre supériorité, refus d'accorder à l'autre un statut identique au sien. Prévalence de soi sur les autres. Je suis doté de quelque chose de magique qui m'a été donné à ma naissance. Je suis né pour être président de la République. Et voilà que tout s'enchaîne à partir de là. Parce que tout tend à vous donner raison. Il est facile de trouver chez les autres mille et une malfaçons et de se dire que oui on ferait mieux. Et c'est maintenant qu'il faut à tout prix agir. Et l'urgence nous dit de faire fi de l'autre, de celui qui nous fait perdre du temps.

Mais en fait non. Tu es un parmi d'autres. Je suis un parmi d'autres. Et en fait je me demande si tous ces films et toutes ces histoires de superhéros ne sont pas un immense tort que l'on nous fait. Elles viennent surfer sur notre capacité à nous croire uniques. À croire que le monde tourne autour de nous. Mais regardez, il y a même des positions dans nos institutions où nous sommes suprêmes. *Voyez ! il y a bien un président de la République, un homme providentiel.*

Oui, tiens d'ailleurs, c'est marrant que les superhéros soient le plus souvent des hommes. On a du mal à penser que le pouvoir magique que l'on pourrait opposer aux problèmes de l'humanité résiderait en une femme. Oui il y a des femmes superhéros me dira-t-on, mais combien ? Combien de sagas de Superwoman pour combien de Batman ? Et quel succès pour Catwoman ? Quelle place lui donne-t-on ? Elle est juste une déclinaison d'un pouvoir masculin. C'est la meuf du superhéros. Alors elle doit bien avoir quelconque aptitude, c'est sûr. Mais quelle place lui est donnée dans la conduite de l'humanité ? Ce n'est pas elle qui sauve le monde, c'est lui.

Plus encore que cette discrimination, ce qui est profondément problématique se situe bien en amont. Dans le culte de ce caractère unique. Matrix en cela est probablement le film qui a

le plus répandu cette idée que certains pouvaient être des élus. N'importe quelle histoire sur les templiers ou les descendants du Christ laisse penser *Et si c'était moi l'ultime fils de Dieu sur Terre* ? Ne vous étonnez pas que certains se sentent pousser les elles.

Pourtant, regardez tous ces films d'antihéros. Ils nous font tant de bien. Ils nous ramènent à l'idée que nous ne sommes qu'un parmi des milliers. Que rien ne repose sur nous. Nous pouvons seulement nous laisser vivre et vivre notre vie à notre manière. Sans que personne ou qui que ce soit ne s'intéresse à nous ou n'attende de nous un quelconque sauvetage. Nous tous, nous pouvons nous enlever ce poids de nos épaules. Nous ne sommes pas des superhéros. C'est le message de Chimamanda Ngozi Adichie : nous ne sommes pas de superhéros. Un message que les hommes devraient eux aussi entendre.

Alors quoi, ça veut dire qu'on peut baigner dans l'indifférence ? De Jésus on deviendrait Judas ? Nous pourrions nous laver les mains d'absolument toutes les atrocités qui se déroulent sous nos yeux. Non, certainement pas. Nous sommes un parmi des milliers. Nous sommes bien un parmi des milliers. Cela signifie que parmi ces milliers, nous avons aussi le droit de kiffer et le droit de ne pas supporter les abus, les meurtres, les illégitimités. Cela veut dire que l'on a le droit de parler, on a le droit de se regrouper lorsque l'on est des plusieurs à partager un même rejet. Et soudainement, le groupe devient une entité à laquelle nous appartenons et non pas un troupeau. Nous pouvons avancer sans groupe, nous pouvons appartenir à un groupe. Nous pouvons être seuls contre tous ou unis avec tous. Cela importe peu. Parce que nous sommes libres de dire ce que nous voulons sans qu'un pouvoir divin venu d'ailleurs ne nous ait conféré quelconque pouvoir, devoir. C'est ainsi que nous trouverons notre liberté.

J+33. - Empathie

Ça fait quoi d'être enfant ? Ça fait quoi de découvrir le premier rêve ? De voir apparaître dans son esprit des images venues de nulle part, de manière totalement incontrôlée ? Des images plein la tête qui nous envahissent. Des images qui nous semblent familières, mais pas totalement. Elles sont comme une réalité distordue. Et pourtant on sent bien que c'est vrai. Il y a ce corps qui ressent cette joie, ce plaisir, comme si c'était pour de vrai. La peur, les cris, les pleurs qui nous réveillent dans la nuit. Ça doit bien être vrai si l'on ressent tout ça.

Alors on pleure, on s'affole, on panique. On ouvre les yeux. Mais où tout cela est-il passé ? C'est ma chambre que je vois. Mais je ressens encore tout ce que j'ai vu. Le rêve se calque sur le réel. Le réel est dans le rêve. On n'y comprend plus rien. Alors on pleure, on crie et on appelle sa mère. Y a pas à douter, ça doit faire vraiment peur.

Et un rêve en plus, c'est de la réalité distordue, mais distordue d'une manière qui nous permet d'exprimer ce qu'il y a au plus profond de nous et qu'on ne laisse pas parler. Il y a des raccourcis terribles qui peuvent être faits dans nos rêves. Des vérités que l'on garde cachées et que l'on n'arrive pas à exprimer. Mais qui nous apparaissent comme ça, soudainement. On peut difficilement mentir tout de même dans un rêve.

On peut se mentir à l'âge adulte. Mais, enfant, dans nos rêves il n'y a rien qui ment. La vérité leur est projetée dans son plus pur état. Il faudrait pouvoir en parler de leurs rêves. Mais on ne peut pas. C'est dommage. Peut-être que la vérité nous serait enfin révélée. Mais non, on doit faire avec. Et manque de pot, ils ne parlent pas, ou peu, avant un âge tout de même avancé. Alors ils pleurent. C'est normal. C'est normal. Ça fatigue. Mais c'est normal. On a envie de mourir dans ces cas-là, mais c'est normal. On pourrait se dire que ce sont des moments privilégiés, des moments de révélation, de purs moments de communication quasi télépathiques.

On pourrait prendre le temps de les écouter, faire preuve d'empathie. Car ce don nous l'avons perdu depuis bien longtemps. C'est d'ailleurs ce qu'on fait généralement. Même si des fois on en a notre claque. Alors que pourtant eux lorsqu'ils rêvent de ce dont ils rêvent, c'est de pure empathie qu'ils sont faits. On pourrait au moins leur rendre ça. Parce que la vérité, elle doit pas être jolie jolie à voir.

La vérité, elle est faite de souffrance, de reproches, de culpabilités, d'interdits, de frustrations et de regrets. On ne

peut pas le nier. À moins de développer des approches du vivant qui soient d'une tout autre nature. Rechercher la pleine conscience, la méditation transcendantale, etc. Mais ça reste un travail sur soi. Il y aura qu'un Bouddha pour nous dire qu'il a atteint le Nirvana.

On a qu'à s'y faire à cette crasse et puis ce sera comme ça. On peut la prendre comme elle vient, se dire que oui on est plein de tristesse, de peurs, mais que ça ne nous tue pas. Qu'ensemble on y arrivera ! Ça doit être agréable de pouvoir voir des choses terribles sans se dire qu'elles vous arriveront. Se sentir en empathie tout en étant protégé. Ne pas occulter non, voir se dérouler ces choses, les ressentir, mais sans en souffrir.

C'est peut-être cela que l'on appelle rassurer, reconforter. C'est peut-être à ça que ça sert les calins et tout ça, à faire comprendre qu'il n'a pas à être inquiet, que contre lui il y a quelque chose de solide et de douillet qui pourra le reconforter et qui ne bougera pas, quels que soient les rêves et les douleurs.

J+34. - Journal de déconfinement d'Emmanuel M.

Que vais-je leur raconter demain ? Irai-je masqué ? Je m'aime bien avec mon masque noir. Il met en valeur mon regard. Il me donner une allure de héros de roman, d'homme au masque de fer. Ça en impose. Il n'y a que le regard qui passe. Les mots peuvent être plus directs. On a moins besoin de faire de phrases. Mais non, je vais devoir faire des phrases et sans masque. Démasqué j'irai. Ce sera une autre épreuve de vérité.

Je vais devoir tirer les conclusions du confinement pour leur annoncer l'après. Je leur ai promis. Je vais devoir dire que nous avons sauvé des vies, mais que nous n'avons pas mieux fait. La France est dans le ventre mou de l'Europe. Elle n'est ni plus ni moins. Je ne suis pas le chef d'une grande Nation, mais d'une Nation comme les autres, parmi tant d'autres, qui fait ce qu'elle peut avec ce qu'elle a, c'est-à-dire pas grand-chose.

D'autant que pour beaucoup, tout cela est loin d'être fini. Les chômeurs, les traumatisés, les blessés, les personnes qui tombent encore malades, comme les derniers morts des dernières guerres, ceux chez qui les symptômes perdureront. On ne sait pas quand cela finira. On ne sait pas quand on dansera, quand on chantera, quand on ira au stade. Bref, nous ne savons pas comment nous ferons corps à chacune de nos échelles. Nous ne ferons peut-être plus Nation, nous serons fragmentés plus que jamais.

Sur cela, les antagonismes se sont renforcés. Il s'agit désormais de régler des comptes. Les premiers visés sont aujourd'hui les policiers. Vais-je les soutenir ? Je vais devoir appeler à l'unité, défendre l'institution et dénoncer les comportements isolés. Mais comment nier que derrière les étranglements ce qui se cache est un système où des bêtes sont chargées de réduire à néant de multiples franges de la population ? Comment nier que pour les personnes les plus exposées pendant cette crise, la vie tout entière est une crise ? Comment nier ? Nous pourrons toujours faire des corridors, ériger de hautes barrières métalliques, pour que des personnes manifestent à l'abri des regards, nous ne pourrons taire cette colère de voir les siens assassinés en pleine rue par ceux qui sont censés les protéger.

Il m'est encore plus difficile de leur parler demain que je ne sais plus qui je suis. Ah qu'il est confortable ce masque, qui cache la tempête qui se joue dans ma tête. J'y croyais moi à mon appel d'un après, je me suis laissé embarquer par l'absolue nécessité. Mais moi aussi je suis gouverné. À peine mon Premier avait-il dit qu'il fallait aller retravailler que j'ai senti ces

aspirations au renouveau me quitter. Je me suis engagé à représenter le changement que je n'ai même plus la force d'incarner. Mes envies d'un monde libéré de l'emprise capitaliste, oui c'est bien ce qui m'animait, se sont fait écraser par les roues de la déferlante de bagnoles qui ont réapparu du jour au lendemain. Cela fait un mois maintenant que le retour à l'anormal s'est fait. Comment pourrais-je retourner à mes belles idées ?

C'est sûr que l'idée de changer de gouvernement serait la meilleure des opportunités. Ce serait l'occasion de me défaire de ces quelques grossiers personnages qui composent le gouvernement. À commencer par ce secrétaire d'État au numérique. Et dire qu'il était l'un de mes plus précieux inféodés. Celui-ci s'est révélé bien ridicule. Mais il n'est pas le seul. Il y en a d'autres. Je ne pourrais tous les nommer. En tous les cas, ce ne sont pas eux qui défendront mes belles idées. Non, pour cela il faudrait que je m'arrime aux naufragés. Ce sont eux qui sont le plus à même de porter mes idées. Ils sont vus comme un radeau à la dérive ces gens épris de liberté qui construisent des systèmes alternatifs, des zones à défendre, des esquifs d'une société sans autre envie que de faire ce qui nous plaît. C'est vers eux que j'ai envie d'aller. Il me faudrait demain leur tendre la main et leur dire que c'est en eux que réside notre avenir partagé.

J+35. - Manège

Ça tourne, on sent la vitesse et l'on voit le paysage dérouler. On n'a rien à faire qu'à attendre. Parenthèse enchantée, dirait-on. Mais c'est bien autre chose. C'est voir, tour après tour, ses repères disparaître, ses parents faire coucou et vite affronter l'inconnu. On apparaît. On disparaît. On réapparaît. Sur le manège, tour après tour, on se présente tel qu'on est. On est scruté, l'objet de toutes les attentions.

Au début, c'est la surprise, puis on doit se faire à cette indifférence, cette lassitude. Non, ce n'est pas un miracle à chaque fois renouvelé. Les parents sortent désormais leur téléphone. L'enfant n'a plus la certitude de cette attention qui lui est portée. Remarquez, ça a toujours existé. Les parents et nounous qui discutent sans prêter plus d'attention à l'enfant tournicotant.

Et l'enfant se retrouve seul dans son imaginaire. Ce n'est pas plus mal, il est seul sur son manège. Pour l'enfant, ça doit être le moment de s'évader par la pensée. Le manège devient un vaisseau pour voyager, mais dans un environnement sécurisé. Il peut partir, divaguer, il ne décollera pas de son nuage. Il peut s'inventer mille et une autres histoires. S'imaginer parcourir la savane sur le lion, courir la campagne à cheval ou prince en son royaume dans son carrosse.

L'enfant peut mettre sur pause la vie qui se déroule. Mettre une distance avec l'après qu'il n'a pas forcément envie d'affronter. Ou au contraire, il peut mieux s'y préparer. Il a un temps pour lui seul. Ça doit l'apaiser.

Il va falloir s'arrêter. Le réel le rattrape à toute volée. Ça y est, le tour est terminé. Il va falloir recommencer comme avant, retrouver ce que l'on n'a pas forcément envie de faire. Ce serait tellement bien de s'anesthésier. La transition est dure.

Pendant trois mois, nous nous sommes pris à rêver. Nous nous sommes dit que nous pouvions vivre autrement. Nous nous sommes plongés dans nos imaginaires. Nous nous sommes dit que le monde d'avant, c'était fini. Nous nous sommes pris à rêver d'un ailleurs, d'une autre vie. Une vie faite du bruit des oiseaux. Une vie où il n'y aurait plus de voiture, plus de pollution. Ou nous ne serions plus entassés dans le métro. Où nous n'aurions plus à aller travailler pour enchaîner des tâches ingrates et insensées. Nous avons seulement rêvé.

Et là, le parent n°1, le père de la Nation nous dit : la parenthèse, il est temps de la refermer. Oui, vous pourrez emporter vos rêves, mais il va falloir. Il va falloir retourner travailler et plus qu'avant probablement. Il va falloir relancer. Il va falloir nous démener pour abandonner ces rêves désormais passés et regagner le traintrain qui n'a rien d'un manège enchanté.

Mais enfin voyons petit. Les tours de manège, ça finit toujours un jour. Ce n'est pas la vraie vie voyons. La vie c'est difficile, il faut la gagner, mais tu seras fort mon petit tu vas y arriver parce que c'est très important la vie que l'on vit. Il ne faut surtout pas s'en démarquer. Sinon...Sinon quoi ?

Qu'est-ce qui pourrait être pire en vrai que de continuer tout pareil, que de reprendre la vie d'avant là où on l'a laissé? D'avoir effleuré d'autres possibilités et de s'entendre dire *Non, en fait ce n'est absolument pas possible*. Sans autre raison que la Nation, la patrie, l'ordre, le devoir, l'absence de toute altération à des dogmes.

Alors qu'on nous laisse sur notre manège à divaguer autant qu'on le voudra. Il y a bien un moment où l'on s'arrêtera. Nous ne sommes pas inconscients. Oui, peut-être que l'on aura laissé passer quelques wagons du traintrain quotidien. Peut-être qu'une fois qu'on aura reposé le pied sur la terre ferme, quelques échéances seront passées. Mais nous aurons foulé un chemin choisi et non imposé. Nous ne sommes pas que des enfants à qui il faut ordonner. Nous sommes assez grands pour nous tracer un chemin en adéquation avec les rêves que nous nous sommes forgés. Même un enfant en vrai on ne le traite pas comme ça.

J+36. - Remix de l'adresse à la Nation du 14 juin

En gras figurent quelques extraits du texte original.

Je veux ce soir vous parler de la douleur profonde qui gît en moi **et dessiner** ce à quoi ressemblerait le monde de mes rêves. Ce monde est un monde pacifié, apaisé, où nous prenons le temps de nous écouter. Un monde où les sirènes du malheur se taisent au profit du son de nos voix, de nos rires et parfois de nos aveux. Nous ne pouvons plus, nous ne devons plus laisser gagner le tumulte sur ce que nous avons à nous offrir les uns aux autres.

Conscient qu'il me suffit d'énoncer ma volonté pour qu'elle soit faite, magie de président, **à partir de demain, nous allons pouvoir** tout nous dire, sans avoir peur d'en souffrir. **Dès demain, il sera à nouveau possible de** mettre sur la table toutes nos idées pour un monde meilleur, toutes nos aspirations, toutes nos souffrances.

Et je veux ce soir penser avec émotion à tous ceux dont on a tu la souffrance et qui s'expriment désormais par la violence. Cette violence je la comprends. C'est la réponse à cette loi injuste qui s'applique au détriment du plus pauvre. C'est le poids de la matraque qui s'abat sur celui qui défend ses droits. C'est la réponse naturelle à ce contrôle des corps exercé contre ma volonté par une force policière trop souvent abusive.

C'est pourquoi **il nous faut créer** un droit pour tous de pouvoir partager et faire entendre sa voix contre les abus en tous genres. Policiers bien sûrs, mais professionnels et familiaux aussi. Nous ne devons plus rien laisser passer, que ce soit dans nos foyers, dans nos écoles, dans nos entreprises, dans la société. Plus aucun abus ne sera toléré. Mais dire ne suffira pas. J'en suis bien conscient. C'est pourquoi il nous faut mettre l'égalité au cœur même de notre outil de production.

Devant vous, mes chers compatriotes, j'annonce aujourd'hui **une relance par** l'égalité. Qu'est-ce qu'une relance par l'égalité ? C'est la soumission de l'ensemble de notre outil de production, de l'ensemble de notre mécanique sociale au principe d'égalité. Cela signifie que l'ensemble de nos actions devront être celles qui feront le moins de mal à autrui, qu'il soit étranger, Français, animal, qu'importe. **C'est le combat que je mènerai en votre nom.**

Notre combat doit donc se poursuivre, s'intensifier pour assurer le bon traitement de l'ensemble du vivant. Nous ne pouvons vivre dans un monde fait d'abattoirs, d'électrocutions et pots d'échappement.

Nous serons intraitables face au racisme, à l'antisémitisme et aux discriminations et de nouvelles décisions fortes seront prises. Mais...non, il n'y a pas de « mais ».

Je vous le dis très clairement ce soir, mes chers compatriotes, il ne s'agit pas de se défaire face à notre passé. Il ne s'agit pas de nier. Non, il s'agit de reconnaître, de partager les erreurs, de les dire et de les nommer. Nous devons les comprendre, travailler collectivement à leur analyse. Elles devront nourrir notre éducation collective. Oui, nous venons d'une Nation qui a commis des atrocités. Il faut le dire. **Nous ne bâtirons pas davantage** sans le dire. Nous devons construire sur nos erreurs.

Tout ne peut pas être décidé. Nous devons accepter le passé. Nous devons éviter de reproduire les erreurs de nos aïeux. Nous devons voir tout ce qu'ils ont occulté. Nous devons lever les œillères que nos manuels d'histoire ont posées sur nos paupières.

C'est pourquoi je veux ouvrir pour notre pays une page nouvelle de l'enseignement collectif. Je veux que dans chaque entité, de la crèche aux Ehpad en passant par toute société, nous puissions bénéficier du récit, de chacune de ces histoires passées et qui sont pourtant si présentes. De toutes ces histoires qui ne demandent qu'à être écoutées et partagées.

Je ne crois pas que surmonter les défis qui sont devant nous consiste à nous taire et encore moins à faire taire. C'est dans cet esprit de concorde que j'ai demandé à ce que du temps nous soit alloué pour apprendre à libérer notre parole et à libérer nos oreilles, à nous alléger de ces enveloppes et de tous ces filtres qui nous empêchent de nous imprégner de ce qui est là juste sous nos yeux.

Mes chers compatriotes, je sais qu'il nous faudra combattre nos démons, notre timidité, notre gêne, nos hontes parfois. Mais une fois la parole éclosée, croyez-moi, nous ne serons plus seuls. Nous serons ensemble.

Nous avons devant nous des défis historiques. Et c'est ensemble que nous parviendrons à les dépasser pour un monde de paix et de joie.

J+37. - Contrepied

Écrire pour soi au lieu d'écrire pour les autres. Défendre ses idées et non celles des autres. Commandement impérieux pour cette sphère décolonisée et décroïsonnée. Et si je franchissais le gué ? Et si j'allais sur les terres des autres, de ceux pour qui j'écris, aujourd'hui maintenant. Si je parlais sur leurs sujets, moi, vraiment, je dirais quoi ?

Je commencerais à dire que je m'en fous. Que ça ne m'importe pas. *Réguler les géants de la tech*, je m'en tamponne. Pire encore, je pense que ce n'est pas ce qu'il faut faire. En les régulant, nous renforçons leur pouvoir. C'est une conviction confirmée par de nombreuses régulations antérieures. On ne dira pas lesquelles, pour ne pas froisser. La capture du régulateur existe bel et bien et le leurre déployé pour l'y piéger, ce pauvre régulateur, c'est de lui demander de réguler. C'est la stratégie de Facebook aujourd'hui. C'est la stratégie de n'importe quel acteur puissant qui s'intéresse à la régulation.

Pour une entreprise, être régulé est une des clefs du succès.

Donc oui c'est jour de fête aujourd'hui pour Apple, qui va enfin voir son modèle d'affaires négocié avec les autorités et voir ainsi sa puissance confortée sur la durée. Certainement toute entreprise régulée y perd d'une certaine manière. On ne fait plus ce qu'on veut, il y a des règles. Mais ces règles sont définies pour un joueur, le régulé. Et donc le jeu n'existe plus sans lui. C'est ça toute la magie. Et que l'on y croit ou non : quand bien même nous serions en économie libéralisée, l'État à travers sa régulation continue de dicter des comportements.

Donc non, réguler n'est pas forcément la panacée.

En plus de quoi, à travers la régulation, nous sollicitons une machine qui se nomme bureaucratie. Nous sollicitons des gens pour édicter les règles de ce jeu auquel désormais tout le monde devra jouer. Mais nous le savons grâce à David Graeber et tant d'expériences personnelles : la bureaucratie tue dans l'œuf tout imaginaire. On ne peut plus penser en dehors du modèle prôné par la technostucture. La technostucture impose sa vision du monde et discrédite toute pensée alternative. Elle le fait de mille et une manières : rites, langage, écoles, connivence, tout ce qu'on veut qui fait que l'on est dans un moule où l'on n'est pas.

Très clairement, la bureaucratie ce n'est pas la liberté.

Alors que bon, on aurait envie de dire, avec toutes les personnes qui travaillent aux affaires réglementaires, tant du côté des

régulés que des autorités, si on se retroussait les manches, on aurait bien plus à faire que de réguler. On veut empêcher la haine de se déverser sur les réseaux sociaux ? Œuvrons à la construction d'autres réseaux sociaux, éduquons-nous les uns les autres, modérons nos propos, échangeons, allons sur Wikipedia, parlons-nous et faisons d'un problème, un non-problème.

Avec nos petites mains, œuvrons au bien au lieu de construire des énormes bousins.

Interrogeons le sens de tout ça. Pourquoi on peut s'en foutre ? À quoi est-ce que tout cela sert ? À communiquer ? À se partager des infos ? À acheter ? À consommer ? Mais il ne faut pas consommer. Il faut échanger, partager, produire l'utile, cultiver, nous cultiver. Cela signifie que ce que nous devons rechercher c'est avant tout du temps et de l'espace. Mais ce n'est pas en régulant qu'on le trouvera cet espace-temps. On n'a pas besoin de réguler Wikipedia et Wikipedia n'a pas besoin d'être régulé. C'est l'autonomie en ligne, voilà.

Pour conclure et avant toute chose, laissez-nous libres de ne plus avoir besoin de ces services qui nous asservissent.

J+38. - Croire

À ceux qui disent qu'ils ne croient que ce qu'ils voient, Laz Ingram dans la série *The First* oppose que pour voir il faut croire. Cela ne veut pas dire croire en dieu ou en quoi que ce soit qui nous soit étranger, mais croire au contraire en l'idée que nous portons. Et il est tout à fait possible que, dans une certaine mesure, ce renversement mérite d'être exploré.

Tout d'abord, parce que si l'on croit très sincèrement en quelque chose, sans se mentir et sans d'autres formes de parasitages intellectuels (tels que la paranoïa, la violence ou quoi) alors notre croyance peut ne pas être totalement infondée. On peut croire en nos interrogations, en nos sentiments, en notre dégoût, en nos réjouissances, en nos envies. Tout cela est très soudain parfois et hors de tout contrôle. Si tant est que l'on considère que c'est pour le bien et qu'il ne s'agit pas de buter tout le monde alors pourquoi pas après tout.

La question de la limite de nos croyances est importante. Souvent, nous mettons des limites à nos espérances qui sont parfaitement indues. Tout simplement parce que la partie de la carte qui se trouve devant nous est restée inexplorée. Parce que personne n'est allé défricher cette partie de la carte. Alors on se dit que ce n'est pas possible.

C'est pour cela que les propos de AOC *Courage is contagious* est si important. Oui, le courage est contagieux. La première personne qui fait ci ou ça et à qui il n'arrive rien de mal au contraire, vous montre que vous aussi vous pouvez aller au-delà de ce que vous croyiez possible. C'est pour cette raison que Barack Obama est si important. C'est pourquoi tous ceux qui repoussent les limites de ce que l'on croyait possible sont si importants. Parce qu'ils nous permettent de croire en ce que nous portons comme idées. Des idées souvent plus modestes que de devenir président ou député.

C'est pour ça, entre mille autres raisons, que l'assassinat de tant de défenseurs de libertés est si tragique. C'est pour cela que les répressions policières de mouvements de libération sont désolantes. Elles nous confortent dans l'idée que, oui, on a raison de ne pas aller explorer cette partie de la carte.

Mais une fois qu'on a goûté à la sincérité d'un combat pour la liberté, il est fort possible que l'on préfère prendre ce risque plutôt que de vivre dans l'absence de combat. Sinon, pourquoi tant de manifestants dans des pays dictatoriaux ? Pourquoi y a-t-il toujours des gens, qui ne sont pas des casseurs, pour jeter des pavés et pour brandir des pancartes, quand bien même leur

vie serait en jeu ? Je ne prétends pas être de ceux-là. Je crois que j'aurais trop peur d'y passer et préfère me carapater dans mon petit confort.

De toute façon, il ne s'agit pas que de ça, il ne s'agit pas nécessairement de faire de tout combat un combat pour la liberté et contre l'opresseur. Non il y a mille actions qui peuvent être menées. Il suffit d'y croire et très probablement elles se réaliseront. Mais encore faut-il y croire vraiment et le vouloir encore plus.

Dans ma liste de menus projets figurent à ce jour :

- La décoration des ponts pour que les pigeons ne chient plus sur les cyclistes et les piétons. Ce qui requiert de s'associer avec des architectes, urbanistes, artistes, employés de la ville et probablement d'attendre le budget participatif. En en parlant, en invitant, les choses peuvent se faire d'elles-mêmes et avec beaucoup de plaisir, j'en suis sûr.

- L'extinction des pin-pon sur l'avenue. Cela exige pas mal de réflexion pour ne pas braquer les autorités. Mais il y a quelque chose à faire, comme déjà répertorier les sirènes sur une tranche horaire donnée. Cela peut se faire de manière un peu ostentatoire, de manière à solliciter un peu d'attention discrètement et d'engager la conversation avec les habitants.

J+39. - Haine

Il se passe quoi dans la tête de celle qui se fait dézinguer sa loi contre la haine? Sa loi. Sa loi qu'elle a portée à bout de bras depuis combien de temps maintenant ? Plus de deux ans. Depuis deux ans, elle entend combattre la haine et ne cesse de se faire accuser de comportements belliqueux.

Est-ce qu'elle s'interroge ? Est-ce qu'elle se demande si elle ne s'est pas trompée ? Elle est avocate pourtant, elle devrait savoir lire la loi, la Constitution. Mais non, parce qu'elle a mis œillères et bouchons pour ne pas entendre ceux qui lui disaient : *attention, ce n'est pas la bonne direction*. Elle n'a rien voulu entendre croyant qu'elle pouvait rouler sur toutes les remarques, toutes les critiques. C'est sa loi. Alors elle n'a pas écouté les autres. Voilà ce qui arrive quand on avance trop seul, ancré dans ses convictions et qu'on n'écoute pas ceux qui ont un peu plus raison.

Car oui, nous sommes nombreux à lui avoir dit. Les yeux dans les yeux Non, ce n'est pas la bonne direction. Regarde plutôt ce que font d'autres que toi. C'est intéressant et puis c'est conforme à la Constitution. Mais non ce n'est pas possible d'entendre dans ces cas-là. Pourquoi ? Parce que sa bataille est intérieure. Elle n'est pas contre la haine. Elle est contre sa haine.

Cette haine qui est le mur qu'elle érige contre la tristesse de se voir exclue, dénigrée, malmenée. Elle est une victime qui s'adresse à ses oppresseurs. Alors elle le fait avec rage, violence et disproportion. Voilà ce que je lui donne à cette femme qui se bat contre ma liberté. Elle me fait tant de peine. Le combat est d'ailleurs tellement fort en sa personne que plus personne n'a voulu s'en mêler au gouvernement. *C'est sa loi alors laissons-la s'en débrouiller. Nous plaçons un peu de nos billes, au cas où ça marcherait, mais pas plus que ça. Parce qu'au fond, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.*

Ce qui est particulièrement grave est que la structure n'ait pas tenu avant le dernier rempart du contrôle de constitutionnalité. Probablement, cette loi aurait sauté plus tard, au moment de l'application, puis de la contestation devant le juge européen. Mais ç'aurait été après la mise en application. Et surtout ne pas compter sur le Conseil d'État pour cela.

Tristesse des institutions françaises. Tristesse de ces pauvres gens dans leurs palais d'argent qui ne se rendent pas compte du mal qu'ils font à ne pas contester, à ne pas s'opposer, à ne pas s'offusquer. Pourtant, il est bon de contrer parfois, ça évite

de trop atteindre à la liberté de ceux qui ne font que s'exprimer.

Il nous reste quoi maintenant de cette loi ? La décision est claire. Ce n'est pas à l'administration de juger de ce qui peut être dit ou non. Nous ne sommes plus dans un État de police. Nous sommes dans un État de droit. C'est donc au juge de dire in fine ce qui peut être dit ou pas.

Ne nous méprenons pas, il est facile pour le Conseil constitutionnel de s'opposer à l'État de police lorsqu'il s'agit de policer internet. Parce que lorsqu'il s'agit de policer la police, la vraie, celle qui s'affranchit des lois, nous étouffe et nous écrase, physiquement, alors là...il n'y a plus personne. Le manifestant se retrouve seul étranglé sous une clef de bras.

On a beau jeu de clamer l'État de droit sur du papier pour défendre la possibilité de s'exprimer virtuellement quand la police nous enfonce la tête sur le pavé. Qui est là pour s'assurer que la police n'outrepasse pas ses droits ? Personne. Nous sommes seuls face à nous-mêmes. Et l'on mesure alors toute l'importance d'avoir des recours dans ces cas-là. On apprécie l'impérieuse nécessité de disposer d'institutions de contrôle à même de dire à l'administration française, notre belle administration française, que *Non, ça ne va pas. Tu n'as pas tous les droits.*

J+40. - Décibels 3

C'est bon, c'en est trop. On va sortir l'artillerie lourde. Les clowns et tout le barda. On va se poster là, en salopette et Mistinguett. On va alerter la population. Ce n'est pas affaire de rigolade. On va se planter là sur le boulevard avec un grand paperboard et on va compter. On va compter toutes les autorités qui font du bruit avec leurs deux tons. Sur ce paperboard, il y aura différentes catégories : les policiers, les pompiers et les ambulanciers.

Dès qu'il y en a qui passe, direct coup de sifflet *PEFFUUUIIIITTTT*. On prend la photo et on coche. Voilà autant pour toi. S'il s'arrête, c'est que sa mission n'était pas urgente. C'est qu'il n'avait pas à utiliser le deux tons. S'il ne s'arrête pas, on pourra toujours collectionner.

En se postant là, on attirera le regard et on se parlera. Ça soulage de parler. Ça allège le fardeau, il est mieux réparti. On partagera et on se dira que les riches, ça ne se passe pas comme ça. Ah ça non il n'y a pas de pinpon quand on a du bifton. Par contre, dans le Nordeste, alors là, on y va du gyro !

Hé tiens, c'est une bonne idée ça, on pourrait comparer. On pourrait se poster en live et sans montage dans différents endroits et comparer le nombre de pinpon à l'heure, la nuit même. Car allez savoir pourquoi quand toutes les avenues sont vidées, on en profite pour d'autant plus se lâcher.

Une fois les preuves récoltées, on les dépose en ligne, voilà comme ça, on pose ça là. On squatte les groupes de quartier, on interpelle la police, les pompiers, les ambulanciers. Et on demande des comptes. Puisqu'il n'y a personne pour contrôler les autorités, alors c'est à nous de le faire. Dans la lignée du copwatch, vital à la préservation de nos libertés, nous allons faire du pinpon-watch. Et ça va pas déconner.

Quand je pense que certains veulent nous priver de la capacité de photographier et filmer la police. Ou plutôt non, c'est parce que certains veulent nous priver de cette possibilité qu'il nous faut en user. Parce que ce n'est clairement pas moi qu'ils vont embarquer ou à qui ils vont péter la caméra. Il faut bien en avoir conscience. Dans cette guerre on est des privilégiés. Alors raison de plus pour y aller. D'autant que là, il s'agit essentiellement de contrôler l'usage du bruit. Il ne s'agit pas d'interdire la clef de bras.

Oh, mais je vois très bien ce que le policier un peu zélé pourrait constater. Première option : Ohla monsieur, vous créez de

l'attention sur la chaussée, c'est un regroupement non autorisé. Où est votre autorisation ? Deuxième option : Monsieur, ce que vous êtes en train de faire, c'est un fichier de tous les véhicules de police. Vous êtes un dangereux individu. Vous voulez nous pister pour mieux nous dézinguer. Sachez qu'on ne se laissera pas faire. Troisième option : Vous avez entravé l'exercice de notre force de puissance de pouvoir de police publique. Vous êtes un meurtrier.

Pour eux, la contestation doit finir en prison c'est très clair. On ne discute pas avec l'autorité. Pourtant ce qui nous est imposé. Et quand je dis nous, ce sont bien des dizaines de milliers de personnes, ce n'est pas normal. Ce n'est pas normal en réalité de vivre avec l'omniprésence de l'alerte, de l'urgence, du sursaut, de la course poursuite.

C'est ça le plus dangereux dans cette histoire. Se dire que quelque est normal alors que non ce n'est pas normal. C'est comme ça que l'on meurt écrasé sous l'oppression. Ça commence par des petites choses et puis ça devient un fait coutumier. Et c'est pour ça qu'il faut se soulever et ne rien accepter. D'autant plus si, sur le chemin, on peut bien se marrer.

J+41. - Il était une fois un papa

Marre de ces histoires de mères au foyer, d'enfants qui pleurent leur maman, de ces mamans qui font ci et qui font ça. Marre de ces histoires dont le père est absent. Ces histoires où le père va au travail et revient pour dormir, exténué par une journée de dur labeur. Ces histoires où le père est comme un spectre distant, inexistant, qui inspire le mystère, si ce n'est la terreur. Marre de ces histoires le père ne sert qu'à répondre à la question *Tu sais où est maman ?* Marre de ces rôles attribués. Parce que toutes ces histoires qu'on raconte pour qu'ils aillent se coucher, en réalité ce sont nos histoires. Alors si nous voulons vivre d'autres histoires, commençons par celles que nous leur racontons.

Dans cette histoire, tout commence avec un papa. Un papa vers qui l'enfant pleure. La mère est là, elle est bien là, pas de souci avec ça. Mais c'est le papa que l'enfant demande. C'est le papa que l'enfant vient chercher en lui écarquillant les yeux et en lui disant *Viens Viens Jouer Jouer. Lunettes papa. Viens viens.* C'est à son papa qu'elle montre la cuisine pour lui dire *Café ?*

Et c'est le papa qui s'en occupe pendant que la maman dort parce qu'elle a beaucoup travaillé et qu'elle retournera travailler. Le papa aussi peut avoir ce rôle-là. Dans ces histoires où c'est toujours la maman qui fait pour l'enfant, le papa lui reste dormir. He bien là, ce n'est pas ça.

Quand la chute intervient, que l'enfant trébuche et se fait mal, qu'il a besoin d'être réconforté, dans cette histoire-ci c'est la maman qui travaille. Alors par nécessité, si ce n'est par plaisir, c'est dans les bras de papa qu'on vient se blottir. Oui, le papa dans cette histoire-là peut réconforter. Il n'est pas que ce bucheron qui revient du bois. Il n'est pas l'éternel absent. Il est là et il prend dans les bras.

Et puis tiens, le papa c'est aussi lui qui va faire les courses. C'est lui qui pousse et le caddie et la poussette. C'est lui qui a fait sa liste de course et qui parcourt les rayons du supermarché qu'il connaît par cœur. C'est lui qui pense à la carte de fidélité. Et c'est lui qui porte les sacs. Aussitôt arrivé, c'est avec lui que l'enfant fait les gâteaux. Oui, papa est aux fourneaux. Papa cuisine. Ça vous ennuerait d'écrire ces histoires-là de temps en temps ? Et vous savez quoi, folie des folies, dans ce récit, le papa il ferait aussi la vaisselle. N'est-ce pas époustouflant un papa ? Ça sait passer la lavette. Ça sait se baisser pour se mettre à quatre pattes pour laver le sol.

C'est complètement dingue en réalité tout ce qu'un papa peut faire et que l'on ne nous raconte pas dans ces histoires que l'on trouve de-ci de-là. Il paraît même que ça peut changer un bébé. Évidemment, nous le savons. Nous le voyons. Et pourtant on ne nous le raconte pas.

Pourtant ces histoires d'enfants nous forgent. *Elles sont performatives* comme qui dirait. Oui, on pourrait dire que ces histoires ne font que décrire une réalité. *Les papas en réalité ne foutent rien à la maison et s'occupent beaucoup moins de leurs rejetons.* D'accord, pas de souci avec ça. Les faits sont les faits. Les papas ne sont aujourd'hui pas dans ce rôle-là.

Mais justement. Si nous voulons sortir de là, commençons par raconter une scène où ce n'est pas la maman qui demande à son enfant quand il va enfin cesser d'avoir sa tétine.

Sérieux, pourquoi est-ce la maman lapin qui demande à son enfant où est-ce qu'il est allé trainer pour être plein de toutes ces couleurs ? Pourquoi est-ce elle avec qui il existe une forme d'éducation bienveillante et qui toute en intelligence montre au jeune lapin tout crado la direction du bain ? Pourquoi n'est-ce pas un papa ?

Si nous avons envie que les pères s'impliquent autant que les mères, alors prenons aussi les choses par ce bout-là : celui des récits. Car un jour ou l'autre ils transformeront nos vies.

J+42. - Idées partagées

L'essentiel dans cette histoire de convention citoyenne n'est pas tant ce qui sera adopté comme mesure. Oui, c'est important que quelques mesures soient adoptées. Sinon on aura trop vite fait de dire que ce n'était que de la fumisterie et on aurait probablement raison. Mais il faut rendre à Jupiter ce qui est à Jupiter. Dans l'idée, c'est quand même pas mal de dire *Si on réunit 150 personnes plus ou moins au hasard, que l'on crée un cadre propice à l'émergence d'idées, alors il peut en ressortir quelque chose de légitime*. Cette idée est fondamentale.

Peu importe que ces citoyens aient été aidés, aiguillés ou quoi. L'essentiel est que la conclusion en soit : vous êtes légitimes. Le peuple est légitime. Car à partir de là, on peut assister au renversement d'un état de fait qui n'a que trop duré, soit la légitimation uniquement par le biais de l'expertise verticale et cloisonnée.

Oui, c'est bien d'un message populiste dont il s'agit. Oui c'est dire à n'importe qui *Tu vaux aussi bien que lui ou lui*. Et en effet, ça ne suffit pas. Il faut préciser. La légitimité ne vient pas d'un individu isolé qui débarque avec ses idées en disant *J'ai raison*. Non la légitimité citoyenne vient du collectif qui se met autour de la table et qui arrive à faire converger des positionnements a priori très différents vers des idées qui leur était a priori étrangères. Ça oblige de transiger. Ça oblige à repartir avec son *party bag* composé un peu différemment, voire très différemment de celui qu'on avait apporté à la première réunion. Mais c'est ça en réalité le fondement de cette légitimité. Les intérêts des uns et des autres se sont articulés et se sont donc adaptés.

On a généralement du mal avec ça. Il faut toujours imposer sa ligne traditionnellement et si on en démord alors c'est qu'on est faible, qu'on manque d'autorité. En voyant votre faiblesse, les autres vont vous bouffer. Ils vont vous annuler. C'est généralement la guerre d'un tout contre un tout une discussion. Et on a du mal à transiger. Pourtant, il ne s'agit que de ça en démocratie.

En Europe, on a opposé aux chars d'aciers, le compromis de la bureaucratie. Malheureusement, ce processus est souvent vu comme allant vers le bas. Et le terme de compromis y aide. Alors qu'en fait il devrait plus s'agir de consolider, de conforter. On a l'impression qu'en donnant aux autres, on abandonne. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Si les autres ont des bonnes idées ou des points de vue légitimes, il faut les intégrer. C'est bien que ça ne vienne pas de soi. Ça renforce la solidité de

l'ensemble. Par contre, s'il s'agit d'intérêts qui ne sont que particuliers, alors c'est autre chose. Mais abandonner sa position de départ n'est pas mauvais en soi. Ce n'est pas aller vers le bas.

Pour chacun de nous qui n'avons pas participé à la convention citoyenne, cette expérience pourrait constituer un très bel appel d'air. Nous pouvons nous autoriser à proposer et nous devons nous obliger à discuter. Demain, nous aurons besoin de toutes les idées, de toutes les volontés, à toutes les échelles. De l'immeuble jusqu'au pays en passant par le quartier, à toutes les échelles nous devons tous bénéficier de toutes nos idées. Et très souvent nous verrons qu'elles sont partagées. Parce que ce ne sont pas de mauvaises idées.

Cela étant, on ne doit pas nous empêcher à compléter, critiquer, aller plus au fond ou plus en amont. Non surtout pas. Chaque expérience compte. Par exemple, ce soir, retour de weekend déconfiné, 1h30 pour faire 60km en voiture. C'est absurde. On fait comment pour éviter le pic de pollution ? On y va en vélo ? Non, c'est 3h aller, 3h retour. Avec les enfants, pas possible. En bus ? Trop de modalités différentes et sûrement tout aussi long qu'en vélo. En voiture électrique ? Oui pourquoi pas ? Mais on le sait, sur la globalité, un véhicule électrique c'est autant de pollution qu'un véhicule lambda. Alors quoi ? On peut miser sur une idée généralisée : le partage. Mon idée est qu'il n'y aura d'issue que si l'on passe par le partage. Ça ne veut pas dire covoiturage. Je n'ai pas la place de partager l'intérieur d'un véhicule, désolé. Avec le siège auto, le lit bébé, le vélo, c'est pas possible, désolé. Donc le bon niveau de partage c'est celui du véhicule qu'on loue pour le weekend. Oui je sais que ça existe. Mais pas assez. Il faut que les plus pauvres soient aidés, c'est une évidence. Comme ça les moins aisés pourront eux aussi prendre l'air à moindres frais. Et il faut un peu plus de bornes de rechargement. Tout cela n'arrive pas par magie. Il faut le décréter.

Et si on va encore en amont, vous pourriez me dire, mais pourquoi t'as besoin d'aller à 60km de Paris ? Déjà parce que c'est très très sympa. Et précisément pour que ce soit sympa, c'est compliqué dans la ville d'aujourd'hui, toute bitumée, toute pleine de voitures, pas au calme, pas isolé, pas respirable. C'est pas joli aussi dans certains quartiers. Alors en amont on se dit qu'on pourrait peut-être un peu apaiser. Et clairement passer à un mode sans voiture. Oui désolé, mais ça va être ça le futur sur la plupart des axes. Pas de voiture.

Ça veut dire qu'il y a des rues entières qu'on va transformer en jardins. Voilà. Et il y en aura tellement des rues comme ça, qui

ne seront plus des rues d'ailleurs, mais des parcs, des forêts omniprésentes, que l'on pourra même squatter tranquille sans être dérangé par qui que ce soit. Ce sera comme à la plage. Quand t'es avec tes amis sur une très grande plage, y a personne qui passe au milieu de vos serviettes, bah là c'est pareil. C'est plus *Sous les pavés la plage*. Mais *Sur les pavés, la forêt*. Mince, l'expression est déjà prise. Je ne vous dirai pas par qui, vous irez chercher. Pas grave, les bonnes idées circulent et sont partagées, ça aussi ça fait partie de la prise de décision collective.

J+43. - Apprendre

C'est quand même fou qu'on nous oblige à ingurgiter, ingurgiter, ingurgiter, mais qu'on ne nous apprenne pas à travailler. On ne nous apprend pas à faire. On nous remplit, c'est tout. On nous gave. Et c'est à celui qui a le plus englouti et qui arrive le mieux à tout rendre ensuite que l'on mesure la capacité à diriger.

Alors qu'en vrai, ce qu'on devrait nous apprendre, c'est à travailler. Apprendre à travailler, ça veut dire apprendre à lire, apprendre à synthétiser, apprendre à écrire des emails, apprendre à interagir, apprendre à réagir, apprendre à ne pas se précipiter, à laisser reposer, à s'organiser, apprendre à gérer le stress, ou la vacuité, apprendre à discuter, apprendre à analyser, à comprendre sans que les choses soient dites, à identifier, à prendre la parole, apprendre à porter des projets, à rassembler, à jouer collectif, à prendre des risques, à ne pas en prendre et savoir rester où on est, apprendre à dire non, apprendre à dire oui. C'est tout cela qu'on devrait apprendre.

Oui, nous devons apprendre plein d'autres choses et des plus fondamentales : notre histoire, les éléments de physique, de biologie, de mécanique, de mathématique, de politique, de grammaire, d'orthographe, tout ce que vous voulez. Mais tout cela n'a de sens que si on sait développer un savoir et l'employer. On ne sert à rien avec des connaissances brutes acquises à coup de marteau si après on n'est incapable de travailler, que ce soit seul ou avec d'autres gens. Mais non, on croit qu'on peut apprendre à travailler comme ça par magie et par miracle. Non tout cela s'apprend et s'enseigne.

Il y a une façon de faire. Ou plutôt il y a des millions de façons de faire c'est sûr, mais il y a quand même des choses à apprendre pour savoir-faire. C'est comme au tennis ou dans n'importe quelle activité. On nous apprend à servir par exemple. On nous dit qu'il faut envoyer la balle au-dessus de la tête et l'envoyer dans le carré en diagonale opposé. Ça n'empêche pas à chacun d'avoir son style ou d'innover. Mais y a quand même un peu de manière de faire. On peut nous donner des conseils. Il y a des choses qui marchent plus ou moins bien. Dans telle situation, faire un lift ou quoi peut aider.

Donc on pourrait très bien imaginer un monde où ce que l'on nous apprend par exemple au sortir du lycée, c'est à travailler. On nous l'apprend à partir de n'importe quelle matière que l'on veut. La philosophie, les maths, le ciné, l'agriculture, le vélo. Tout ce qu'on veut. Durant cette période, on ferait d'une pierre deux coups, on se consacrerait à notre passion et on

développerait un savoir professionnalisant. Ensuite, si on a envie on peut exercer un métier. Si on veut on peut n'en rien faire du tout. Et ensuite, à peu près n'importe quand dans la vie, on pourrait apprendre un métier en particulier.

C'est ce qui existe déjà par exemple dans le cas des avocats. On peut aller à l'École de formation du Barreau après avoir fait plein de choses avant sans aucun rapport. On y apprend un métier. On est censé du moins. C'est tout à fait différent que d'apprendre du droit par cœur. Tout le monde peut apprendre du droit. Tout le monde en apprend tout le temps. Apprendre les règles du métier d'avocat, c'est un cursus particulier qu'on fait n'importe quand. Hé bien ça, ça pourrait être généralisé assez facilement à plein d'autres métiers.

Mais on se rendrait vite compte que ce qui est déterminant là-dedans c'est de savoir travailler et non pas ingurgiter les règles spécifiques d'un métier en particulier ou de savoir réciter ou ingurgiter des sommes de connaissances. Ce serait une libération folle pour chacun d'entre nous. Nous n'arriverions pas sur le milieu du travail comme dans une communauté dont on ne saurait même pas décrire les codes. On saurait faire. Et en même temps, on pourrait apporter à chacune des structures, ce savoir particulier et unique que l'on a appris par passion. La structure d'accueil ou en création ne s'en trouverait qu'enrichie.

J+44. - Resto déconfiné

Bancs de chair sur chaise en rotin

Prenez quelques adultes bien mûrs à la corpulence bien affirmée. Choisissez vos morceaux bien vieillis au fut de la vie. Il faut que la bête ait roulé sa bosse, en ait vu de toutes les couleurs. Elle doit arriver sur sa chaise en rotin satisfaite de s'asseoir et se laisser tomber de tout son corps. Pour cela, un indice de masse corporelle légèrement supérieur à 25 sera préféré.

Afin de bien préparer votre viande, assurez-vous qu'elle arrive légèrement essoufflée et échaudée. Pour vous en assurer, une fois assise, elle doit soupirer en tirant sur son t-shirt et brasser de l'air avec sa main pour signifier que *Ouf ça fait du bien d'être assise. J'ai pas réussi à me garer, j'ai dû aller au parking tout là-bas, l'ascenseur marchait pas, avec cette chaleur je te dis pas.* Là, vous avez une bonne pièce. Si elle a les pieds légèrement gonflés, c'est encore mieux, mais ce n'est pas obligé.

Surtout, à ce moment-là ne vous pressez pas, faites venir le serveur et faites-lui poser la question traditionnelle. *Vous prendrez un apéritif ? On a un excellent cabernet.* Laissez reposer le temps d'un *allez Ca les fera venir, Thierry m'a dit qu'ils arrivaient.* Parfait. Vous pourrez faire mijoter dans l'alcool à feu très doux avant d'ajouter les autres ingrédients.

Une fois le verre presque terminé et quelques phrases un peu putassières dégainées, faites venir Thierry et la compagnie. Bah alors vous êtes passé par où ? Ça fait bien 15 minutes qu'on est là. - On n'a pas trouvé de place et Corinne elle nous lâchait plus. On savait pas comment s'en débarrasser. - Roh chapeau, moi je me suis carapaté c'est clair, je n'e peux plus quand elle te lâche plus comme ça [rire nerveux, mains crispées à hauteur de tête, yeux globuleux, regard dans le vide, le corps tremblotant]. C'est la viande qui relâche ses derniers nerfs avant de se ramollir complètement. Laissez passer pour assurer la tendresse de la pièce.

Une fois l'ensemble des ingrédients autour de la table, faites passer les commandes pour farcir la tablée. Laissez tout le monde s'accorder. La chaire bien ramollie ne voudra pas décoller de sitôt. Il suffit de laisser tout le monde se mettre au diapason du plus ambitieux.

- Qui prend une entrée ? - Oh y a des escargots ! - Hmmm la terrine a pas l'air mal. C'est le moment de ficeler le tout - Combien d'escargots ? trois, quatre...très bien. Combien de

terrines ? - Allez, je vais en prendre une aussi - Deux terrines. Très bien. En plat on a la pièce du boucher aujourd'hui qui est très bonne. Combien de pièces ? Quatre très bien. - Moi je vais vous prendre la sole s'il vous plaît. - Monique tu l'emmènes à Quiberon elle te prend une bavette oh oh oh. T'es végétarienne ou quoi Monique ? C'est la viande qui frétille. - Allez je vais prendre comme Monique. - Très bien deux soles. Qu'est-ce que vous prendrez à boire ? On reste sur le cabernet ? - Oui il est très bien. Air solennel pris par Roger, ce sera la pièce maîtresse.

Tout au long de la cuisson et du remplissage, n'hésitez pas à arroser pour bien imbiber la viande. Quelques heures plus tard, lorsque vous voyez que tous les mets ont été absorbés et que la viande s'agite sur sa chaise, observez le dessous des cuisses de ces messieurs dames. Vous devez observer un léger marquage de la chaise en rotin sur le gras du dessous de la cuisse. Vous n'allez pas tarder à assaisonner.

Débarrassez la table de tous les restes de cuisson, saupoudrez de cafés et salez avec une addition déposée discrètement en coin de table près de la pièce maîtresse. Il est temps pour vous de passer à la deuxième étape de la préparation.

Alors que tous déblatèrent en faisant semblant de sortir leur portefeuille pour laisser Roger payer, parce qu'il aime bien payer avec sa Gold Boursorama Roger, avec l'aide d'un commis, passez tranquillement derrière chacun d'eux pour continuer de débarrasser les cafés et tranchez-leur délicatement la gorge d'un coup net. La viande ne doit pas faire de bruit. Une fois le geste maîtrisé, vous devriez pouvoir tous les égorger le temps qu'ils fassent semblant de ne pas retrouver leur portefeuille et pendant que Roger est en train de faire son code. Au moment où il relève la tête, Roger ne doit pas encore avoir pu complètement réaliser que tous ses collègues y sont passés. À ce moment-là, enfoncez-lui une tomate dans la bouche et le couteau de boucher dans la bidoche. Rapprochez les braseros, faites griller quelques heures supplémentaires et dégustez.

J+45. - Révisionnisme historique

Dans l'histoire originelle, c'est papa ours qui travaille et maman ourse qui assure la paix du foyer pour le laisser dormir. Voyons ce que ça donne si on inverse les rôles.

Ce soir-là, c'est maman ourse qui rentre fatiguée du travail. Devant tout le monde réuni une fois le seuil de la porte franchi, elle implore qu'on la laisse se reposer. Alors elle se met les pieds sous la table, mange sa tartine de miel sans dire à mot, regarde son bol, se lève et va se coucher.

Alors toute la maisonnée s'attache à ne pas réveiller maman. Chut ! Ne faisons pas un bruit, maman ourse dort. Il débarrasse la table le plus silencieusement du monde, fait la vaisselle sans faire couler trop d'eau, pose les couverts délicatement. Papa ours s'occupe ensuite des enfants pour qu'ils rangent leurs jouets et instruments. Le tout en silence pendant que maman ourse dort. Parce qu'elle a beaucoup travaillé maman ourse et qu'elle a le droit de se reposer.

Avant que les enfants s'endorment, c'est papa ours aussi qui lit une histoire, qui raconte et qui dit pourquoi maman ourse est rentrée tard et fatiguée. Une fois les enfants endormis, la maison commence à faire des bruits. Mais surtout, il ne faut pas que maman ourse se réveille. Alors papa ours le plus doucement du monde répare le robinet qui fuit, répare un volet qui claque. Ouf, maman ourse écrase toujours. Parce qu'elle a vraiment beaucoup travaillé.

Forcément, entre temps, les enfants se sont réveillés. Il faut aller les consoler. Papa ours pose ses outils et va les consoler. Mais cela ne suffit pas, ils veulent dormir avec leur maman. Ils vont donc tous se glisser dans le lit avec maman ourse endormie. Tiens c'est rigolo, elle ronfle maman ours. Oui une maman ourse ça ronfle aussi. Il n'y a pas que les papas ours qui ronflent.

Au fil de la soirée, ce sont tous les animaux de la maison qui viennent se blottir avec eux dans le lit. Et Crac, le lit s'écroule sous le poids de toute la maisonnée. Mais maman ourse continue de dormir tranquillement.

Fin de l'histoire qui ne dit pas d'ailleurs comment les autres dorment alors. Est-ce qu'ils sont tous allés sur le canapé du salon ? Les enfants dans leur lit très probablement, maman ourse dans le lit cassé et papa ours sur le canapé. Finalement une histoire non genrée n'a rien d'extraordinaire.

- - -

Dans cette autre histoire, les papas n'existent pas. Ce sont des mamans qui veulent dormir tandis que leurs enfants font des bêtises. Et si on y mettait un peu de papas. Déjà le titre de ne serait plus La sieste des mamans, mais La sieste des papas. On voit là aussi qu'il n'y a rien d'extraordinaire à voir un papa faire la sieste. Par contre sur le chemin, ce n'est pas exactement la même chose.

Au bord d'un fleuve d'Afrique, un peu plus loin dans la savane, et encore un peu plus loin dans la jungle, trois papas crocodile, éléphant et singe s'occupent tous les jours de leurs enfants. Le patient papa croco lave les dents de ses petits. Le courageux papa éléphant parcourt des kilomètres pour trouver de quoi manger. L'adroit papa singe apprend à ses enfants à faire des grimaces. Sans compter toutes les autres tâches réalisées. Tous les jours, à l'heure de la sieste, les terribles petits font un chahut pas possible. Ils ont peur, sont trop excités ou ont mal quelque part. Bref, ils ne veulent pas dormir.

Pourtant leur papa aurait bien envie de faire la sieste, alors à chaque cri, le papa croco, le papa éléphant, le papa singe accourent vers leurs petits pour prendre soin d'eux. Il faut les voir courir apeurés, la boule au ventre, craignant tant et tant pour leurs amours de bébés.

Heureusement, ce n'est jamais si grave. Alors un jour, ils se dirent que pour une fois, ils pourraient prendre quelques instants pour eux et dormir à quelques pas de là. Ils se retrouvèrent alors dans une clairière pour se reposer. Ils dormaient si bien qu'ils ne se réveillèrent qu'une fois que leurs petits les avaient retrouvés. Les papas étaient bien reposés et heureux de voir leurs petits plus si petits.

Désormais, ils font tous ensemble la sieste tous les jours.

Les mamans là-dedans...

J+46. - Calorifère

J'ai souvenir d'un interview de Jean Jouzel de l'an passé et titré « L'effondrement n'est pas imminent. Je nous vois griller à petit feu ». Selon son point de vue, nous n'allons pas soudainement nous retrouver les pieds nus sur une terre craquelée. Nous n'allons pas subir d'apocalypse. Nous allons progressivement voir la température monter, des conflits se multiplier et possiblement nous pourrions toujours adopter les solutions qui nous feront abandonner la voiture à Paris avant de mourir sous les bombes, les meurtres à la machette, les maladies, les déluges, les 50° à l'ombre.

C'est une thèse qui en rencontre une autre, celle de l'effondrement. Tout d'un coup, le système s'effondre pour X ou Y raison. Paf on peut plus vivre comme on vivait. Donc on doit savoir vivre en autonomie dans la nature, en autoproduction et on doit être capable de tout abandonner. Ou plus encore, on doit d'ores et déjà tout abandonner pour ne pas heurter le mur de plein fouet.

Je dois avouer qu'entre les deux mon cœur balance. Une journée comme celle-ci suffit à me faire pencher pour la seconde thèse. Ou plutôt pour une combinaison des deux. Nous allons chauffer, chauffer, jusqu'à n'en plus pouvoir. Et bim, tout d'un coup on va tous devoir se désaper et aller se baigner fissa. Tout simplement parce qu'il fait déjà beaucoup trop chaud quand il fait 40° au soleil. Et que franchement c'est vachement plus simple de prendre sa caisse pour aller au bord d'un lac que de végétaliser les rues de Paris.

Dans la version pessimiste de moi-même, je ne nous vois pas procéder aux changements nécessaires à temps. Ça fait combien de temps maintenant qu'on se convertit au vélo ? Et la pollution ne cesse d'augmenter ? On voulait des voitures électriques et partagées. On les a enlevées. On avait chassé les voitures hors des villes, on n'en a rien fait. On sait qu'il faut juste mettre des arbres et faire des potagers. Rien du tout. Alors il y a un moment où on perd espoir c'est normal.

Mais c'est pas grave. Je reviens à cette idée, on va juste se barrer et se baigner. Et au lieu de revenir le dimanche soir dans les embouteillages, on restera se baigner. Parce que vraiment plutôt tout sauf que de suffoquer. Donc oui on va d'abord griller à petit feu. Mais viendra un moment où si rien n'est fait, on va juste vivre nu au bord de l'eau. Et j'en suis venu à me demander combien de temps il nous faudrait pour nous créer un nouveau mode de vie, hors de la chaleur et dans des zones tempérées. Rufin remarquait au tout début de son pèlerinage

à Compostelle, combien il est facile de se clochardiser. Lui l'ancien ambassadeur de tout ce qu'on veut, au bout de deux jours de son périple s'était mis à chier dans un square.

Et c'est vrai que le retour à l'état sauvage se fait beaucoup plus rapidement qu'on ne pourrait jamais le croire. C'est du vécu. Le retour (ou est-ce la descente ?) est très rapide. Il faut toujours l'avoir en tête. Ça ne veut pas dire que ça ne peut pas être bien. Ça peut être super, faut pas s'y tromper. Mais le changement peut être radical et assez brutal. Il faut le savoir.

Et comment ça se passera une fois qu'on aura déserté les villes ? On va construire nos cabanes, vivre de la pêche et de la cueillette. On se déplacera en vélo-cargo et on produira notre fromage. On fera de la couture, du troc et tout ce genre de choses. On marchera longtemps. On purifiera l'eau autant qu'on pourra. On fabriquera notre vin et notre bière.

Et pendant ce temps, que se passera-t-il dans les supermarchés et dans les villes ? Tout restera à l'abandon ? Non pas du tout. Tout continuera avec les plus endurants. Ceux qui arrivent à s'en foutre de la chaleur. Ceux qui se sentent très bien comme ça, qui se baignent dans le canal parce qu'après tout ça va très bien. Et pourquoi s'emmerder à changer ?

Cette césure entre rats des champs et rats des villes, nous allons la vivre encore et toujours. Mais ce ne sera peut-être que temporaire. Pendant que nous nous protégerons de la chaleur au bord de l'eau, les rats des villes auront fait pousser des tomates et des concombres. Peut-être même, qui sait, qu'avec leurs très bonnes intentions, ils auront réussi à nous libérer de la ville calorifère.

J+47. - Payer Donner

Françaises, Français,

Comme promis, je m'adresse à vous pour vous dessiner la vie d'après. Je ne vous ai pas menti. Je vous ai dit que je le ferai, alors me voilà. À poil. À oilpé comme qui dirait. J'ai envie de vous dire que je mets tous mes costards au placard et qu'on va se baquer. Parce qu'il y en a marre de ces conneries de réunions à la con avec les administrations. Ce qui compte c'est le soleil de juillet.

Le soleil de juillet va apporter le Nouveau Monde. Ce Nouveau Monde, quel est-il ? C'est un été sans fin. C'est vous sur une plage, vous sur le sable chaud qui faites des allers-retours avec la mer, l'océan, le lagon, ce que vous voulez. Il fait bon. Vous vous rafraîchissez autant que vous voulez. À midi quand la faim se fait sentir, vous vous tapez un pan bagnat. Et pour le goûter vous vous tapez des pralines. Et vous vous en foutez. Ce qui compte c'est que vous vous la kiffiez.

Vous allez me dire *C'est bien beau tout ça, mais on a un loyer à payer, il faut qu'on retourne travailler.* Mais non ! c'est fini tout ça que je vous dis. Parce que si vous y réfléchissez bien, si le vendeur de pan bagnat il vous file son pan bagnat et sa bouteille d'eau bien fraîche qui va avec, et que son propriétaire, dans sa grande intelligence, ne lui demande plus de loyer. Tout le monde est tranquille. En fait, mon plan que j'ai à vous proposer pour la vie d'après, c'est de ne plus rien payer.

En un mot comme en cent, je vais interdire aux gens de demander de l'argent et de donner de l'argent. Toute forme de rétribution autre que le troc et le don en nature sera abolie. Que des échanges en nature et sans servitude, attention ! Je ne veux pas qu'il y ait une personne qui soit contrainte de faire autre chose que ce qu'elle a envie de faire.

Je vous vois venir, vous allez me dire *Oui, mais la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres.* Oui ça c'était vrai il y a deux siècles. Depuis on a inventé Stopcovid. Non je blague. Depuis on a appris à se gouverner autrement. Si quelqu'un veut que vous fassiez quelque chose que vous ne voulez pas faire, alors à ce moment-là, on discute tous ensemble et on trouve une solution.

Oui c'est ça la démocratie. Et ça nous est possible parce que maintenant on sait s'organiser et partager de l'information. Je vous donne un exemple. Vous voulez dormir et vos voisins ou la

ville tout simplement font du bruit. Très bien. Vous cherchez une communauté ou un quartier ou les gens veulent vivre au calme. Il y en aura des milliers et vous allez vous installer avec vos potes dans le coin ou le rassemblement qui vous plaît le plus. Ce que je prône en somme, c'est un retour à la communauté d'intérêts partagés.

Donc attention. Cette communauté, ce n'est pas nécessairement la communauté religieuse, ethnique, sociale ou quoi. Non, c'est la communauté de vos intérêts. Vous allez me dire *Oui, mais au sein d'une même communauté, forcément les avis divergent, les contraintes sont fortes.* Oui c'est vrai, mais libre à vous de fonder ou de trouver la communauté avec qui vous partagez le plus d'affinité.

Et si on a envie de vivre seul ? Grand bien vous fasse. Il y a juste un moment où vous allez avoir besoin des autres. Dans ce cas, c'est très bien. Vous allez juste devoir, conseil d'ami, trouver un endroit où vous poser, où vous pouvez mener une vie de solitaire tout en pouvant vous ravitailler. Il y a assez d'espace sur Terre et même en France pour cela.

Vous ne voyez pas bien comment ça marche ? Très bien. Je vous donne un autre exemple. Vous vous installez dans le trou du cul du monde. Vous voulez construire une maison. Vous ne savez pas construire de maison. Vous demandez de l'aide. On vous dit *Ouais ok, tu me donnes quoi en échange ? - En échange, je peux te faire à manger pendant toute la durée du chantier, je peux m'occuper de tes gosses, je peux te faire ta lessive, bref tu choisis.* Oui je sais vous allez me dire *Je préfère autant payer mon loyer et pousser du papier devant mon écran d'ordi.*

Soit, vous pouvez très bien proposer de collectiviser votre apport à la société. Au sein d'une communauté plus ou moins étendue, vous pouvez vous occuper de la gestion de certains aspects de la vie commune. Reste à savoir combien vous êtes prêts à donner pour une maison bien montée.

Mais tout cela n'est que théorique et ne correspond qu'au plus triste des scénarios. Celui où nous aurions abandonné la clef du système dans notre poche. La clef du système quelle est-elle ? Elle est l'idée fondamentale que, tels les Galaxiens du Scrameustache, nous soyons pleins de bienveillance, de partage et de dons libres et désintéressés. Le don à l'autre sera notre monnaie d'échange, dans le respect de nos envies. Et plus important encore, celui qui recevra le don ne sera pas un profiteur. Il sera conscient de ce qu'on lui donne et ne cherchera pas à exploiter l'autre dans son seul intérêt. J'y

crois et vous demande aujourd'hui solennellement, mes chers concitoyens, d'y croire vous aussi, pour vous, pour nous.

J+48. - Enfants d'adultes adolescents

Des silhouettes imprègnent nos rétines dans la tempête.

Une continuité dans la traversée tumultueuse des années.

La solidité du barbecue, de la partie de campagne, inébranlable, toujours au rendez-vous.

Il y a des choses qui ne changent pas. Et c'est tant mieux comme ça.

Il y a plus de vingt ans, des adolescents jouent dans la rue.

Ils font les conneries de leur âge, de leur temps. Ils se mettent en danger. Ils jouent aux dés.

Ils font des paris avec la vie.

On aurait pu croire que tout pourrait les séparer.

Les macchabées, les échecs, les ruptures, les joies, les découvertes, les idées.

Eh bien non. Des décennies plus tard, leurs enfants sont nés et se retrouvent autour du barbecue.

Ils jouent ensemble, comme si de rien n'était.

Pour eux, ce n'est rien. Pour nous, c'est à peu près tout.

Retour en arrière aux temps adolescents.

L'enfant de treize ans regarde ses amis et dit

Il y aura eu l'épidémie, le fascisme, le chômage, le changement climatique, tout ce que vous voudrez, mais nous passerons ensemble cette soirée dans plus 20 ans et nos enfants joueront ensemble.

Quand je pense que l'autre a fait une chanson sur un rendez-vous à 10 ans. C'est petit 10 ans franchement. Ce qui est vraiment impressionnant, c'est le coup de 30 ans.

Est-ce un signe de petitesse de s'être fait son petit monde à soi qu'on ne quitte pas ?

Ou est-ce la fidélité de l'amitié ?

Il y a peu de choses qu'on ne puisse pas se permettre dans ces conditions.

Ce cocon préservé, c'est ce qui nous fait traverser les années.

Et puis cette journée pourrait très bien ne pas être.

C'est ça la plus grande force du tout.

Nous aurions pu être aux quatre coins du monde à ce moment-là, ça n'aurait pas changé grand-chose.

Si l'un d'entre nous avait déboulé dans un de ces endroits-là, ç'aurait été la même rencontre adolescente.

Immédiatement transportés, peut-être sans rien se dire, sans rien avoir à se dire, mais qu'importe.

Ce qui compte c'est de les laisser parler, ces jeunes adolescents errant dans les rues et dans les cafés.

C'est eux qu'on laisse parler.

J+49. - Démocratie internet

Qu'est-ce qui va se passer maintenant pendant six ans ? On va faire quoi ? On va interdire les voitures dans les villes ? On va nous laisser vivre en paix ? On va mettre un terme à la surconsommation ? On va prendre le temps de voyager sans polluer ? On va prendre le temps des choses insignifiantes en apparences ? On va arrêter de nous policer ? De nous contrôler ? De nous discriminer ?

On va arrêter le vacarme ? On va arrêter les sirènes ? On va arrêter le bitume ? On va arrêter les crevures ? On va arrêter de se camer en pleine rue avec de la merde ? On va arrêter de payer des m² plus chers que des bagnoles elles-mêmes plus chères qu'un ouvrier à l'année ? On va arrêter de s'entasser dans le métro ? On va arrêter de se mettre en danger en prenant le vélo ? On va arrêter de nous faire travailler dans des bureaux ? On va se poser les questions qu'il faut ?

Comment simplifier tout cela ? De quoi avons-nous envie ? D'un déjeuner entre amis suivi d'un moment d'accalmie. De se faire des cadeaux et des gâteaux. De s'entraider. De bien manger. De cultiver. De se cultiver. De rigoler. De courir et de jouer, quand on aura la force de se lever.

A-t-on besoin de toute cette technologie pour tout ça ? A-t-on besoin de toutes ces données ? A-t-on besoin de tous ces produits ? A-t-on besoin de tous ces films commerciaux ? Ils sont beaux ces films publicitaires, elles sont belles ces photos sur ces réseaux sociaux. Elles sont belles ces voitures dans le métro. Elles sont belles ces montres connectées. Mais pourquoi ? Pour faire quoi ? Pour recevoir une notification d'un message. D'accord et puis quoi ?

Oui je serais super content de l'avoir mon message sur ma montre. Oui je serais super content de sentir cette montre vibrer pour me réveiller. Oui tout cela est super. Mais pourquoi ? Pourquoi me réveiller ? Laissez-moi dormir bordel et me réveiller quand on me réveillera ou que je n'aurai plus envie de dormir.

Personne ne m'oblige c'est sûr. Mais combien de temps pourrons-nous résister à la sollicitation ? Combien de temps avons-nous résisté devant toutes ces super inventions ? Peu de temps finalement. Parce qu'elles sont géniales. Tellement géniales qu'elles ont complètement détourné notre attention des institutions.

L'État n'est plus, le marché est tout. On ne sait pas si c'est bien ou si c'est mal. Si ça se trouve, c'est la clef de notre

liberté. Mais on ne peut pas nier qu'une partie de notre vie en société ne se fait plus à la mairie. L'infrastructure de base de notre société n'est pas la démocratie.

Peut-être que nous allons vraiment connaître le véritable marché libre des idées. Peut-être existe-t-il déjà devant nous ? Pour pouvoir le toucher, il faudra nous accorder la liberté de faire. Nous ne pouvons nous contenter de la liberté de penser. Vous devez nous confier la liberté d'agir. Nous ne pouvons plus nous en remettre à vos décisions. Nous pouvons, nous devons prendre notre destin en main. Il n'y a pas de raison que nous vous confions nos voix à vrai dire. Vous êtes trop lents, trop mal organisés, trop plein de vos petites idées.

Ne vous étonnez pas que nous vivions un énorme rejet des élections. Le pouvoir politique aujourd'hui n'est pas la clef de la libération, il est le verrou sur un système d'oppression. Oui je continue de voter parce que je suis naïf. Ou plutôt parce que je veux m'assurer un degré de nuisance modéré. Mais les choses iraient tellement plus vite et plus intelligemment sans pouvoir centralisé.

Il est temps de penser la démocratie à l'heure d'internet. Vous devez rendre sa liberté au citoyen de proposer, d'agir, d'innover. C'est l'expérimentation que l'on retrouve au cœur de nombreux projets d'autonomisation citoyenne. Et ce n'est pas l'anarchie ou la loi du plus fort, c'est la liberté d'organisation dans le respect de l'autre. C'est la reconnaissance du droit d'exister à chacun et chacune d'entre nous, où qu'il soit et quel que soit son parcours.

D'aucuns pourront dire que c'est le royaume de l'individualisme, que ce n'est qu'une somme de 1 et de 0 : des individus seuls devant leur écran qui injurient ce qu'ils considèrent comme des zéros. C'est ça aussi, c'est vrai. Est-ce bien pire que ce que l'on connaît ? Ce sera dur à dire.

Ce qui compte plus que toute autre chose est de croire en nous, en notre capacité d'agir sans avoir à s'en remettre à une autorité que l'on considère structurellement comme plus légitime que notre volonté de faire. Nous ne pouvons nous démettre de notre capacité d'agir. Nous devons renverser la formule.

J+50. - Journal de déconfinement d'Emmanuel M. (2)

Je les regarde parler et je suis heureux. Cette scène est magnifique. Ils sont là derrière moi, je les sens. Je les sens honorés d'être là dans ce si beau décor. Ça me fait penser à ces réunions qu'organisait Barack Obama dans le jardin de la Maison-Blanche. Là ils sont 150 plus quelques personnalités. Et je les ai conviés dans le jardin de l'Élysée.

Regardez ce palais au fond derrière ce citoyen lambda. Il est tout balbutiant. Il est tout intimidé. Il ne sait pas lire. On ne lui a pas appris. Il ne fait pas discours. Il déchiffre ce qui est écrit sur son bout de papier. On pourrait croire qu'il n'y comprend rien. Et pourtant, c'est en partie lui qui l'a écrit.

C'est fou ce qu'on n'apprend pas aux citoyens. Et pourtant moi, dans toute ma suprématie, je m'en suis remis à eux. Et j'ai bien fait. Regardez ce qu'il propose. Pour l'essentiel, c'est tout ce que j'ai toujours voulu. Évidemment que moi aussi je suis écologiste. Je suis humaniste. Évidemment, mais il y a l'économie. Nous ne pouvons nous en défaire. Et ils l'ont bien compris. Je vais pouvoir dérouler mon productivisme vert. Ce serait absolument parfait.

J'ai retissé ce lien avec le peuple. J'ai le peuple heureux avec moi dans mon jardin. Le peuple qui contribue à mon succès. Ils sont ma légitimité. C'est un coup de maître qu'on devrait enseigner dans toutes les écoles. Le peuple me désavoue. Je leur fais confiance. Je leur ai donné ma confiance là où eux voulaient me la retirer. Mais je ne l'ai pas fait de manière déstructurée. Non, je leur ai donné un cadre. Je leur ai donné la méthode et les outils. Ensuite ils ont produit. Et enfin, ils m'applaudissent. Je suis ému.

J'ai la voix qui va trembler, c'est sûr. Je sens mon cœur compressé dans ma cage thoracique. J'ai envie de pleurer tellement il m'émeut ce garçon. Et cette joie qui respire de toute part autour de moi. Édouard, ce si bon Édouard, avoué par son peuple du Havre. Il est content, il se sent en sécurité. Il ne m'en veut pas. Il est à l'aise dans ses baskets. Là aussi, c'est à contre-courant qu'il faut avancer. On aurait pu croire que c'était son ticket de sortie. Hé non, sa légitimité est aussi la mienne.

C'est fabuleux la démocratie tout de même. On en fait absolument ce que l'on en veut. Je crois que personne sous la Ve République

n'avait connu de pire débâcle que mon parti hier. Et pourtant j'en sors grandi. Avec un timing parfait et l'élection de mon premier. J'ai tout ce qu'il me faut pour continuer. J'ai renoué avec le peuple exactement comme il fallait. Et cela va continuer encore et encore, jusqu'à me représenter devant eux. Parce qu'en réalité ce qu'ils verront dans ma réélection, c'est leur réélection. Je vais tout leur donner pendant ces deux années.

Même ce qui se passera à Paris s'inscrira sous ma tutelle. Je serai le garant des plus grandes avancées vers l'écologie que notre pays n'a jamais connues. Ce ne sont pas de pistes cyclables dont il s'agit. Ah il est bon mon chiffre : arrêter l'économie ne sert à rien, regardez, ça ne fait baisser les émissions que de 8%. Non ce qu'il faut c'est produire, produire, produire. Mais produire vert. Voilà la réussite que je vais offrir aux Français. C'est autre chose tout de même que d'encombrer les voies sur berges ou la rue de Rivoli.

Quant aux nouveaux élus sur les territoires, nous verrons ce qu'ils peuvent proposer. Ils ne pourront rien faire, car ils ne seront pas la voix de la liberté. Je suis la voix de la liberté et de la productivité. Je suis celui qui rassure et qui assure que je saurai concilier sécurité et écologie. Eux, ils sont vus comme ceux qui veulent détruire. Tandis que moi je vais construire. Je vais construire des voitures au nucléaire, je vais développer des avions à l'hydrogène, je vais faire élever des protéines en veux-tu en voilà, je vais faire tourner un manège enchanté de la consommation *green*. Je vais leur en faire bouffer des produits de notre souveraineté. Vous allez consommer et travailler plus que jamais, mais vous serez fiers d'être Français. Vive la République, Vive la France.

J+51. - Choc

Un couple riche beau arrive près d'une dame et lui dit *Vous savez qu'il ne faut pas nourrir les canards*. Elle souffre de la vie. Elle est avec son gosse. S'en sort comme elle peut. Elle monte dans les tours, direct. Elle aboie, elle vocifère, elle condamne. Si elle pouvait elle les tuerait. Parce qu'ils ne méritent que d'être tués ces débilos bobos qui viennent lui donner des leçons de vie. Devant son enfant.

Pour qui se prennent-ils ? Ils sont de la police ? Ils sont à eux les canards. Et ces pauvres cons, alors que son voisin l'ornithologue lui a dit, ce sont les cygnes qui ne supportent pas la bouffe. Pas les canards. Oui, mais justement, c'est la communauté, c'est interdit. Et alors quoi ? Qui t'es toi ?

On vit le même quartier, on ne vit pas sous les mêmes lois. La loi est faite par et pour les bourgeois. Pour les dominants. Dès que le dominant cherche à faire appliquer sa loi au plus pauvre que lui, il franchit une ligne et se fait agresser. C'est aussi simple que ça. On vit sur le même espace, mais pas selon les mêmes lois. Le riche fait les lois pour lui et cherche à les imposer aux autres. Ces autres plus pauvres que lui, plus en difficulté que lui et qui n'ont pas participé à l'édiction de la loi, leur loi à ces riches.

Alors ils peuvent bien aller se faire foutre ces connards avec leur loi. Si encore c'était la police, il y aurait la force, la contrainte. On se tait devant la contrainte. On fait l'opposé dès qu'ils ont le dos tourné, mais on se tait devant la police. Ou on la corrompt. Mais la loi dans la bouche du bourgeois lui-même elle est une agression. Et donc libre à l'agressé de répondre avec toute la harangue pour se livrer à cette lutte de classe.

Un peu plus loin, un bourgeois tout aussi décomplexé dit à plus pauvre que lui *Ici c'est chez moi tu te gars pas là tu n'as rien à foutre là et que je te revoie plus ici*. Mâle alpha il prend le ton qu'il faut pour imposer sa volonté. Il a bien choisi sa cible, il sait faire, il sait lui parler. Il a complètement assumé et internalisé ce qui se joue. Ici c'est chez lui, autorité ou pas, légitimité ou pas, *Tu dégages et que je ne te revoie pas, t'as compris ?*

Voilà ce qui se joue dans les quartiers où les colonisateurs arrivent avec leurs valises pleines de billets. Derrière les billets en fait ce qu'il y a, ce sont des lois, c'est un ordre bien ficelé par eux et pour eux. Dans ce monde-là, on ne donne pas à manger aux canards, on ne fait pas de bruit et on gare sa

bagnole plus loin s'il vous plaît. Parce que tout ça, ça ne nous convient pas. *Le tintamarre oui si vous voulez, mais loin d'ici.*

Et le pire c'est que la loi est vraiment faite pour eux. Dans cette société qui marche avec des lois, ils seront toujours gagnants. Ils sont blancs éduqués, les jobs ils seront pour eux à la fin. Ils auront beau se plaindre, de toute façon, au jeu de la civilisation, ils sortiront grands gagnants.

Alors on fait quoi maintenant ? On a des riches déclassés qui arrivent dans des quartiers de pauvres où ils peuvent se payer un loyer. Et ce qui se passe, c'est soit une conciliation sous forme de séparation des espaces. C'est-à-dire qu'on a plusieurs sociétés segmentées, séparées par des tirets. Et il ne faut surtout pas que l'un empiète sur le territoire de l'autre, sinon c'est la guerre.

Soit on a un entrelacs, on fait l'effort de nouer le dialogue. On n'arrive pas en disant il faut ci, il faut ça. On se parle. On ne questionne même pas. On parle d'autre chose que ce qui fâche. Petit à petit, on en vient à ce qui fâche. Et on essaie de faire passer le message de l'un, le message de l'autre sur un fond de bonne humeur. On apprend à connaître avant de dire ce qui doit être.

J+52. - Desiderata

Je mets ça là on sait jamais.

Faire

Pouvoir dormir, lire, se reposer, glander à n'importe quel moment de la journée

Ne pas avoir à se soucier des mauvaises décisions prises par autrui

Suivre des enseignements d'activités qui font se sentir bien dans son corps

Environnement

Un ciel qui n'est pas gris et une vue dégagée

S'il fait chaud, avoir de l'eau pour s'arroser ou une pièce naturellement fraîche.

Avoir une belle terrasse ou un beau jardin partiellement ombragé

Pouvoir être au calme à n'importe quel moment

Bouffe

Cuisiner des produits frais, variés et pas cher dans une grande cuisine ensoleillée

Ne pas disposer de mauvaises choses à grignoter

Boire des boissons fraîches aromatisées et non sucrées

Autrui

Être uni à celle avec qui tout est possible.

Avoir des amis pour partager des journées et soirées à rigoler et à s'éveiller

Que ma fille se sente bien et fasse ce qui lui plaît.

Qu'elle ait plein d'activités et d'autres personnes avec qui rigoler et s'épanouir.

Moi

Avoir des vêtements confortables, adaptés aux conditions climatiques adaptés à ma physionomie et qui soient doux.

Ne pas avoir mal dans mon corps

Avoir une très belle silhouette

Globalement, être très beau gosse.

J+53. - Générations futures

Générations futures...générations présentes oui ! Quand je pense qu'il n'y a pas si longtemps, les journaux titraient sur le péril jeune. Enfanter serait un crime contre l'humanité. Je ne plaide pas pour la parentalité comme avenir de l'Homme, mais pour la reconnaissance que la jeunesse pour nous sauver de nos faiblesses.

Il n'est pas question de remettre sur les générations futures, le fardeau de trouver les solutions à nos erreurs passées, mais de reconnaître que les idées qu'ils porteront seront un bienfait. Chaque personne que l'on croise et qui, du haut de ses 5, 10, 15, 20 ans, nous dira qu'elle a envie de faire ci ou ça devra être portée plus que jamais. Nous en avons besoin.

Nous en avons besoin non seulement parce que ça fait du bien à nos individualités de voir des choses émergées, mais aussi en tant que collectivité pour nous dire *Regarde par ici, c'est joli*.

Discours de vieux con aigri déjà dépité par sa propre vie ? Non pas du tout. Juste le discours de celui qui se rend compte que ce n'est pas forcément vers les années d'après, dans les postes occupés par des vieux croulants que se dessine notre avenir. Notre avenir est dessiné par plus jeune que nous potentiellement. Et ça, c'est l'infini.

S'en remettre à plus vieux, pourquoi pas. Évidemment, tout le monde peut être force de mobilisation et avoir une super idée ou un super projet. Il ne s'agit pas de dire qu'un parent ou un frère est déjà dans le passé. Il s'agit de dire que notre avenir se trouve aussi derrière nous, dans les générations qui viennent.

Cela force à relativiser. Notre avenir n'est pas dans les générations plus avancées sur le chemin de la vie. Notre avenir se trouve peut-être aussi dans ces personnes qui ont moins bourlingué, qui ont moins vécu. Cela peut paraître évidemment, mais n'est finalement aucunement reconnu. On a du mal à s'en remettre à plus jeune que soi pour faire des choix. On a du mal à porter moins expérimenté.

Oui cela change. Nous avons des Premiers ministres, des présidents qui ont à peine 40 ans. D'accord. Mais nous ne reconnaissons toujours pas à des mineurs le droit d'être élu. Plus près de nous, regardez votre entreprise. Regardez quels sont les postes occupés par les jeunes et les postes occupés par les plus âgés. Pourquoi ne seraient-ce pas les vieux qui travailleraient pour les jeunes.

Imaginons ce que cela ferait. Bonjour, je m'appelle Thierry j'ai 45 ans et je voudrais travailler pour vous Sylvie qui en avez 25. Je trouve que votre idée est vraiment super et je voudrais vous soutenir. En réalité, ça existe déjà. C'est ce qu'internet a porté. De nombreux jeunes, tous justes diplômés qui se font financer par de vieux banquiers.

Pourquoi est-ce limité, bien souvent, au règne de la startup ? Pourquoi n'est-ce pas généralisé ? Pourquoi faut-il absolument avoir fait ses preuves et avoir toutes ces années d'expérience ?

Nous devrions être obligés dans nos carrières de nous mettre au service de projets portés par la jeunesse. On devrait renverser la pyramide de temps à autre et dire que oui les premiers seront les derniers. Mais aussi que nous allons nous soumettre à un ordre qui sera dicté par la vision de plus jeune que soi.

Vous pourriez me dire C'est ce que nous faisons justement en tant que parent. Nous construisons nos vies pour porter plus jeunes que nous, nos enfants. Nous leur donnons absolument tout. Et c'est vrai. C'est vrai à 1000%. Nous ne voulons qu'une chose, leur plaisir, la satisfaction de leurs envies et la réalisation de leur vision. Mais alors, tirons-en les pleines conclusions et renversons la tendance en toute part de la société. Ce n'est pas à nous de dicter leurs choix. Faisons seulement pour eux ce qu'ils feront pour nous.

J+54. - Jean Castex

Jugé au physique, c'est clairement pas l'image de la vague verte. On va pas se mentir. C'est pas la gueule du changement. Il a grandi comment ce garçon. S'est-il dit très tôt, je vais devenir Premier ministre de la République française ? Je vais passer deux ans dans l'enfer de Matignon. Je sais qu'un jour un homme verra en moi l'homme providentiel. Oui j'y crois et pour ça, je vais me tailler un corps et une carrière de fonctionnaire en béton. Je vais être l'homme incontournable des grands projets. Je vais construire la France modestement à des postes obscurs, je vais prendre de la bedaine, je vais perdre mes cheveux, je vais incarner la confiance. Celui dont on se méfie pas, à qui on donne les clefs du royaume parce qu'on sait qu'il va pas péter plus haut que son cul.

À combien de prétentieux ai-je damé le pion ? Je suis un éloge de la modestie, de la petite bureaucratie qui avance. Je suis la grosse tortue. Et je suis le lièvre à la fois. J'ai mis le coup de collier au moment où il le fallait pour convaincre. J'ai gardé sous le coude des années toute l'énergie qu'il fallait déployer alors que d'autres ont tout cramé des années auparavant.

Je vais enfin pouvoir gouverner. Et je sais exactement ce que je dois faire. Je connais toutes ces pochettes, je connais toutes ces procédures. Je connais ces bureaux. Je connais tous ces ministres. Je leur ai dit quoi faire durant les derniers mois passés. Ils m'écoutent. Ma légitimité est installée. Je suis droit dans mes bottes. Je ne me pose pas de question. Je sais qui je suis et où je vais.

Je vais au bureau. Avec mon petit attaché-case, ma petite sacoche. Pourquoi j'en changerais maintenant. Non, je vais dépiler des dossiers, avoir une vue globale sur les affaires. Je vais continuer à m'occuper des Jeux olympiques, du covid, des collectivités, tout ce que je sais faire. Je vais maîtriser mes dossiers. Comme je sais faire. Je ne vais pas me poser plus de questions que ça. Ou plutôt je me poserai exactement les bonnes questions, je parlerai aux gens de telle manière à avoir la bonne information, à y voir clair dans les dossiers et très rapidement.

C'est souvent comme ça pourtant. On se dit qu'en nommant le petit fonctionnaire serviable on se sert soi-même. Et, tout d'un coup, v'là-t'y pas qu'il sait y faire le gros lourdaud, qu'il sait diriger le gros paquebot et qu'il sait même le garer au port posément. Alors les passagers l'aiment bien. La croisière peut s'amuser, lui il buche. Il devient donc indispensable. On peut plus s'en passer.

Alors non, certainement, il ne faut pas compter sur lui pour dire quelques putasseries ou se branler sur Snapchat, non. Mais c'est tant mieux parce qu'avec lui on est en sécurité. Il suffit de filer droit, de répondre à ses questions. De pas prétendre que l'on sait. Et de lui apporter les bonnes réponses sans trainer. C'est le bon père en somme. Exigeant, pas mauvais, pas le copain, qui vous mène dans la bonne direction et assure les arrières.

En plus de ça, il est reconnaissant. Il sait à qui il doit des choses. Il fait savoir qu'il est loyal à ceux qui l'ont aidé. Alors on a tout intérêt à être sympa avec lui, car il a du pouvoir maintenant. On sait jamais. On se met à lui rendre service. Peut-être qu'un jour il pourra nous nommer on ne sait où, il trouvera bien une petite place, glissera une recommandation. Mais à condition qu'on fasse bien le job et qu'on rentre dans son estime.

Pour autant, prendra-t-il les bonnes décisions ? Va-t-il condamner la voiture ? Non probablement pas, il s'en fout complètement le Jean. Va-t-il interdire la surpêche, travailler pour les cités, fermer les abattoirs, condamner les ripoux, arrêter les guerres ? Rien de tout ça probablement. Il va tout continuer comme avant. Il est le vrai visage du jour d'après.

J+55. - Réussite

Hier, nous pouvions lire que notre nouveau premier avait « réussi le déconfinement ». Alors on va être très clairs là-dessus. M. Castex, il n'a rien fait. Il n'a pas changé les couches. Il n'a pas fait les courses, il n'a pas jonglé entre les confs calls, les visio, les appels, les mails, l'ordi sur la table du salon et les lego sur le tapis. Non, il n'a rien fait de tout ça.

M. Déconfinement, il n'a pas à subir l'avenue non plus avec tout le trafic du métro qui s'est déporté sur l'avenue. Il n'a pas à gérer les transitions à la crèche. Il n'a pas à vivre en se demandant comment il va boucler ses fins de mois. Parce que oui soyons clairs, le chômage partiel a beau avoir marché, il y a beaucoup de gens qui n'ont pas pu voir leur perte d'activité compensée.

Ceux qui n'avaient pas de revenus l'an dernier par exemple, qui ont commencé leur activité au cours des douze derniers mois. Ceux qui ne vont pas tout recommencer à peine l'année scolaire terminée et qui doivent attendre sagement la rentrée. Non pas pour mettre du beurre dans les épinards. Mais pour se nourrir.

Non, M. Castex, il n'était pas non plus dans ces cours de récré complètement hallucinantes où des enfants jouaient dans un carré dessiné au sol comme si c'était...en fait je ne saurais même pas dire tellement on n'a pas d'image dans notre imaginaire pour décrire la situation d'un enfant seul dans un carré sur du bitume avec une demi-douzaine de gosses autour de lui, dans d'autres petits carrés.

Et puis ce n'est toujours pas lui le Jean Castex qui se retrouve à la crèche à tourner en rond parce que les bébés ne peuvent rien toucher, rien partager. Si encore nos puéricultrices étaient profs de danse, de chant, d'éveil corporel. Passe encore. Mais non. Alors ils restent là. Bien sagement. Eux, ils réussissent leur déconfinement à se construire avec ces interdits.

Je ne les disqualifie pas ces interdits. Je ne sais pas si c'est bien ça qu'il faut faire. Je ne le questionne pas. Je veux juste clarifier qui ici réussit son déconfinement. Et que l'on ne nous dise pas que l'éducation nationale savait ce qu'elle faisait en admettant des enfants, ici ou là, un peu comme-ci, un peu comme ça des enfants au compte-goutte et sur des critères tout de même très obscurs. Non pour ça on peut vraiment compter sur notre opacité républicaine.

Et surtout, venons-en au principal. Réussir le déconfinement, ça veut dire quoi ? Ça veut dire transformer une épreuve difficile pour tout le monde en quelque chose de positif. Tirer le meilleur d'une expérience passée, tous les enseignements possibles, pour améliorer l'avenir.

Mais comment un tel homme avec son parcours et ses idées pourrait-il réussir le déconfinement en devant Premier ? Alors même que réussir le déconfinement aurait exigé de tirer une bonne fois pour toutes un bien joli trait sur toutes ces idées de la Sarzokie qui nous ont bien mis dans la panade en premier lieu. Et non, des années après avoir évincé ces gens du pouvoir, les voilà de nouveau conviés à rentrer à l'Élysée et par la grande porte, pour chaque mercredi que le quinquennat fera.

Réussir le déconfinement, ça veut dire revoir l'échiquier institutionnel pour ne plus avoir des institutions hors de tout contrôle capables de nier, détruire ou saper tout ce qui pourrait prévenir une pandémie future. Ou qui pourrait nous permettre d'éviter que notre seul remède soit de nous mettre au pas, dans un État d'urgence devenu désormais quasi-permanent.

Mais ne nous en prenons pas trop à ce pauvre Jean. Il n'y peut rien. On lui propose un poste, il le prend. Qui le refuserait ? Pas beaucoup de gens. Alors, ne chargeons pas inutilement la barque. Et qui sait ? peut-être saura-t-il y faire. Non celui qui, pour toutes ces raisons, a plus que jamais foiré son déconfinement, c'est bien celui qui l'a nommé.